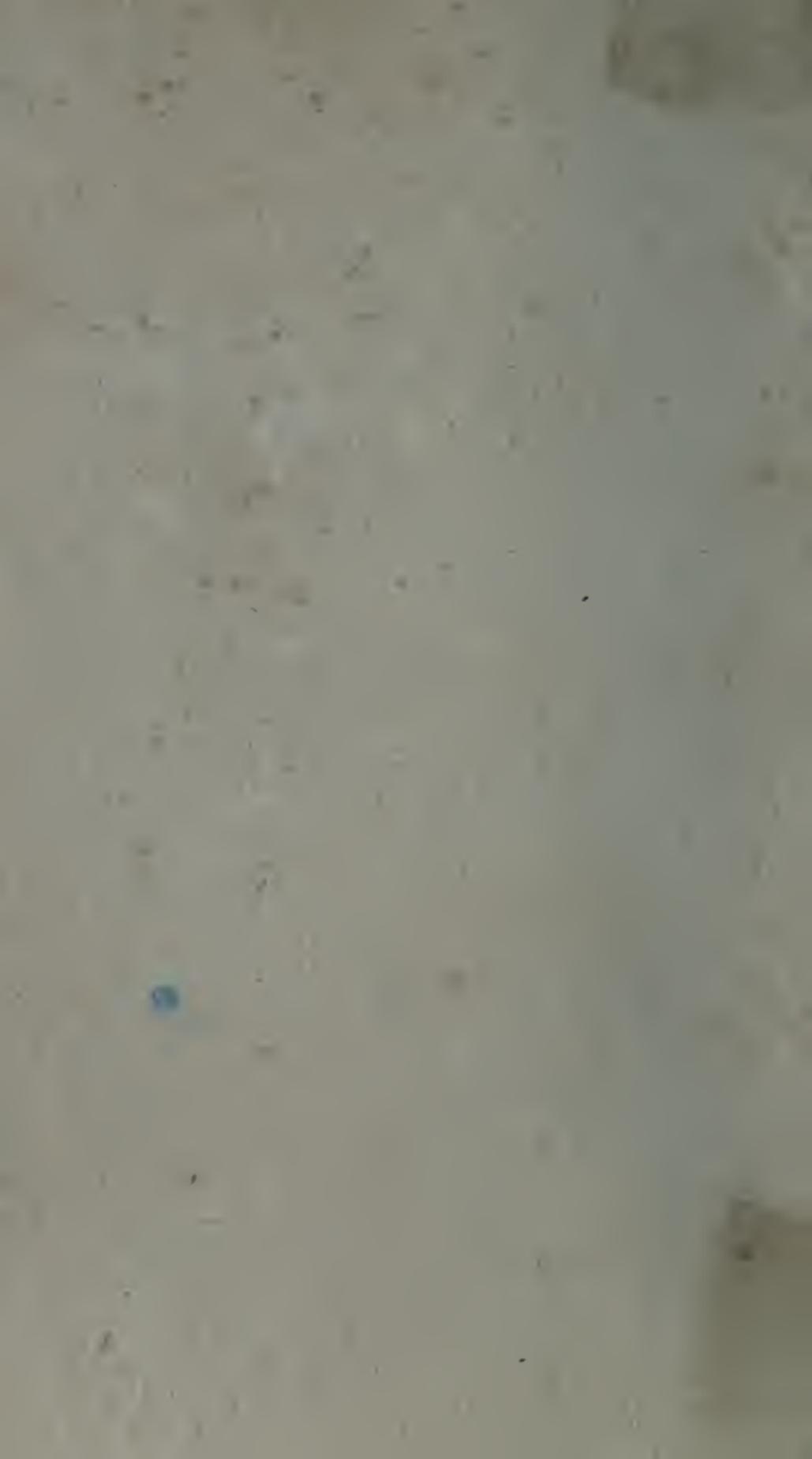


.VII

7





C
5824
BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée
des Romans anciens & modernes,
François, ou traduits dans notre
Langue; avec des Anecdotes & des
Notices historiques & critiques concer-
nant les Auteurs ou leurs Ouvrages;
ainsi que les mœurs, les usages du tems,
les circonstances particulieres & rela-
tives, & les Personnages connus,
deguisés ou emblématiques.*

AOUT 1788.



A PARIS,

209772
4. 3. 27

[Au BUREAU, rue des Poitevins,
N°. 20.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSITÄT

DES ROMANS

PARIS

Das Buch ist Eigentum der
Bibliothek der Universität
Paris. Es ist nicht
ausgeliehen zu werden
außer mit Genehmigung
des Bibliothekars.
Paris, le 10 Mars 1874.

1874



1874

10 Boulevard des Capucines

Paris



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS,
OU HISTOIRE
DE M. CLEVELAND,
FILS NATUREL DE CROMWEL;

*Ecritte par lui-même & traduite de
l'Anglois par l'Auteur des Mé-
moires d'un homme de qualité, en
huit Volumes.*

*De l'édition de 1776. A Amsterdam,
chez S. Ryckhoff.*

OLIVIER CROMWEL, ce fourbe adroit
& sanguinaire, qui a étonné l'Europe de
ses vertus & de ses crimes, donna le
Août 1788. A 2

jour à Cleveland. Elifabeth Cleveland, sa mere, étoit fille d'un des principaux officiers du palais royal de Hampton-court. Sa beauté lui attira les regards de Charles I. Ce Monarque en devint amoureux, & en fut écouté; elle étoit adroite & intrigante; elle joignit, à ses charmes, tous les secours qu'elle put tirer de son esprit : mais son triomphe ne fut pas long; l'ardeur de Charles se refroidit, & bientôt sa chute lui fit éprouver plus d'humiliations & de chagrins, qu'elle n'avoit trouvé de plaisir dans son élévation.

Elle ne sçut pas cacher son ressentiment. Ses plaintes indiscrettes, les liaisons dans lesquelles elle se jetta, la firent bientôt regarder comme une ennemie déclarée du Roi : elle perdit ses pensions & ce phantôme de grandeur qu'elle avoit eu l'adresse de conserver jusqu'alors. Pour comble d'infortune, son pere qui étoit attaché au parti du Roi, lui ayant refusé un asyle dans sa maison, elle se vit contrainte d'entrer dans le parti des ennemis de la Cour.

Cromwel jettoit alors les fondemens

de sa grandeur future. Il commençoit à tenir, parmi les Anglois, un des premiers rangs. Son génie, ses talens extraordinaires, son respect apparent pour la religion, la sévérité de ses mœurs, son zele patriotique, sur-tout, lui avoient donné la plus haute considération, & le faisoient regarder, à Londres, comme le défenseur le plus courageux des loix & de la liberté. Sa sombre & adroite politique le rapprocha de Madame-Cleveland : il connoissoit le caractère de son esprit & la part qu'elle avoit eue pendant son éclair de faveur, aux plus secretés délibérations de la Cour : il la traita avec une distinction qui flatta sa vanité, la pria de se reposer sur lui du soin de sa fortune, & sçut si bien mériter son estime & sa confiance, qu'elle ne balança plus à le regarder comme son meilleur ami.

Une étroite liaison entre deux personnes d'un sexe différent, se change bientôt en amour. Leurs entretiens ne furent pas toujours politiques; ils s'aimèrent, & Madame Cleveland, des bras

de son Roi, passa dans ceux d'un chef de faction.

Rien ne peut balancer la perte de la vertu, pas même l'honneur d'être aimée d'un Souverain; mais on pardonne encore moins à une femme des défordres qui ne font point ennoblis par leur objet. Les personnes de distinction, dont Elisabeth avoit sçu auparavant se concilier l'estime, la lui ôterent avec leur amitié. Cromwel lui-même cessa de la considérer, lorsqu'elle se fut rendue à ses desirs, & ne la traita plus que sur le pied d'une maîtresse ordinaire. Elle avoit beaucoup de hauteur & de fierté. Ce changement servit à la guérir de sa passion. Elle quitta son amant sans se plaindre, & alla se cacher à la campagne : elle étoit alors enceinte de Cleveland.

Son malheur lui fut utile, en ce qu'il lui fit perdre les goûts qu'elle avoit eus jusqu'alors : elle renonça à l'ambition & à toutes les passions qui tyrannisent la plupart des femmes. Rénfermée dans une vie tranquille & appliquée, la lecture devint sa plus chere occupation; & lors-

qu'elle eut mis au monde Cleveland, elle y ajouta le soin de son enfance, & ensuite celui de son éducation.

Elle avoit fait une étude approfondie de la philosophie; les autres sciences lui avoient servi comme d'échellons pour y arriver. Elle avoit lu tous les philosophes anciens & modernes; elle en avoit tiré, avec un discernement admirable, tout ce qu'ils ont pensé de mieux sur le bonheur & la vérité. Ensuite, elle en avoit composé, à force de soins & d'étude, un système complet, dont toutes les parties étoient parfaitement enchaînées à des principes clairs & bien établis. C'étoit son ouvrage favori: elle ne se laissoit point de le relire; elle y trouvoit, disoit-elle, comme dans une source toujours féconde, sa force, ses consolations; en un mot, la paix de son cœur & la constante égalité de son esprit.

Son fils avoit à peine huit ans, qu'elle lui inspira le goût de ce qu'elle aimoit le plus. Il étoit continuellement sous ses yeux: il savoit lire, lorsque le commun des enfans commence à parler. Elle ne voulut point qu'il apprît le latin. Sa prévention

contre l'étude des langues étoit extrême, elle les appelloit la ruine du jugement. Elle se contenta de lui enseigner, par principes, sa langue naturelle, parce qu'il est nécessaire de s'exprimer avec précision, & de savoir écrire de même : elle lui fit seulement ajouter à cette étude, celle de la langue françoise.

Cleveland s'appliqua particulièrement à l'histoire. Le système abrégé de sa mere lui en faisoit connoître les sources; & soit qu'elle n'eût suivi que les sentimens droits de la nature, soit que l'habitude de vivre avec elle l'eût accoutumé à ne point avoir d'autre façon de penser, il trouvoit au fond de son cœur tout ce qu'elle avoit mis en ordre sur le papier.

Pendant qu'ils menoient cette vie solitaire & tranquille, la Grande Bretagne étoit déchirée par des divisions intestines. Cromwel, à la tête d'une troupe de séditieux, avoit allumé le feu de la discorde. Ils avoient semé les horreurs d'une guerre qui n'avoit fini que par le plus grand attentat. Le sang de l'infortuné Charles avoit coulé sur un écha-

faud. Cette terrible catastrophe ayant percé jusqu'au fond de la solitude de Cleveland, sa mere lui dit, ô mon fils ! frémissez d'un malheur qui n'eut jamais d'exemple. Le Roi est mort, & c'est votre pere qui l'a fait conduire au supplice. O Dieu ! ajouta-t-elle, ne proportionnez point vos châtimens à ce crime & ne les étendez pas jusqu'à nous.

Son trouble, ses larmes, ce nom de pere que Cleveland n'avoit jamais entendu prononcer, firent sur lui tant d'impression, qu'il tomba sans connoissance. Revenu à lui, il demeura les yeux ouverts à la considérer, comme s'il eût attendu la suite d'un exorde si extraordinaire. Elle le satisfit en lui apprenant ses aventures, sa naissance, le rang auquel son pere s'étoit élevé, & tout ce qu'elle venoit d'entendre elle-même de la fin tragique de leur malheureux Roi.

Malgré sa jeunesse, Cleveland avoit l'esprit avancé. Le récit de sa mere avoit été vif & animé : il se trouva, lorsqu'elle eut fini, dans une espece de transport qui l'empêchoit d'être attentif à ce qui se passoit autour de lui. Effrayé de tant

d'images nouvelles qui agissoient à-la-fois sur son esprit, il lui sembloit avoir pris part à la révolution que son père venoit d'amener. Les mouvemens de la nature combattoient avec ses idées : il se sentoit porté à l'aimer; il desiroit le voir, &, dans le même instant, il le détestoit comme un monstre qui s'étoit fouillé du plus noir de tous les crimes.

Sa mere n'épargna rien pour détruire ces premières impressions. Il faut hair le crime, lui disoit-elle, mais dans le monde on est forcé de le supporter. Cela est encore plus vrai à l'égard des personnes à qui l'on doit de la tendresse & du respect. Il n'est permis alors que de s'affliger & de faire des vœux pour leur changement : leurs désordres n'autorisent jamais à leur refuser ce que la nature ou d'autres devoirs obligent à leur rendre.

Plusieurs années se passerent sans que rien ne fût capable de faire sortir Cleaveland de sa solitude; il ne voulut ni voir son pere, ni tenir de lui des avantages qu'il n'estimoit point; il s'étoit persuadé, par ses lectures & ses réflexions,

que la fortune n'est point nécessaire à la félicité.

L'expérience faisait considérer à sa mere les choses dans un point de vue plus juste. Elle savoit que la foiblesse, & les besoins du corps alterent la tranquillité qui fait le bonheur de l'ame; que la philosophie, en calmant les passions, ne rend point insensible aux premiers besoins, & qu'il y a des extrémités dans la mauvaise fortune qui déconcertent le sage & lui font oublier ses principes. Elle répétoit si souvent ce raisonnement à son fils, qu'elle le fit enfin consentir à prendre le chemin de Londres pour le présenter à celui dont il tenoit la vie.

Cromwel étoit alors au faite de la gloire & de la puissance. Ses ennemis avoient péri ou disparu. Le Parlement n'étoit composé que de ses satellites; les armées de terre & de mer, que de ses créatures. Jamais Roi n'avoit vu son autorité mieux établie : il étoit affable, populaire, aimé des Anglois & redouté de ses voisins. Madame Cleveland, qui connoissoit son caractère, découvrit aisément l'artifice de sa conduite; mais renfermant dans son

cœur tous ses sentimens, elle tenta de faire servir cette hypocrisie à ses desseins.

Elle lui fit demander une audience secrete qu'elle obtint facilement. Cromwel parut dans un cabinet où elle étoit à l'attendre avec son fils.

Il la reconnut, l'aborda honnêtement, & lui demanda quels services il pourroit lui rendre. La vue d'un homme qu'elle avoit aimé, à qui elle avoit sacrifié de grandes espérances, la toucha tellement qu'elle ne put retenir ses larmes. Il y parut sensible : elle lui dit que le ciel ayant permis qu'elle eût mis heureusement au monde un fruit de leurs amours, elle prenoit la liberté de le lui présenter. Cromwel garda le silence pendant quelques instans, puis jettant sur Madame Cleveland un œil de fierté & de mépris; l'artifice est grossier, lui dit-il, rendez grace à ma bonté qui m'empêche de punir votre audace, & gardez-vous de répéter votre imposture à personne, si vous ne voulez être traitée avec toute la rigueur que vous méritez ! il lui tourna le dos, & la laissa, elle & son fils, dans la dernière confusion.

Anéantis de ce qu'ils venoient d'entendre, ils gagnèrent tristement la rue.

Fairfax, l'intime confident de Cromwel, reconnoît Madame Cleveland, & l'aborde. Il paroît surpris de son air de tristesse & d'accablement : il la presse de lui en apprendre la cause; elle lui fait le récit de ce qui vient de se passer. Il l'écoute attentivement, & lui promet de s'employer avec tant de zele, qu'elle en ressentira bientôt les effets. Attendez-moi, ajouta-t-il, je vais chez le Protecteur; espérez tout de mes soins. Il partit.

Bientôt après il revint avec un air si satisfait, que Madame Cleveland en tira une favorable augure. Il leur annonça qu'il avoit eu assez de pouvoir sur l'esprit de Cromwel, pour lui faire entendre qu'il se déshonoreroit en refusant de reconnoître le jeune Cleveland pour son fils; il lui avoit représenté que sa dureté envers lui, détruiroit l'opinion qu'il s'efforçoit de donner de sa droiture & de sa bonté. Vous l'avez trouvé déjà indisposé, ajouta-t-il, contre une autre de ses maîtresses appelée Mally Bridge; elle venoit aussi lui présenter un fils

qu'elle a eu de lui; la crainte de donner une mauvaise idée de ses mœurs, a augmenté au renouvellement de la même scène; mais, suivez-moi, vous allez lui parler.

Fairfax les fit entrer dans un appartement où Cromwel ne fut pas long-tems à paroître; son visage étoit serein, son accueil fut doux & honnête. Après avoir fait de courtes excuses à Madame Cleveland, sur ce qui venoit de se passer, il l'assura que son estime pour elle n'avoit pas changé, & qu'il étoit disposé à lui en donner des preuves. Il se tourna ensuite vers son fils, & lui promit sa protection & son amitié. Cleveland tenoit les yeux baissés & gardoit le silence; son cœur ne s'ouvroit point aux tendres sentimens... Embrassez les genoux de votre pere, lui dit Madame Cleveland, & tâchez de vous rendre digne de ses bontés! il ne fit pas le moindre mouvement; sa mere pria le Protecteur de pardonner à sa timidité.

J'ai fort à cœur, lui dit Cromwel, les colonies de l'Amérique; je vous laisse le choix de celle où vous voudrez vous

établir; je vous y procurerai des biens & des honneurs au-delà de vos espérances. J'ai besoin d'avoir dans ces contrées une personne de confiance, pour y travailler à mes intérêts; vous pouvez, l'un & l'autre, me rendre ce service. Je veux que vous y soyez honorés, que vous y deveniez riches en peu d'années, au bout desquelles vous reviendrez jouir paisiblement en Angleterre de toute votre fortune.

Madame Cleveland pénétra bientôt l'artifice de ces offres séduisantes, mais elle ne voulut pas les refuser ouvertement : elle témoigna, au contraire, tant de reconnoissance de ce qu'il vouloit faire pour eux, qu'il ne put en dissimuler sa joie. Il ne parla plus que des préparatifs & du jour de leur départ.

Madame Cleveland ; après l'avoir quitté, jugea à propos de faire une visite à une dame de Londres, son ancienne amie, qui le nommoit Madame Riding. Elle en fut reçue avec toute la joie imaginable ; quand elle lui eut confié ses peines & les desseins que le Protecteur avoit sur elle & son fils, Madame

Riding pâlit & se troubla, comme à l'annonce d'une mauvaise nouvelle. « Vous êtes perdue, vous & votre fils, leur dit-elle, si vous prenez quelque confiance aux promesses du Protecteur. — Avez-vous connu Mally Bridge » ? Non, répondit madame Cleveland, mais Fairfax m'a parlé d'elle, & m'a dit qu'elle avoit vu aujourd'hui même le Protecteur avec le fils qu'elle a eu de lui. Fairfax vous a trompée, reprit madame Riding; je ne fais quelles ont été ses vues en vous parlant de cette infortunée; mais il y a plus de quinze ans qu'elle a perdu la vie, & son fils doit avoir le même sort. Ecoutez leur histoire.

Mally Bridge étoit la meilleure & la plus charmante créature. L'hypocrisie de Cromwel l'avoit séduite pendant qu'il n'étoit encore que simple Orateur des Communes; sa passion pour elle ne fut pas plus constante que celle qu'il a eue depuis pour vous : il l'abandonna pendant sa grossesse, & elle traîna une vie obscure & languissante, avec le fruit de son malheureux amour. Le hasard me fit lier connoissance avec elle, trois ou

quatre ans après qu'il l'eut quittée; j'estimai Mally aussi-tôt que je la connus, & j'en fis mon intime amie. Le jeune Bridge étoit rempli de bonnes qualités: sa mere l'aimoit avec la dernière tendresse; je lui conseillai de le présenter à son pere, ou plutôt nous engageâmes Cromwel à venir chez elle-même. Il s'y rendit; je m'y trouvai aussi; j'entrai dans un cabinet pour entendre cette intéressante conversation: elle le salua avec beaucoup de modestie, & faisant approcher son fils qu'elle lui présenta avec toute la grace imaginable; voilà le fruit de votre amour, lui dit-elle, puisse-t-il être assez heureux pour vous plaire!

Cromwel s'attendoit si peu à cette scene, qu'il ne put cacher son embarras; il se remit bientôt, & assura Mally qu'il étoit au désespoir d'avoir ignoré si long-tems qu'elle eût ce cher gage de son amour. Il embrassa cent fois le fils & la mere; il leur parla de la maniere la plus tendre; il voulut se charger de l'éducation de son fils, & promit deux cent livres sterling de pension à la mere.

Quelque confiance que Mally eût prise

en lui, elle se sentoit la plus grande répugnance à une séparation si douloureuse. Elle tâcha de s'en défendre, mais Cromwel fut si pressant, il la flatta de si belles espérances, qu'elle se rendit à ses perfides instances. Il fut convenu qu'il enverroit prendre le jeune Bridge dès le lendemain, & qu'il commenceroit à payer à Mally sa pension du même jour; il les quitta l'un & l'autre, après les avoir étroitement embrassés.

Le jour indiqué, un homme de fort bonne mine entre chez Mally, il lui apportoit une partie de la pension & un billet de la main de Cromwel. J'étois chez elle : le billet ne contenoit que des complimens, avec priere de remettre le petit Bridge entre les mains de l'envoyé. Les alarmes de Mally recommencerent; falloit-il livrer son fils à un inconnu? Tremblante, agitée, elle me pressa de l'aider de mes conseils; je lui dis qu'il étoit trop tard pour rompre l'engagement qu'elle avoit pris.

L'homme de confiance du Protecteur reçut le petit Bridge. Nous l'accompagnâmes, en pleurant, jusqu'à la portiere

du carrosse. Ce pauvre enfant, qui ne pouvoit pas craindre le danger pour lui-même, ne paroissoit sensible qu'aux larmes de sa mere.

J'avois un domestique fidele & intelligent, nous l'envoyâmes à la suite de la voiture; nous attendions impatiemment son retour, il revint deux heures après. Il nous raconta, les larmes aux yeux, qu'ayant suivi long-tems la voiture, il l'avoit vue enfin s'arrêter dans une rue détournée; que le conducteur du petit Bridge étoit descendu avec cet enfant, & qu'ayant renvoyé le cocher, il étoit entré dans une autre maison; qu'il y avoit passé une demie-heure, qu'il avoit fait appeller ensuite un carrosse de louage, & qu'il y étoit monté avec sa proie; qu'il s'étoit assuré qu'on ne lui avoit fait aucun mal, mais qu'au lieu des habits propres dont il étoit revêtu, on l'avoit couvert de misérables haillons; que la voiture étant allée de-là à l'autre extrémité de la ville, étoit entrée dans un hôpital, & qu'il n'y avoit point lieu de douter qu'il n'y eût laissé le jeune Bridge, car le conducteur en étoit sorti seul.

Mally étoit à demie morte en écoutant ce récit. Je la consolai en lui représentant qu'il n'y avoit rien de désespéré, qu'il seroit aisé de retirer son fils de l'hôpital, qu'il n'étoit point à craindre qu'on refusât de le rendre, quand il seroit redemandé par sa propre mere, & que je me chargeais de cette entreprise.

Je partis sur-le-champ pour exécuter mon projet. Je voulois faire cesser nos inquiétudes, & épargner au petit Bridge le désagrément de passer la nuit à l'hôpital; mais au moment que je montois en voiture, j'apperçus le carrosse de Cromwel qui s'avançoit vers la maison de Mally. Je rentrai aussi-tôt, & l'ayant prévenue sur cette étrange visite, je lui recommandai avec instance de se rendre maîtresse de ses paroles & de ses sentimens. Je demeurai auprès d'elle pour la fortifier par ma présence.

Cromwel entra d'un air aussi tranquille, que s'il n'eût eu qu'à s'applaudir d'avoir fait une bonne action. Il fut surpris de me trouver-là. Il me connoissoit. Comme son but n'étoit pas de me mettre au fait de ses désordres, il se

garda bien de s'expliquer devant moi. Après quelques momens de conversation indifférente, il me pria de trouver bon qu'il entretînt Mally en particulier. Je me retirai dans un cabinet; je prêtai l'oreille à ses discours avec la plus grande attention. Il parla d'abord de son fils, comme d'un enfant admirable, pour lequel il se sentoît pénétré de la plus vive tendresse. Il fit à Mally un plan fabuleux du lieu charmant où il l'avoit placé; & lorsqu'il crut avoir trompé cette bonne mere, il prit un ton radouci pour l'assurer qu'il travailleroit dans la suite à la fortune d'un enfant si cher, mais qu'il falloit garder des ménagemens avec le public, & se renfermer dans les bornes du plus grand secret. Il ajouta qu'il n'étoit pas même nécessaire qu'elle vît souvent son fils, qu'il lui donneroît quelquefois cette satisfaction, & qu'elle devoit se reposer entièrement sur lui de tout ce qui pouvoit le concerner. Mally se fit assez de violence pour le remercier de ses bontés, pour approuver toutes ses propositions. Il crut s'être assuré d'elle

fans retour, & il la quitta en riant de sa simplicité.

Je fis faire réflexion à Mally, que puisque Cromwel pouffoit si loin l'artifice dans une affaire de cette nature, il falloit prendre toutes les précautions que la sagesse pouvoit inspirer. Si je réussis, lui dis-je, à tirer votre fils de l'hôpital, il faut que vous vous priviez du plaisir de le voir, jusqu'à ce que je l'aie fait transporter dans ma terre. Je passerai encore quelque tems à Londres, ensuite, vous viendrez me joindre secrètement. Je l'embrassai pour lui dire adieu; son cœur étoit si serré qu'elle n'eut pas la force de me parler.

Je me rendis aussi-tôt à l'hôpital. Je demandai à voir les enfans; je caressai les plus aimables, pour arriver sans affectation au petit Bridge. Je le découvris dans un état qui me pénétra de pitié. Le directeur m'ayant laissé seule au milieu de cette petite compagnie, je conçus aussi-tôt l'espérance d'enlever le fils de mon amié sans être apperçue. Je dis à mon valet de le conduire vers la porte, & s'il

la trouvoit ouverte, de le mettre dans mon carrosse. Je demurai un moment pour m'assurer, qu'il étoit échappé sans obstacle; alors, je pris aussi le chemin de la rue, & je m'éloignai avec la plus grande célérité.

De retour chez moi, je fis partir l'enfant avant la nuit, & donnai avis à sa mère du succès de mon entreprise.

Je demurai quelques jours à Londres sans la voir, comme nous en étions convenues, & je me rendis dans ma terre. J'y appris bientôt les plus funestes nouvelles. Cromwel avoit sçu l'enlèvement de son fils. Il étoit venu chez Mally, & l'avoit menacée des derniers effets de sa colère, si elle refusoit de le lui rendre. Mally s'étoit d'abord défendue en protestant qu'elle ne savoit ce qu'il étoit devenu; mais n'ayant point assez de fermeté pour résister, elle avoit fait l'aveu de ce qui s'étoit passé. Cette découverte avoit rendu le Protecteur furieux; il ne l'avoit quittée qu'en laissant chez elle deux hommes armés pour la garder. Ces scélérats n'avoient pu passer la nuit dans la chambre d'une jolie femme, sans for-

mer sur elle les projets les plus criminels. Ils l'avoient déshonorée, elle & sa servante, & avoient disparu. Mally, désespérée, prit le parti de se donner la mort; elle m'écrivit le détail de son aventure, & saisissant le moment que sa servante étoit allée porter sa lettre à la poste, elle s'étrangla avec sa ceinture.

Le dessein de Cromwel, en la faisant garder à vue, avoit été d'empêcher que je ne vinsse à savoir qu'il étoit informé de notre secret; il étoit allé chez moi après l'avoir quittée, mais ayant appris que j'étois en province depuis quelques jours, il cessa de me soupçonner. Comme il étoit tard, & qu'il se reposoit sur ses deux gardes, il remit à voir Mally au lendemain. Il entra chez elle comme la servante revenoit de la poste; cette pauvre fille se mit à pleurer amèrement à sa vue. Ce spectacle le surprit; il apprit d'elle ce qui s'étoit passé; il feignit quelque douleur, & pour l'engager au secret, il lui fit présent d'une somme assez considérable.

Il étoit déjà si puissant, que je ne doutai pas qu'il ne réussît à me perdre, s'il

s'il avoit le moindre soupçon du service que je rendois au petit Bridge. Pour étudier ses perquisitions, je m'avisai d'un moyen qui me parut infallible. Ma maison de campagne est dans une situation extraordinaire : elle est adossée à des montagnes, dont la plupart consistent en un vaste racher qui paroît être tout d'une piece. Dans le fond d'une vallée qui m'appartient, il y a diverses ouvertures qui conduisent jusqu'au centre de plusieurs de ces montagnes. Je résolus de choisir une de ces cavernes pour y élever le petit Bridge : je ne fis part de mon dessein qu'à la servante de Mally, dont j'avois fait la gouvernante, & à James, mon valet fidele. J'ordonnai à celui-ci de porter dans le souterrain tout ce qu'il falloit pour le rendre habitable. Il y forma une petite chambre, dont je fus si satisfaite, qu'il ne tint à rien que je ne m'y enfermassé aussi pour veiller moi-même à l'éducation du petit Bridge : cependant, comme il ne m'eût pas été facile d'y être bien secretement, je changeai d'idée. Je mis en possession de leur nouveau domicile, cet enfant & la gouvernante.

Août 1783.

B

James resta dans ma maison pour leur porter les provisions nécessaires, & tranquille après cet arrangement, je pris le chemin de Londres.

Je connoissois l'esprit vindicatif de Cromwel; je me tins dans la plus grande réserve. Il chercha l'occasion de me voir; il fut fort attentif à observer mes yeux & ma contenance. Pour cette fois, son adresse échoua. Il me trouva toujours en garde contre ses regards & ses questions.

J'allois de tems en tems à ma terre; je voyois croître avec plaisir le jeune Bridge. Sa gouvernante lui avoit appris de bonne heure à lire & à écrire. Je rétolus de le mettre au collège. Je l'envoyai à celui d'Eaton, après lui avoir fait entendre qu'il avoit des ennemis redoutables, & qu'il ne devoit parler à personne de son séjour dans la caverne.

Nos divisions intestines ayant porté Cromwel au plus haut degré de puissance, je formai sur ce changement quelques espérances plus favorables au jeune Bridge, mais elles furent encore trompées. La constante hypocrisie de son

pere nous ayant fermé toutes les ressources, je ne pensai plus qu'à procurer, par mes soins, un honnête établissement à ce malheureux enfant. Je le rappellai du collège, & le trouvant assez tormé pour ne plus lui cacher ni sa naissance, ni l'état de sa fortune, je lui découvris toute l'étendue de ses malheurs.

Cette connoissance fit sur lui un effet étrange. Je ne vois rien, me dit-il, dans votre récit qui puisse me faire croire que mon pere ait souhaité ma mort, & qu'il a contribué à celle de ma mere; il ne vouloit sans doute que ménager sa réputation, en me faisant élever à l'hôpital. Je veux le voir & lui déclarer que je suis son fils. Je ne puis croire qu'il refuse de m'accorder de quoi vivre & de m'employer d'une maniere conforme à l'honneur que j'ai de lui appartenir.

Bridge avoit de l'ambition. La qualité de fils d'un homme, tel que Cromwel, l'aveugla. Il voulut aller à Londres malgré mes conseils. Je lui donnai James pour l'accompagner, mais je lui répétai que c'étoit contre mon sentiment qu'il alloit s'exposer au danger qui le mena-

çoit. Tout fut inutile, il partit, & me laissa dans une inquiétude dont je ne sortis que pour passer à des idées beaucoup plus tristes.

James m'apporta bientôt la nouvelle de son mauvais sort. A peine arrivé à Londres, Bridge étoit allé chez son pere. James l'avoit suivi jusqu'à la porte; il le vit sortir, peu de tems après, au milieu de cinq ou six gardes qui le conduisoient en prison. Il s'y présenta plusieurs fois, mais il n'obtint ni la liberté de lui parler, ni des éclaircissemens sur son sort. Il se hâta de venir m'en informer. Je volai à Londres; je me transportai à cette prison; je parlai aux geoliers; je leur offris de l'argent, ils le prirent, & je n'en fus pas plus avancée. Ces barbares se contenterent de me dire qu'ils avoient des ordres pour ne pas révéler la sentence de leur prisonnier. Je ne doute pas que celle de l'infortuné Bridge n'ait été cruelle. C'est par de tels exploits que Cromwel marche à la gloire. Après avoir fait tomber la tête de son Roi sur un échafaud, pour assouvir son ambition, il peut bien répandre le sang

d'un fils, pour mieux cacher la corruption de son cœur.

Craignez donc sa cruauté & ses artifices, ajouta Madame Riding; croyez que ce n'est pas le hasard qui a conduit Fairfax sur vos pas. Il vous suivoit par l'ordre du tyran, & il ne vous a parlé de Mally & de son fils, comme de deux personnes vivantes, que pour savoir si vous aviez quelque connoissance de leur sort.

Je vois toute la profondeur du précipice, lui répondit Madame Cleveland; mais après nous en avoir fait connoître le danger, il faut que notre salut soit votre ouvrage; ne nous refusez pas les secours de votre amitié.

Le seul moyen, reprit Madame Riding, d'échapper au Protecteur, est de quitter le royaume, ou de trouver une retraite si impénétrable, qu'elle vous dérobe à votre ennemi. Pourrions-nous en avoir une plus sûre, répartit Cleveland, que cette grotte écartée où vous avez eu la générosité de faire élever mon frère? Sa mere goûta cette pensée; elle en fit la proposition à Madame Riding qui

l'approuva , & on la mit sur-le-champ à exécution.

James les conduisit à la caverne; ils convinrent du tems qu'il prendroit pour apporter leur nourriture, des livres & surtout de la bougie, car le jour ne pénétra jamais dans cet asyle.

Depuis cet instant, malgré les consolations de son fils, madame Cleveland ne fit que traîner une vie triste & languissante; elle mourut peu de tems après. Cleveland n'avoit avec lui que James qui l'aida à l'enfvelir. Elle fut enterrée dans la chambre même où il faisoit sa demeure. Il vouloit l'avoir en quelque sorte pour témoin de toutes ses actions. Il renvoya James avec ordre de faire part de cette triste nouvelle à Madame Riding.

Quelque sermeté qu'il eût fait paroître, la nature ne perdit pas ses droits. Il ne fut pas plutôt seul qu'il versa un torrent de larmes. Après ses premières réflexions, il jeta les yeux sur l'état où cet événement le laissoit. Il se trouva dans une situation difficile à exprimer; une espece de tremblement qu'il éprouva, en réfléchissant qu'il étoit seul, lui en fit encore

plus sentir toute l'horreur. Il étoit obligé de se fixer dans son affreux séjour, ne fut-ce que pour obéir aux dernières volontés de sa mere. Où seroit-il allé, d'ailleurs, lui qui n'avoit ni parens, ni amis, ni d'autre connoissance que Madame Riding?

Cependant il ne tarda pas à s'appercevoir qu'il n'étoit point né pour vivre seul. Cette inquiétude le mena à parcourir sa caverne. Il voulut en connoître les détours & les cavités profondes.

Il étoit déjà dans une partie des plus reculées, quand il apperçut, à la clarté d'une bougie qu'il tenoit à la main, des caracteres gravés sur le roc; il approche & lit ces mots :

Si la fortune amene après moi dans ces lieux quelque malheureux pour chercher un asyle, qu'il se console en apprenant que ses maux ne sauroient égaler ceux que je souffre, ni ses larmes celles que j'y verse incessamment.

Cette inscription le frappa. Il crut d'abord qu'elle étoit de la main de Bridge,

mais les caractères lui en parurent d'une empreinte trop fraîche.

Il continuoit de marcher, & il observoit de tous côtés s'il n'en appercevroit point quelqu'autre qui pût l'éclaircir davantage. L'attention qu'il y apportoit lui fit perdre celle qu'il avoit eue jusqu'alors, à reconnoître exactement les lieux par où il passoit, dans la crainte de s'égarer à son retour : de sorte que croyant reprendre le chemin de sa demeure après une longue & inutile recherche, il se trouva dans le dernier embarras pour démêler celui par lequel il étoit venu. Il prit successivement plusieurs routes ; les unes n'aboutissoient à rien, & il étoit obligé de revenir sur ses pas ; les autres se divisant en plusieurs branches, il ne savoit plus le chemin qu'il falloit suivre. Pour comble de malheur, la bougie qu'il avoit apportée vint à s'éteindre. Il perdit alors toute espérance. Il s'arrête par l'impuissance de se conduire dans ce labyrinthe. En proie à la plus excessive frayeur, & succombant à une foiblesse extrême, il tombe, & se dispose à la mort avec la plus grande résignation.

Il passe vingt-quatre heures dans cette situation déplorable; enfin, son effroi se calme peu-à-peu, & il s'endort d'un sommeil assez tranquille.

Il s'éveille. Il éprouve d'abord une vive frayeur; mais son courage renaît, & il n'envisage plus la mort qu'avec fermeté. Tout à coup un bruit confus le fait sortir de ses réflexions. Il prête l'oreille. Ce n'étoit d'abord qu'un retentissement de la caverne, mais le son étant devenu plus distinct, il croit entendre une personne qui marche. Il se leve. Il va promptement vers l'endroit d'où le bruit semble partir. Après avoir fait environ cent pas, il croit découvrir un peu de lumière; il avance. La clarté devient assez grande pour lui faire appercevoir les environs. Il n'entend plus marcher... Il poursuit la route... Il voit un homme, une créature semblable à lui... Quelle joie pour un malheureux qui n'envisageoit, il n'y a qu'un instant, que la mort ou le désespoir!

Cet homme s'étoit arrêté à son approche; il tenoit un flambeau allumé, il l'éteignit. Tremblant lui-même de frayeur,

il demeura sans mouvement. Cleveland retombe alors dans toutes ses craintes. Il faut donc périr, s'écria-t-il, en avançant encore quelques pas. Qui que vous soyez, homme ou démon, si je ne puis vous voir, faites-moi la grace de me parler... Point de réponse... Il reprit encore tristement, si vous êtes un homme, pourquoi refusez-vous de me répondre? Auriez-vous la dureté de me laisser périr dans ce lieu d'horreur? Qu'appréhendez-vous d'un malheureux dont la vie dépend de vous, & qui vous la demande comme une faveur? Donnez-moi la main, lui répondit-on. Il suit son charitable libérateur qui lui fait revoir la lumière qu'il croyoit avoir perdue pour toujours.

Quand ils furent hors de la caverne, l'inconnu le regarda attentivement; puis il lui dit, si vous n'avez point de raison qui vous empêche de m'apprendre qui vous êtes, vous me ferez plaisir de satisfaire ma curiosité. — Je suis un malheureux jeune homme, répondit Cleveland, dont les actions & la naissance ne méritent l'intérêt de personne; je vous remercie du fond du cœur du service

que vous m'avez rendu, & je vous souhaite pour récompense une fortune meilleure que la mienne.

L'inconnu l'ayant retenu par la main, le pressa de lui apprendre du moins où il demeurait, & ce qu'il alloit devenir. Cette obstination embarrassa Cleveland. Il le regarda fixement à son tour. Apprenez-moi vous-même qui vous êtes, lui dit-il, & quel nom je dois donner à la curiosité que vous me témoignez. Etes-vous de ces hommes droits & sinceres, dont on dit que le nombre est si petit sur la terre, ou de ces perfides qui ne cherchent qu'à tromper l'innocence, & dont je tâche d'éviter la méchanceté? Qu'il vous suffise de savoir que cette caverne est mon unique séjour.

Vous n'êtes point capable de me tromper, lui dit l'inconnu, puisque vous avez tant d'aversion pour l'artifice & la perfidie. Venez, vous allez connoître ma demeure. Il le fit rentrer avec lui dans la caverne.

Cleveland le suivit par des détours obscurs qui aboutirent enfin à une espece de chambre presque semblable à

la sienne. Voilà ma maison, lui dit l'inconnu, ou plutôt mon tombeau; voyez si vous lui trouvez quelque ressemblance avec le vôtre. A l'égard de la disposition de nos ames, il faut qu'elle soit à-peu-près la même, puisque vous avez pu adopter le même genre de vie. J'en suis d'autant plus surpris, ajouta-t-il, que vous êtes plus jeune que moi, & que vous n'avez pas assez vécu pour essuyer beaucoup de traverses & d'agitations.

Ma vie, répondit Cleveland, auroit été jusqu'à-présent simple & tranquille, si je n'avois eu à supporter que mes propres peines; mais les douleurs d'une mere que j'aimois tendrement, & les crimes d'un pere qui s'est rendu l'horreur de la nature, m'ont causé la seule tristesse que j'ai été capable de sentir. Ensuite, il lui apprit qui il étoit, & de quelle maniere il avoit vécu jusqu'alors. Il ajouta à son récit, le malheur qu'il avoit eu récemment de perdre sa mere; l'ordre qu'elle lui avoit donné, en mourant, de ne quitter sa retraite qu'après le décès de son pere; la peine qu'il avoit à y demeurer seul, & la joie qu'il alloit

ressentir d'y vivre avec une personne qui lui paroïssoit remplie de droiture & de vertu.

L'inconnu versoit des larmes. Cleveland lui en demanda le sujet... Oh! lui dit-il, que vous êtes le fils d'un abominable homme! venez, je vais vous donner de nouvelles preuves de ses forfaits.... Il marcha devant lui, un flambeau à la main.... Cleveland le suivit quinze ou vingt pas dans l'intérieur de la caverne. Ils entrèrent dans une chambre taillée dans le roc, ornée de meubles très-propres. La surprise que ce spectacle causa à Cleveland, fut augmentée à la vue d'une jeune fille de neuf à dix ans qui vint embrasser son conducteur. Celui-ci ferme la porte avec soin, & le prenant par la main, il le fit avancer vers un lit qui étoit au fond de la chambre. Ma chere amie, dit-il, en ouvrant le rideau, je vous amene un jeune homme qui partagera nos peines; c'est un fils de Cromwel. Il ne faut pas que ce nom vous effraye; ajouta-t-il, il a reçu de son pere les mêmes faveurs que nous, & il est réduit, depuis quelques années, à vivre dans cette ca-

verne, où j'ai eu le bonheur de le rencontrer aujourd'hui.

Il parloit à son épouse, elle ne répondit que par un profond soupir. On servit quelques rafraîchissemens dont Cleveland avoit le plus grand besoin. On le pria ensuite de raconter les malheurs de sa mere & les siens. La jeune dame parut l'écouter attentivement, mais la violence de ses soupirs faisoit connoître que son ame étoit extrêmement agitée.

L'inconnu fit signe à Cleveland de le suivre. Ils sortirent de la caverne & se promenerent quelque tems en silence. Il est juste, lui dit-il enfin, que je vous apprenne avec qui vous êtes; vous prononcez le nom de malheur, presque sans connoître ce qu'il signifie : je vois, à l'égalité de vos sentimens, que cette caverne même & l'affreuse vie que vous y menez, alterent moins votre repos qu'ils ne l'établissent. Il en est de moi tout autrement; j'étois le plus fortuné de tous les hommes, & chaque moment que je passe dans les ténèbres redouble l'horreur qui regne au fond de mon ame. Ecoutez mon histoire, elle est courte,

mais il n'y en eut jamais de si funeste.

Mon nom est le vicomte d'Axminster. Je suis anglois. Mon pere ayant été fait gouverneur de la Floride & de la nouvelle Angleterre, je passai la mer dès mon enfance. La douceur du gouvernement de mon pere le fit aimer universellement. J'en ai recueilli le fruit dans plusieurs circonstances, & sur-tout dans une entreprise d'où je faisois dépendre le bonheur de ma vie. J'avois fait un voyage à la Havane pour l'intérêt de notre commerce avec les Espagnols. J'y avois vu Therela d'Arpez, la fille du gouverneur. Sa beauté m'avoit inspiré une passion violente, & j'avois eu le bonheur de lui plaire. J'allois faire la demande de cette charmante personne, quand la guerre entre l'Angleterre & l'Espagne vint à se déclarer. Je résolus de la faire servir au succès de mes desirs. Assuré de la bonne volonté de Dona Theresa, la difficulté ne consistoit que d'allér jusqu'à elle & de l'enlever des mains des Espagnols. Je confiai mon amour & mes desseins à quelques jeunes gens de la colonie. Ils parurent recevoir indifféremment cette

ouverture. Quelques jours après, nous apperçumes deux vaisseaux qui venoient vers nous à pleines voiles. Nous découvriâmes, sur les ponts, des hommes qui tendoient les mains vers nous, en signe de paix & d'amitié; ils furent bientôt au rivage. C'étoient les jeunes gens à qui je m'étois confié. Ils avoient entrepris, sans m'en rien dire, d'enlever Dona Theresa, & ils y avoient réussi. Ils amenoient avec eux la plus charmante de toutes les femmes. Je fus si transporté de joie, que je me jettai aux pieds de mon pere, pour le conjurer de couronner ma félicité. Mon pere se détermine, en voyant Theresa, à me la donner pour épouse, & je deviens le plus heureux de tous les hommes.

Mon bonheur augmentoit tous les jours. J'adorois cette femme céleste. J'eus d'elle une fille que vous venez de voir. Je perdis mon pere, & j'abandonnai la Colonie.

J'arrivai en Angleterre. J'y trouvai la forme du gouvernement changé, & l'autorité de Cromwel bien affermie. Quelque horreur que m'inspirassent les violences,

je crus devoir me soumettre, comme les autres, à la tyrannie; j'achetai plusieurs terres considérables, & je m'établis à Londres.

Aberdeen, favori de Cromwel, vit mon épouse au spectacle. Il en devint si amoureux, qu'il usa de toute sorte d'artifices pour la séduire. Elle m'en avertit. J'en informai Cromwel; je le priai d'arrêter l'insolence de son confident, mais je n'eus pas lieu d'être satisfait.

Le soir du même jour, Aberdeen m'aborda dans une promenade publique. Milord, me dit-il, je sais que vous vous plaignez de moi, il ne m'arrivera plus de rien faire qui vous offense. J'aime votre épouse, je l'avoue; c'est fureur, c'est maladie; mais je consens à être puni de votre main, si je prétends à quelque chose de plus que le plaisir innocent de la voir. Ne voulant pas être taxé de jalousie, je lui répondis que je ne pouvois pas m'offenser qu'on aimât mon épouse, mais qu'il savoit à quelles bornes cet amour devoit s'arrêter.

Un jour que mon épouse étoit sortie, & que j'attendois son retour, un de mes

domestiques vint m'avertir que mon carrosse avoit été arrêté, qu'on avoit coupé les traits des chevaux, enlevé la maîtresse, & que plusieurs hommes masqués s'étoient enfuis avec elle. Il ajouta que mon cocher avoit eu assez de présence d'esprit pour les suivre. En effet, ce bon serviteur arriva une heure après. Il avoit suivi les ravisseurs à un mille de Londres, jusqu'à une maison écartée où ils étoient descendus. Il me fut aisé de juger, par son récit, que l'auteur du crime ne pouvoit être qu'Aberdeen. Je le dévouai à toutes les furies, & je fis serment de le massacrer jusques dans les bras de Cromwel lui-même.

J'assemblai mes amis; nous partîmes au nombre de douze. Arrivés à la porte de la maison, nous l'enfonçames avec violence. J'entrai, moi quatrième, l'épée à la main, résolu de ne faire quartier à personne. Le premier objet qui se présenta, fut un domestique que mon cocher reconnut pour être un des ravisseurs; je lui appuyai la pointe de mon épée sur l'estomac. Parle, lui dis-je, ou tu es mort. J'appris de lui que son maître étoit dans une chambre

haute avec mon épouse. Je lui demandai s'ils étoient seuls, il répondit qu'ils étoient au lit ensemble. Au lit ensemble ! m'écriai-je. Je vole avec mes amis à la chambre où étoit le criminel ; la fureur me conduisoit, je brise la porte avec fracas. Aberdeen se jette à mes genoux. J'allois le percer de mille coups, quand on me fit observer qu'il falloit l'interroger. Je m'arrête ; le trouble où j'étois, m'ôtoit l'usage de la voix. Je cherchai des yeux mon épouse ; je la vois sur un lit ; ma rage se tourne sur elle & je lui plonge mon épée dans le sein. Elle eut assez de force, malgré sa blessure, pour me retenir le bras au second coup que je lui portai. Mes amis s'approchèrent & m'ôtèrent mes armes. L'égarément où j'étois, m'empêcha d'abord d'entendre ma malheureuse épouse ; mais ses plaintes, ses soupirs douloureux, le tendre nom d'époux qu'elle répétoit mille fois, frapperent enfin mes oreilles, & trouverent bientôt le chemin de mon cœur. J'ouvris les yeux, je vis cette déplorable victime baignée dans son sang. Je la vis pâle & mourante, les yeux presque éteints ; & toutes ces horreurs

étoient mon ouvrage ! Il ne m'échappa ni une parole, ni un soupir. Un de mes amis, dit à Aberdeen, parle perfide, fais-nous la confession de tous tes crimes. Ce malheureux répondit en tremblant, qu'il avoit employé la dernière violence pour assouvir sa brutale passion, & qu'il n'avoit fait que suivre en cela le conseil de Cromwel. Tous mes amis frémirent au nom de ce monstre. Pour moi, je ne leur demandois que de me laisser mourir de ma propre main. Ils eurent la cruelle attention d'éloigner de moi tout ce qui pouvoit favoriser mon désespoir ; & comme ils s'apperçurent que la vue d'Aberdeen ne faisoit que l'entretenir, ils prirent le parti de le faire descendre dans la cour & de le faire égorger en leur présence par nos domestiques.

Nous pensâmes ensuite à faire transporter le corps de mon épouse ; je la croyois sans vie ; cependant en continuant de lui donner des soins, on s'apperçut qu'elle respiroit encore. Peu à peu elle reprit assez de forces pour ouvrir les yeux & jeter ses regards autour d'elle. Ce nouvel événement rendoit notre départ

plus difficile. Milord Terwil, un de nos associés, la fit transporter par eau à Kingston, où il avoit une maison, pendant que je retournai à Londres avec mes généreux amis, pour en faire sortir ma fille avant la fin de la nuit.

Je la fis partir aussi-tôt pour Kingston sous la conduite d'un domestique fidele. J'y envoyai avec elle, mon argent & tout ce que j'avois de plus précieux, & je demurai à Londres. La mort de Cromwel étoit résolue dans mon cœur; cette vengeance n'étoit pas facile; il étoit devenu sombre, farouche & presque inaccessible; sa lâche timidité alloit si loin, qu'il se faisoit raser par ses enfans; mais j'appris qu'il partoit pour Windsor, & je m'y rendis dans l'espérance de l'immoler à mon ressentiment.

Un jour qu'il étoit à la chasse, je monte à cheval armé de deux pistolets, & je cours sur ses traces. Pour éviter le gros des chasseurs, je voltigeai continuellement sur les côtés. Je le vois enfileur seul une allée d'arbres pour couper un cerf que les chasseurs poursuivoient; je vais à lui, en traversant sa route. Il montoit un

excellent courèur; il étoit fans armes. Rien ne m'eût été plus facile que de mettre fin d'un seul coup à ses crimes & à sa vie; ma générosité l'emporta sur ma haine. Je l'arrêtai le pistolet à la main. Il devint pâle & tremblant. Tyran, lui dis-je d'un ton furieux, où sont tes armes? A peine eut-il la force de répondre qu'il n'en avoit point. Tiens donc, repris-je en lui présentant un de mes pistolets, défend-toi maintenant & ôte-moi la vie, si tu le peux, comme tu m'as ôté l'honneur & le repos. Je piquai mon cheval pour m'éloigner de quelques pas, mais ayant piqué le sien au même instant, il s'éloigna avec la plus grande vitesse. Cette lâcheté alluma toute ma fureur, je lui lâchai mon coup en le poursuivant. Il ne dut son salut qu'à mon transport qui m'empêcha de tirer juste. Le bruit du coup attira quelques-uns des chasseurs. Je pris la fuite au travers de la forêt, & j'échappai à leurs poursuites.

La haine de Cromwel ne manquoit plus de prétexte. Je ne doutai point qu'il ne me fît chercher avec la dernière rigueur. Je quittai Londres & je me rendis chez Terwil.

J'entrai dans l'appartement de mon épouse. L'effet que ma présence produisit sur elle, fut si touchant, que ce souvenir me cause encore de l'émotion. Je passai toute la nuit auprès de son lit, tantôt gémissant de son sort & du mien, tantôt la consolant par des protestations d'un amour éternel, mais dans le fond aussi agité, aussi inconsolable qu'elle.

Je ne pouvois sans danger demeurer à Kingston. Je savois que la situation de mes terres, par la quantité de montagnes qu'elles renferment, pourroit m'offrir un atyle. Je m'y rendis; le curé d'une paroisse qui m'appartient, me parla de cette vaste & obscure solitude; j'en examinai tous les détours; je la trouvai commode & sûre, et je vins l'habiter avec mon épouse & ma petite famille; nous y vivons depuis plus de cinq mois. Vous avez vu Miladi Axminster; elle ne sauroit retrouver ses forces; les principes de sa vie ont été altérés par sa blessure & par l'épuisement de son sang. Ma fille croît parmi les larmes. Je réunis à mes propres douleurs, celles de deux personnes si chères; vous devez juger de la violence

de mes peines. Votre rencontre, ajouta le Lord, m'a causé quelque frayeur; mais je la regarde à présent comme un bienfait de la Providence, qui ne veut point que je périsse ici de douleur, puisqu'elle m'accorde la consolation d'y trouver un honnête homme.

Cleveland remercia Milord Axminster de l'opinion avantageuse qu'il s'étoit formée de lui, & il l'assura qu'il s'efforceroit de la mériter.

La nuit approchoit. Cleveland ne lui cacha pas l'embarras où il alloit être pour retrouver l'entrée de la caverne qui répondoit à sa demeure. Milord se chargea de le reconduire; il appella son valet, & lui ayant fait allumer un flambeau, il le fit marcher devant eux. Ils s'enfoncèrent dans les profondeurs de leur ténébreux séjour. Cleveland pria le vicomte de permettre qu'il prît le devant, pour s'assurer s'il n'étoit point arrivé de changement chez lui pendant son absence. Arrivé à la porte, il entendit la voix de deux personnes qui s'entretenoient avec chaleur; c'étoit madame Riding qui reprochoit à James la perte de Cleveland

land qu'elle regardoit comme certaine. Après avoir fait connoître à Milord le caractère de cette dame, ils entrèrent ensemble; il raconta à madame Riding son aventure, & elle fut au comble de la joie. Elle ne pouvoit revenir de sa surprise en voyant Milord Axminster dans cette affreuse solitude. Son impatience étoit extrême de voir son épouse & sa fille, & elle lui demanda cette satisfaction pour le même soir. Mais Milord la pria de remettre sa visite à la nuit suivante, ayant dessein de les prévenir sur cette entrevue, & il s'en alla.

Madame Riding, lorsqu'elle fut seule avec Cleveland, lui dit, que quoique le principal de ses souhaits fut de le voir suivre fidelement les leçons de sa mere, elle n'étoit pas d'avis qu'il négligeât le soin de sa fortune; qu'il ne devoit pas rester plus long-tems dans la solitude, & qu'il trouveroit même plus de sûreté hors du Royaume. Elle lui conseilla d'aller en France, où le Roi Charles II. s'étoit réfugié; qu'en prenant les armes à sa suite, & en employant son bras pour sa querelle, il se rendroit utile à son légitime Sou-

Année 1788.

C

verain; que les Anglois ouvreroient enfin les yeux pour reconnoître leur devoir; que l'usurpation finiroit tôt ou tard, ou par le renversement, ou par la mort de Cromwel, & que ce seroit alors pour lui un avantage infini de pouvoir rentrer en Angleterre avec son Roi & avec le mérite d'avoir embrassé sa cause. Elle lui offrit en même tems de hâter tellement les préparatifs de son départ, qu'il dépendroit de lui de quitter l'Angleterre avant la fin de la semaine.

Cleveland trouva cette proposition effrayante. Ce passage si prompt de la solitude, à la vie dissipée d'un homme de guerre & d'un courtisan, lui fit naître des idées si nouvelles, qu'elles lui causerent une espèce de tremblement; il demanda du tems pour y réfléchir, & il s'en occupa toute la nuit.

Milord Arminster vint les voir le lendemain. Cleveland n'ayant point encore pris de résolution, sa présence lui fit plaisir. Il lui découvrit son embarras, & il le pria naturellement de lui dire ce qu'il pensoit de ses qualités personnelles & de ses dispositions pour le monde. Le vicomte

ne put s'empêcher de sourire. Vous êtes d'un caractère doux & humain, lui dit-il, mais votre droiture s'exprime trop naturellement. Vous vous êtes formé une juste idée des hommes, en les regardant presque tous, comme des méchans & des fourbes; cependant cette opinion doit se tenir renfermée au fond du cœur pour y servir de règle & de motifs à la prudence des actions.

Cleveland le conjura de lui continuer ses bontés. Je suis trompé, lui dit-il, si je n'ai le fond des sentimens tel qu'il convient à un honnête homme. J'avois besoin seulement d'un ami qui pût les diriger. A l'égard de mes manières extérieures, j'ai une méthode sûre pour les former, c'est de les régler sur les vôtres. Milord lui promit tous ses soins, & il ne s'en tint pas à des conseils, il voulut lui être utile de toutes les manières; & madame Kiding leur ayant procuré un cheval & des fleurets, Cleveland trouva dans la générosité du vicomte, des exemples & des leçons qui égaloient ce qu'il auroit pu espérer des meilleurs maîtres.

Le moment de voir Miladi étant arri-

vé, ils prirent le chemin de son habitation. Elle étoit prévenue de leur arrivée & sûr le caractère de madame Riding. Les cérémonies furent courtes; la confiance & l'amitié naissent tout d'un coup entre les cœurs qui se ressemblent par la bonté. Si la conversation fut tendre & affectueuse, elle fut triste. Milord demanda secrettement à madame Riding, ce qu'elle pensoit de la santé de son épouse. Elle lui dit avec ingénuité qu'elle auguroit mal de son extreme foiblesse. Elle ajouta qu'un air plus sain, pourroit contribuer à la rétablir, & qu'elle lui offroit sa maison. Le vicomte en fit la proposition à son épouse, mais elle n'y répondit que par une abondance de pleurs dont elle arrosa sa main qu'elle prit entre les siennes.

Madame Riding laissoit passer peu de nuits sans les venir voir de la même manière, & le zele de Milord, pour Cleveland, ne se rallentissoit pas. Celui-ci vivoit si familièrement avec le vicomte & son épouse, qu'il se regardoit comme leur propre fils. Quand ses exercices étoient finis, il s'occupoit de la lecture de quelque bon livre pour désen-

nuyer Milady, ou à donner à son aimable fille quelque teinture des connoissances qui pouvoient convenir à son sexe.

Fanny, c'étoit le nom de cette jeune personne, avoit une extrême avidité d'apprendre. Son âge ne passoit pas encore dix ans, mais rien ne donne tant d'esprit que l'infortune. Elle avoit déjà une pénétration extraordinaire. Cleveland admiroit ses talens naturels, & n'épargnoit rien pour les cultiver. Douce & sensible, sa reconnoissance éclatoit à tous momens, par ses caresses innocentes & par ses remerciemens tendres & flatteurs. Il la caressoit lui-même sans précaution; il la prenoit souvent sur ses genoux; il l'embrassoit avec cette ingénuité qui ne pense pas même à s'alarmer; mais insensiblement un feu secret s'allumoit dans ses veines. Il éprouvoit un frémissement à son approche qui se changeoit bientôt en un sentiment délicieux. Les progrès de cette passion nouvelle commencerent à lui faire ouvrir les yeux. Il mit plus de circonspection & de réserve dans ses manieres. Ses caresses avoient changé de nature avec ses sentimens, & il ne pou-

voit plus les regarder comme innocentes. Il voyoit continuellement Fanny ; il admiroit ses charmes , mais ce n'étoit qu'en secret qu'il osoit se livrer au plaisir de l'aimer.

La mort de Milady vérifia bientôt la prédiction de madame Riding. Milord en fut long-tems inconsolable. Madame Riding lui conseilla de quitter cette sombre demeure , où depuis si long-tems il n'avoit pas cessé de s'affliger , & de passer en France , où l'on affuroit que le Roi Charles s'étoit retiré. Je perdrai ce que j'ai de plus cher , lui dit cette bonne amie , en vous voyant partir avec votre fille & Cleveland , mais c'est votre intérêt qui le demande. Le Roi recevra volontiers de si illustres serviteurs , & vous aurez du moins auprès de lui un asyle agréable. Milord ne goûta point d'abord cette proposition. La haine qu'il conservoit pour la vie , lui faisoit desirer de l'achever dans les ténèbres de sa solitude & auprès du tombeau de son épouse. Cependant , madame Riding le fit entrer à la fin dans ses sentimens ; mais par un retour auquel elle ne s'étoit

pas attendue, il la pressa de quitter elle-même l'Angleterre avec eux. Elle se rendit après une délibération de quelques jours, & ils ne furent plus occupés que des préparatifs de leur départ.

On mit à la voile presque aussi-tôt. Ils étoient sur un vaisseau Nantois qui devoit les descendre à Brest; ils voguerent une partie du jour avec un vent favorable, mais il changea vers le soir & s'annonça par une tempête furieuse. Le mugissement des vagues & l'ébranlement du vaisseau, les firent bien-tôt juger de la grandeur du péril. Fanny étoit à demi morte de frayeur. Madame Riding n'étoit pas moins alarmée qu'elle. Milord tâchoit de les rassurer, & Cleveland ne s'occupoit que des moyens de pouvoir se rendre utile au cher objet de sa tendresse. En considérant toutes les parties du cabinet où ils étoient, il aperçut une corde, il s'en saisit, & la mit dans sa poche. Le capitaine entra presque au même moment. Il dit au vicomte d'un air alarmé, que c'étoit fait de son vaisseau; qu'il ne pouvoit résister dix minutes à la tempête; qu'il falloit, ou se préparer à la mort, ou songer à s'en défendre par

quelque résolution hardie. Madame Riding & Fanny tomberent sans connoissance à cette triste déclaration. Je n'ai qu'un mot à vous dire, ajouta le capitaine : de deux chaloupes que j'ai, je vous en offre une pour vous & votre famille; elle est déjà en mer : hâtez-vous & ne perdez pas un moment. Le vicomte ordonna à son valet & à James de prendre madame Riding & de la porter à la chaloupe. Il vouloit se charger lui-même de sa fille; Cleveland s'en étoit saisi. Au nom de Dieu, lui dit-il, laissez-moi périr en la sauvant. Il vola sur le pont. Jamais fardeau ne parut plus léger. L'extrême agitation du vaisseau ne l'empêcha point de descendre heureusement dans la chaloupe. Mirlord y fut un moment après lui. La violence de la mer les emporta bien loin du vaisseau. Ils n'avoient d'autre lumière que celle d'une mauvaise lanterne. Le vent souffloit avec fureur, & ils étoient couverts à tous momens par les flots qui s'élançoient cent pieds au dessus de leurs têtes & qui retomboient sur eux avec violence. Cleveland ne voulut point se désaisir de Fanny, quelques instances que lui en fît

le Vicomte. Il la tenoit serrée, entre ses bras, comme une mere tient le plus cher de ses enfans. Il n'étoit plus question ni de respect, ni de bienséance : l'amour seul étoit écouté. Comme la tempête ne paroissoit pas diminuée, il résolut d'employer la corde qu'il avoit prise, à l'usage auquel il l'avoit destinée. Ce fut le ciel même qui lui inspira cette pensée, sans laquelle c'étoit fait absolument de lui & de l'aimable Fanny. Il la lia étroitement par le milieu du corps avec le bout de la corde : il se lia de même, & il attachâ l'autre bout à la chaloupe. A peine eût-il fini ses nœuds, & les avoit-il serrés avec beaucoup de soin, qu'une vague épouvantable éteignit leur lanterne en donnant la plus violente secousse à la chaloupe. La femme de chambre de Madame Riding s'élança vers lui dans un transport de frayeur. Le mouvement de la chaloupe redoublant sa précipitation, elle tomba dans la mer & y entraîna Cleveland & Fanny. Leur chute fut si prompte & les ténèbres étoient si épaisses, qu'on ne s'apperçut point d'abord de leur malheur. La femme de chambre périt.

Cleveland fut quelque tems sans connoissance ; mais l'agitation continuelle qu'il recevoit de la chaloupe, à laquelle il tenoit par la corde, les bonds qu'elle lui faisoit faire hors de l'eau, lorsqu'un coup de vent redoubloit sa vîtesse, servirent enfin à rappeler ses esprits. Il ouvrit les yeux. Malgré le choc des vagues & la perte de ses sens, il avoit toujours conservé dans ses bras sa chere Fanny. Il recueillit toutes ses forces pour résister aux vagues. Tantôt il se trouvoit à fleur d'eau, & comme suspendu par la corde entre la chaloupe & la mer ; & un moment après, il étoit enseveli sous une montagne d'eau qui rouloit sur lui. Il étoit impossible que sa vigueur ne l'abandonnât pas à la fin, ou que la corde fût assez forte pour les soutenir, si la tempête eût encore duré avec la même violence ; mais le vent s'apaisa dès la pointe du jour, & la tranquillité revint peu à peu sur les flots.

On les croyoit perdus sans ressource. Milord pleuroit sa fille en pere inconsolable, & prioit le ciel de lui ouvrir, comme à elle, un tombeau dans

le sein de la mer ; à mesure que le jour s'éclaircissoit , il jettoit les yeux de côté & d'autre avec la foible espérance de voir du moins flotter leurs cadavres. Le triste état où étoit Cleveland ne l'empêcha point de le remarquer distinctement , il leva plusieurs fois la main ; Milord le découvrit & se baissant promptement , dans l'espérance de pouvoir atteindre jusqu'à lui , il fut surpris de voir une corde tendue qui paroissoit aboutir à quelque chose. Il la tira aussi tôt , & l'ayant amené sans peine jusqu'à lui , il le mit , lui & Fanny , dans la chaloupe. Incertain si elle étoit envie , il n'osa se livrer tout d'un coup à la joie. Son amitié lui fit partager également ses soins entre sa fille & lui ; ils revinrent peu à peu , & la première curiosité de Cleveland , en ouvrant les yeux , fut de savoir si Fanny étoit morte ou vivante.

La mer devint si paisible , qu'ils n'eurent plus de danger à craindre ; ils firent ramer à toute force vers l'endroit de la terre le plus voisin , & ils aborderent au Port de Fecamp en Normandie.

Fanny & madame Riding n'étoient revenues qu'à demi de leur frayeur; mais leurs forces s'étant entièrement rétablies, Milord prit le chemin de Rouen. Il y trouva quantité d'Anglois qui lui apprirent que Charles, après avoir fait quelque séjour dans cette ville, en étoit parti pour se rendre à Bayonne. Milord se prépara à le suivre; il ordonna des habits & des équipages.

Cleveland avoit été affligé, en arrivant en France, de se trouver, quand il étoit en société, dans un embarras dont il ne pouvoit pas se défaire. Sa timidité paroissoit sur son visage & dans tous ses mouvemens. Fanny contribua beintôt à le guérir; tant il est vrai que rien ne forme comme une jolie femme.

Son amour pour elle s'étoit conservé jusqu'alors dans les bornes qu'il s'étoit prescrites. Il ne passoit pas un moment sans penser à elle. Il lui rendoit ses soins avec toute l'ardeur d'une véritable passion, mais rien n'avoit encore trahi le secret de son cœur.

Tel étoit le fond de ses sentimens, lorsqu'il eut le malheur de plaire à une dame

françoise. Etant un jour à s'entretenir avec Milord, un laquais lui apporta une lettre; on le prioit de se trouver le soir du même jour dans un lieu qu'on lui assignoit, pour y recevoir les témoignages de l'estime d'une personne qu'il ne trouveroit peut-être pas indigne de la sienne. Milord le félicita sur sa bonne fortune, & lui conseilla de se rendre fidèlement au rendez-vous. Fanny étoit présente, elle ne parut point y prendre part. Le vicomte étant sorti bientôt après, Cleveland remarqua qu'elle gardoit un profond silence. Il fut le premier à le rompre pour lui parler en riant du bonheur qu'il avoit de plaire à une dame françoise. Elle lui dit, d'un air timide, vous avez donc résolu d'aimer cette dame & d'aller au lieu qu'elle vous marque? Il la regarda; leurs yeux se rencontrèrent; elle baissa la vue en rougissant; Cleveland se leva, & prenant la lettre qui étoit encore sur la table, il la déchira en mille piéces.

Occupé des mouvemens de Fanny, il reconnut qu'elle étoit satisfaite de sa conduite. Cependant il n'en devint ni plus hardi ni moins respectueux. Il ne m'ar-

rivera jamais, disoit-il, de lui rien demander; mais si le Ciel lui inspire quelque bonté pour moi, je veux tâcher au moins de m'en rendre digne; Milord pourroit-il condamner des sentimens aussi purs que les miens?

Les préparatifs du voyage étant faits, ils se mirent en route & arriverent bientôt à Bayonne. La premiere chose qu'ils apprirent, fut que le roid'Angleterre y étoit depuis deux jours. Milord s'empressa d'aller embrasser les genoux de son maître. Cleveland l'accompagnoit; le Roi étoit debout à s'entretenir avec deux Anglois de sa fuite. Milord se jetta à ses pieds, il le releva en l'embrassant. Milord, lui dit-il, avec beaucoup de douceur & de grace, nous ne nous connoissons que de nom; mais si vous avez autant d'attachement à ma personne que j'ai d'estime pour vous, nous ne tarderons guere à être amis. Milord fit une réponse respectueuse & présenta Cleveland; c'est un jeune homme, ajouta t-il, à qui il ne manque rien pour mériter la qualité d'un de vos plus zélés serviteurs. C'est un fils de Cromwel. Un fils de Cromwel! s'écria le Roi, saisi d'une

espece d'horreur. Oui, Sire, continua le Vicomte, mais un fils digne d'un meilleur pere, & tel que je souhaiterois en avoir un. Il lui fit ensuite un abrégé de l'histoire de sa mere; son récit fut écouté avec beaucoup d'attention.

Le Roi en demanda le nom. Le vicomte s'étoit abstenu d'en parler, parce qu'ayant été la maîtresse du feu Roi, il ne vouloit pas en rappeler le souvenir à son fils; mais étant pressé de la nommer, il répondit que c'étoit madame Cleveland. Que me dites-vous? s'écria le Roi; qu'on appelle le bonhomme Cleveland, que cette nouvelle va faire mourir de joie? M. Cleveland entra. Que me donnerez-vous, lui dit le Roi, si je vous fais retrouver votre fille? Ah! Sire, répondit-il, la larme à l'œil, le ciel n'a point réservé tant de bonheur à ma vieillesse. Pour elle-même, non, reprit le Roi, mais quelque chose qui lui ressemble beaucoup, & qui la touchoit de bien près: tournez-vous, ajouta-t-il, & embrassez ce jeune homme qui est un fils d'elle & de Cromwel. Au lieu de s'approcher, il fit quelques pas en arriere, & se mit à le confi-

dérer attentivement. Ses yeux étoient ouverts de toute leur grandeur & fixement attachés sur lui. Ses larmes commencèrent à couler. Ah! Sire, s'écria-t-il, en se jettant au cou de son petit-fils, souffrez que je l'embrasse mille fois. C'est le fils de l'assassin de mon maître, mais il l'est aussi de ma chere fille. S'il a reçu du mauvais sang de son pere, il le répandra pour la cause de son Roi... N'est-il pas vrai, continua-t-il en le serrant étroitement? parle, mon cher fils, n'aimeras-tu pas celui que le Ciel veut que tu reconnoisse pour ton maître?

Une si vive émotion pouvoit produire un effet dangereux dans un homme de cet âge; le Roi eut la bonté de l'engager à se modérer; il lui promit de prendre son petit-fils & de lui tenir lieu de pere à la place de Cromwel.

Les fréquens entretiens que Milord Axminster avoit avec le Roi, firent naître à ce prince, une pensée dont il se flatta de tirer de grands avantages; il forma le dessein de l'envoyer en Amérique, pour entreprendre de ramener à son obéissance, les Colonies angloises, & Milord accepta

cette commission avec reconnoissance.

Cleveland fut informé aussi-tôt de cette résolution, elle le jetta dans un extrême embarras. Milord partiroit-il sans lui?... Son cœur ne lui permettroit jamais d'abandonner Fanny, & de se détacher un seul moment de son tendre & chéri bienfaiteur.

Son grand pere ne fut pas plutôt instruit du voyage du vicomte, qu'il lui dit, mon cher fils, je suppose que vous ne pensez pas à quitter l'Europe. Milord vous a servi de pere jusqu'à présent, c'est moi qui vais prendre sa place. Cleveland n'osa pas répondre. Son grand pere prit son silence pour un acquiescement, & se fit un plaisir de publier que son fils alloit quitter Milord & se consacrer entierement au service du Roi Charles.

Cleveland descendit chez Fanny; il étoit inconsolable; la froideur avec laquelle elle le reçut acheva de le consterner. Madame Riding ne lui parut pas dans de meilleures dispositions. Milord entra; il tourna les yeux vers lui d'une maniere indifférente & s'en alla. Cleveland n'y

pouvant plus résister, laissa échapper quelques larmes. Milord se laisse donc de moi, dit-il à Fanny; il feroit mieux de me donner la mort que de m'obliger à vous abandonner. Madame Riding parut surprise, & Fanny si agitée, que son visage se couvrit de rougeur. Cleveland sortit pour aller s'entretenir seul de son chagrin.

Madame Riding le suivoit. Je ne vous reconnois plus, lui dit-elle; premierement, vous manquez de reconnoissance en formant le dessein de quitter Milord. En second lieu, rien n'est si horrible & si contraire aux principes dont vous avez fait si longtems profession, que de nous avoir caché votre intrigue de Rouen. N'avez-vous pas protesté, en présence de Milord & de Fanny, que vous étiez résolu de ne lier aucun commerce avec cette dame qui vous écrit? Pourquoi lui avez-vous fait une promesse de l'épouser? Quel nom donnerez-vous à une conduite si artificieuse? Milord & Fanny, ajouta-t-elle, vous vouloient du bien, mais leurs sentimens sont bien changés. Pour moi qui vous aimois comme une mere, je vous

avoue que je ne me trouve plus cette tendresse que j'aurois voulu vous conserver toute ma vie.

Cleveland ne comprit pas un mot du discours de madame Riding. Voici ce qui avoit donné lieu à des reproches si peu mérités.

Madame Lallin, cette dame de Rouen qui avoit écrit à Cleveland, ne l'avoit pas oublié pendant son absence. Quelque ressentiment qu'elle eût de ce qu'il l'avoit quittée sans la voir, elle l'avoit attribué à la nécessité où il étoit de suivre Milord Axminster. Elle conservoit enfin des dispositions si favorables pour lui, qu'elle l'aimoit assez pour desirer de l'épouser. Milord Omerson le sçut ; il vouloit du bien à Cleveland ; il n'ignoroit pas la modicité de sa fortune ; il regarda dès-lors son consentement comme une chose infailible : ayant écrit à Milord Axminster, il lui parla de madame Lallin & de lui comme de deux personnes destinées l'une pour l'autre & qui n'attendoient que l'instant de s'unir par les liens du mariage.

Cette lettre étoit arrivée le jour même que le grand pere de Cleveland s'étoit

cru assuré que son fils ne pensoit point au voyage de l'Amérique. Il s'étoit fait une espèce de gloire d'annoncer brusquement à Milord qu'il étoit résolu de ne pas le quitter. Milord avoit été choqué d'une conduite qui bleffoit toutes les regles de la reconnoissance & de l'honnêteté, & il avoit communiqué son ressentiment à madame Riding & à Fanny qui avoient condamné Cleveland avec une apparence de justice.

On peut juger de la douleur de Cleveland après avoir essuyé les reproches de madame Riding ; il étoit aussi peu informé de ce qui se passoit à Rouen, que des bruits que son grand pere se plaisoit à répandre ; aussi demeura-t-il quelque tenis à regarder madame Riding, sans pouvoir lui répondre. Enfin, son innocence l'ayant rassuré, il lui dit qu'il étoit bien malheureux si le vicomte l'avoit cru capable du déguisement honteux dont il l'accusoit. O ciel ! s'écria-t-il, pourquoi ne prends-tu pas soin de mon innocence, puisque tu m'as fait incapable d'artifice ?

Madame Riding connoissoit toute sa franchise. Elle reprit de lui la bonne opi-

nion qu'elle en avoit toujours eue ; elle lui dit qu'elle alloit détromper Milord & Fanny. Si Fanny m'a cru coupable, reprit-il, je suis le plus à plaindre de tous les hommes. Ces dernières paroles achevant d'ouvrir les yeux à madame Riding, elle lui demanda pourquoi il étoit si troublé de la crainte d'avoir déplu à Fanny ? Cleveland reconnut qu'il s'étoit trop déclaré. Mais ce n'étoit point à l'égard d'une dame qui lui avoit presque toujours servi de mere, qu'il devoit se repentir de son indiscretion ; au contraire, il fut ravi qu'il se présentât si naturellement une occasion de lui découvrir l'état de son cœur. Il lui fit l'aveu de sa passion sans lui rien déguiser de la maniere dont il l'avoit ménagée jusqu'alors. Elle sourit après l'avoir entendu. Voilà notre philosophe, lui dit-elle. Cleveland lui demanda ses conseils : Aimez toujours la vertu, lui répondit-elle, & ne vous défiez jamais de l'amour ni de la fortune.

Ils rentrèrent ensemble chez Fanny. La vue de cette fille adorable, réveilla la douleur de Cleveland ; il se jetta à ses pieds & y demeura en silence, pen-

dant que madame Riding entreprit sa justification. Fanny fut très-satisfaite d'un éclaircissement si peu attendu. Cleveland prit ce moment pour lui dire mille choses touchantes; il s'attendrit jusqu'à verser des larmes, & perdant peu à peu le souvenir de toutes ses résolutions, il s'oublia tellement qu'il fit vœu en baillant ses belles mains de l'adorer religieusement toute sa vie. Il jeta un regard sur elle; elle parut embarrassée. Que faut-il que je réponde, dit-elle à madame Riding? Aimez-vous, mes chers enfans, leur dit cette excellente amie, le ciel l'approuve & Milord ne le condamnera pas. Cleveland reprit les mains de Fanny, & dans un transport qui ne s'exprimoit que par les larmes, il les baisa mille fois, sans qu'elle pensât à les retirer.

Il se leva pour embrasser madame Riding, en la priant de faire sa paix avec Milord. Je vais le chercher, lui dit-elle, pour le guérir entièrement des fâcheuses idées que votre grand pere & la lettre de Milord Omerson, lui ont donné de vous. Je l'attirerai que vous êtes pour lui & pour sa fille, tel qu'il le desire & qu'il l'a

toujours cru.... Allez, reprit Cleveland, interdit de joie & d'admiration, & faites bien entendre à Milord, qu'il fera plus en me permettant d'aimer Fanny, que le ciel & la terre ensemble n'en peuvent faire pour le bonheur d'un homme.

Cleveland resta seul avec Fanny. Leur embarras fut extrême dans le premier moment, mais il fit bientôt place à l'entretien le plus doux & le plus animé. Ces tendres sentimens que le silence & la contrainte tenoient renfermés dans leurs cœurs, se développèrent avec liberté.

Madame Riding ne tarda pas à leur apporter des nouvelles qui confirmèrent leur joie. Si vous n'êtes point les amans les plus heureux qui soient sur la terre, leur dit-elle en entrant, ce ne sera pas la faute de Milord, ni la mienne. Vous serez l'un à l'autre avant que nous quittons Bayonne, & Milord ne m'a point caché qu'il en auroit autant de satisfaction que vous. Elle ajouta qu'il avoit été trouver le Roi pour le prier d'honorer leur mariage de son consentement. Milord vint effectivement un quart d'heure après, avec un air de satisfaction, qui

ne permit point de douter que la bonté du Roi n'eût rempli toutes leurs espérances. Il embrassa d'abord Cleveland en l'appellant son cher fils; & prenant ensuite par la main sa fille & lui, il les conduisit dans la chambre du Roi. Les voilà, Sire, lui dit-il, ce sont mes deux enfans. Le Roi lui répondit qu'il prenoit part à sa joie & à la leur, & qu'il vouloit commencer à le marquer à Cleveland en le créant chevalier. Il l'honora, sur-le-champ, de cette dignité avec la cérémonie ordinaire. J'ai appris de Milord, lui dit-il, que vous étiez disposé à l'accompagner en Amérique; allez, & comptez tous deux sur la reconnoissance de votre Roi.

On régla qu'ils seroient mariés le lendemain, quoique les préparatifs ne pussent être fort brillants dans un espace si court. Cependant, les ordres qui furent donnés par le Roi & par Milord auroient rendu la fête magnifique, si le ciel eut permis qu'ils se fussent exécutés. Mais Cleveland étoit à la veille de commencer une nouvelle vie. Son sort avoit attendu jusques-là à se déclarer.

James

James vint l'avertir que Milord vouloit lui parler. Il se rend avec précipitation auprès de lui. Il le trouva rêveur & chagrin. Votre grand-pere est un brutal, lui dit-il, en le voyant entrer; il n'y a que sa vieilleffe qui m'ait empêché de le traiter comme il mérite de l'être. Il lui apprit en même tems qu'il étoit venu lui reprocher le dëssein qu'il avoit de lui accorder sa fille sans sa participation, & de se faire accompagner de lui en Amérique; qu'il avoit obtenu du Roi des ordres tout opposés; qu'il venoit les lui annoncer de la part de ce prince, & lui défendre de penser aux noces de sa fille avant que d'être arrivé à Rouen. Indigné de l'air brusque dont il m'a parlé, j'en ai porté mes plaintes au Roi; il l'a fait appeller pour me faire des excuses, mais il m'a renouvéllé l'ordre de différer votre mariage, sous prétexte que la cérémonie se fera à Rouen avec plus d'éclat. J'avoue, ajouta Milord, que je n'aurois pas dû proposer votre mariage au Roi, sans en avoir prévenu votre grand-pere; mais j'oublierai mon ressentiment en votre faveur.

Moit 1788.

D

Cleveland se consola aux pieds de Fanny du retardement qu'on appoitoit à ses desirs. Il quitta Bayonne avec Milord Axminster, Fanny & madame Riding; ils arriverent à Rouen en même tems que le Roi.

Milord Omerfon s'empressa de les voir. Il crut en même tems faire plaisir à Cleveland de le féliciter sur les tendres sentimens que madame Lallin avoit conservé pour lui. Il le pressa de lui faire une visite; mais Cleveland lui déclara ses engagemens avec Fanny, & l'espérance qu'il avoit de l'épouser au premier jour.

Cependant le vieux Cleveland qui ne pouvoit penser sans douleur au départ de son petit-fils pour l'Amérique, voulut, à quelque prix que ce fût, l'attacher à la suite du Roi. Dès le lendemain, il lui communiqua son dessein pour la première fois. Cleveland, après l'avoir remercié, s'expliqua d'une manière si forte & si précise sur ses engagemens avec Milord & Fanny, que son grand-pere vit bien qu'il ne seroit pas aisé de les lui faire rompre. Comme il connoissoit les

endres inclinations de madame Lallin pour lui, il forma le plan d'un artifice qui eut tout le succès qu'il en attendoit. Il se fit introduire chez cette dame, & l'étant fait connoître à elle, il la remercia des sentimens de bonté qu'elle voit pour son petit-fils. Madame Lallin ne les déguisa point; elle lui marqua même du chagrin de l'y voir si mal répondre. Il profita de cet aveu pour lui offrir de s'employer à lui faire ouvrir les yeux sur ses charmes: il l'engagea à leindre que Cleveland lui avoit fait une promesse de mariage, & à supplier le Roi d'entreprendre son autorité pour le forcer à l'exécuter. Ce complot fut communiqué à Milord Omerfon & à quelques Anglois qui l'approuverent. Le vieux Cleveland, de son côté, eut assez d'adresse pour tirer de son petit-fils son nom par écrit, & s'en servit pour fabriquer une piece qui paroissoit authentique, & qu'il remit à madame Lallin.

Deux jours après, le Roi envoya chercher Cleveland. Il lui montra son nom au bas d'un écrit qu'il tenoit à la main, & lui demandant d'un ton sévère si cette

signature étoit de lui. Cleveland ne put la méconnoître. C'est quelque chose, lui dit le Roi, que vous ne puissiez pas la nier. Il lui fit ensuite diverses interrogations sur ses liaisons avec madame Lallin, & il lui reprocha les torts qu'il avoit eus de l'abandonner après s'être engagé si faintement à l'épouser.

Ces questions furent si obscures pour Cleveland, qu'il ne sçut que répondre. Le Roi prit son silence pour de l'obstination, & lui ordonna les arrêts dans son propre logis. Son grand pere vint le voir aussitôt, & lui demanda artificieusement ce qui lui avoit attiré la colere du Roi. Cleveland lui rapporta tout ce qu'il avoit pu recueillir d'une conversation dont il ignoroit absolument le sujet. Ce fut alors que le rusé vieillard employa tous les moyens imaginables pour l'amener à son but. Il ajouta que plus il envisageoit cette affaire, plus il y trouvoit de danger pour lui, & qu'il n'y avoit qu'une voie pour le mettre à couvert.... « Remplissez, lui dit-il, la promesse que vous avez faite à madame » Lallin, vous satisferez par-là à votre

» honneur, vous arrêterez ses plaintes &
» la colere du Roi. Elle est d'ailleurs
» assez riche & assez aimable, pour qu'un
» honnête homme puisse accepter sa main
» sans répugnance ».

Cleveland, après l'avoir écouté avec beaucoup d'attention, vit bien que la lettre que Milord avoit reçue à Bayonne, étoit le nœud de toute cette intrigue, & que madame Lailin ne lui caufoit tant de mal, que parce qu'elle lui vouloit trop de bien; mais cette promesse, signée de sa main, étoit un abyme dont le fond échappoit à sa pénétration. Il pria son grand-pere d'avertir Milord de sa captivité; il le lui promit, mais la manière dont il l'exécuta, mit le comble à sa perte.

Cleveland demeura seul dans un accablement qui ne peut être exprimé. Il se représentoit quel seroit l'étonnement de Milord & de Fanny en apprenant, par des rapports infideles, la cause de son emprisonnement; il ne pouvoit s'attendre qu'à leur mépris, & cette idée le mettoit au désespoir.

L'accusation parut si prouvée à Milord qu'il ne le regarda plus en effet que

comme un monstre d'ingratitude & de perfidie. Il crut ne pouvoir mieux se venger de lui, qu'en l'abandonnant & en ordonnant à Fanny de l'oublier. Comme il n'avoit point eu d'autre raison que leur mariage pour différer son voyage d'Amérique, il résolut de ne s'arrêter à Rouen que le tems nécessaire pour s'assurer du départ d'un vaisseau. Il envoya en diligence au Havre, & le hasard lui en ayant fait trouver un, qui devoit mettre à la voile cinq ou six jours après pour la Martinique, il prit cette occasion pour s'embarquer. Il reçut du Roi la commission de gouverneur-général des Colonies Angloises, & il partit avec sa fille & madame Riding. Sa suite n'étoit composée que de ses domestiques & de cinq ou six Anglois qui s'attachèrent à sa fortune.

Pendant qu'une destinée inexorable préparoit ainsi à Cleveland le plus cruel sujet de douleur, son grand-pere le faisoit transférer dans la maison même de madame Lallin. Il y demeura quelques jours sans voir personne, excepté le vieux Cleveland qui venoit passer avec lui une partie de l'après midi, & qui lui annonça bientôt qu'il étoit libre. Le Roi, lui

dit-il, espere que vous ne ferez plus difficulté d'épouser madame Lallin, puisque Milord Axminster & sa fille sont partis. Cette effroyable nouvelle accabla si fort Cleveland, qu'il en perdit connoissance. Madame Lallin arriva à son secours; il recouvra ses forces; il ne l'eut pas plutôt reconnue, qu'il l'accabla de mille reproches : elle en fut si vivement touchée que, fondant en larmes, elle se plaignit de la honteuse démarche à laquelle on l'avoit engagée. Ses plaintes & les excuses qu'elle fit à Cleveland lui ouvrirent les yeux sur tout ce qui s'étoit passé. Sentant mieux que jamais qu'il étoit perdu, trahi, méprisé, & abandonné de Milord & de Fanny, il tomba sans sentiment aux pieds de madame Lallin. Elle employa tous ses soins pour le rappeler à la vie. Ses pleurs qui couloient en abondance persuaderent Cleveland de son repentir. Si vous êtes si bonne & si généreuse que vous le paroissez, lui dit-il, accordez-moi la liberté; c'est la seule grace que je vous demande, & à laquelle je puisse être sensible. Je ne puis vous laisser sortir, lui répondit-elle, dans l'état où vous êtes... Souffrez,

ajouta-t-elle en rougissant, que je vous propose à mon tour un autre parti. Je vous offre de vous accompagner, J'ai assez de bien pour en faire, sur-le-champ, une somme considérable... Frappé d'une proposition si extraordinaire, Cleveland lui en marqua le plus vif étonnement. Quelle seroit donc votre espérance, lui dit-il? Songez-vous, madame, qu'il m'est impossible d'être à vous, & que vous ne gagneriez à me suivre que la fatigue d'un voyage inutile? Elle protesta qu'elle vouloit uniquement contribuer à son bonheur. Cleveland se laissa toucher.

La nuit étant venue, ils sortirent de la maison chargés de divers paquets & accompagnés seulement de deux domestiques. Ils gagnèrent à pied la porte de la ville où la voiture les attendoit. Leur route jusqu'au Havre se fit heureusement. Là, ils apprirent que Milord Axminster étoit allé droit à la Martinique, & qu'il devoit se rendre bientôt après dans la nouvelle Angleterre.

Ils trouverent, en arrivant, un vaisseau anglois qui levoit l'ancre pour aller en Amérique, ils y monterent; quatre heures après, ils perdirent la France de vue.

Cleveland fit d'abord une connoissance fort étroite avec le capitaine, qui se nommoit *Joub Wil*. Son amitié pour lui devint si vive, que tout le temps qu'il n'employoit pas auprès de madame Lallin étoit pour lui. Wil, de son côté, n'avoit rien de caché pour Cleveland qui ne fit pas difficulté après quelques semaines de navigation, de lui apprendre qui il étoit & de lui raconter une partie de ses aventures.

Madame Lallin, pendant ce tems là, menoit une vie assez tranquille dans le vaisseau. Le capitaine Wil n'avoit pas manqué de la trouver aimable. La familiarité ayant succédé bientôt au respect, il changea tellement de conduite à son égard, qu'elle en fit des plaintes à Cleveland. Celui-ci eut une explication avec le capitaine, qui l'écouta avec impatience, & il put juger par son humeur sombre, qu'il méditoit quelque dessein extraordinaire.

Ils étoient en mer depuis six semaines, lorsqu'ils aperçurent un vaisseau portant pavillon anglois. Wil fit aussitôt vers lui force de voiles; s'étant approché, il descend dans la chaloupe & aborde. Il ne fut absent qu'un quart d'heure; il revint avec

quelques personnes. La première action qu'il fit en mettant le pied dans son vaisseau, fut de prendre Cleveland au collet & de lui dire qu'il l'arrêtoit au nom de Milord, Protecteur; il le fit lier, transporter dans la chaloupe & conduire dans l'instant à l'autre bord. Cette exécution fut faite si promptement, qu'il n'eut pas le tems de voir madame Lallin qui tendoit les bras vers lui du haut du vaisseau, en jettant les cris les plus perçans.

On l'enferma dans un endroit profond. Il étoit clair que Wil étoit un traître qui le livroit comme ennemi de Cromwel, & que le seul motif de sa trahison, étoit son amour pour madame Lallin.

Les réflexions de Cleveland l'auroient conduit au plus violent désespoir, si son nouveau capitaine ne fût venu le visiter un moment après dans son cachot. Consolez-vous, lui dit-il, en l'abordant, vous êtes tombé dans de meilleures mains que vous ne vous l'imaginez, mais je vous prie d'être sincère sur la vérité des accusations du capitaine Wil. Cleveland lui déclara naturellement qu'il étoit fils de Cromwel. Il lui représenta la dureté de ce pere barbare, & lui parla des mal-

heurs & de la fin déplorable de sa mere. Son cœur n'ayant point eu le tems de se remettre du trouble où il avoit été un moment auparavant, le souvenir de cette excellente mere acheva tellement de l'attendrir, que ses yeux se couvrirent de larmes; il interrompit son récit pour les essuyer, & les levant ensuite sur le capitaine, il fut étonné de voir qu'il en verfoit aussi.... Il alloit reprendre sa narration, quand le capitaine lui dit, arrêtez jeune homme; permettez que je vous ôte ces liens qui ne conviennent point à vos mains. Il le conduisit ensuite à sa chambre, & le fit asseoir après avoir fermé la porte avec soin.

Si vous êtes fils de Cromwel, lui dit-il, vous devez avoir entendu parler de Mally Bridge & de son malheureux fils? Reconnoissez-le en moi. Quoi? L'habitant de la caverne! l'éleve de madame Riding! Cher Bridge, lui dit Cleveland en l'embrassant, que ne dois-je pas au Ciel qui me fait trouver un frere dans un homme auquel on m'a livré comme un ennemi! Mais comment avez-vous échappé aux poursuites de Cromwel, vous que madame

Riding a cru mort, & dont elle m'a raconté plusieurs fois la funeste histoire?

La mort infortunée de ma mere, répétaqua Bridge, ne me paroissant pas un crime dont on pût absolument accuser Cromwel, je fis le projet de le voir. Je me présentai à sa porte avec confiance, & je fus introduit; il étoit seul. J'allois me jeter à ses genoux, mais le mouvement animé que je fis, lui donna la pensée que j'en voulois à sa vie. Il appella les gardes & leur ordonna de se saisir de moi. On me frouilla; lorsqu'il crut n'avoir rien à craindre de mes intentions, il fit retirer les gardes. Je m'approchai une seconde fois pour me jeter à ses pieds. Je n'eus pas plutôt prononcé le nom de ma mere, que je remarquai de l'inquiétude sur son visage; il jeta les yeux de tous côtés, pour découvrir si personne n'avoit pu m'entendre; il s'approcha ensuite de moi, & me prenant par le bras; malheureux, me dit-il, tu mérites la mort, pour l'imposture dont tu as osé m'entretenir; je la pardonne à ta jeunesse, mais garde-toi d'apprendre à personne l'insulte que tu m'as faite, si tu ne veux périr par les tourmens. Il

appella une seconde fois les gardes & je fus renfermé dans une étroite prison. Une heure après, je fus précipité dans un cachot. Le peu de nourriture que j'y recevois, ne me parvenoit que par le moyen d'une corde qu'on faisoit descendre. J'attendois la mort à tout moment : enfin après huit jours des plus cruelles souffrances, je fut conduit devant deux personnes qui m'interrogerent sur le lion où j'avois été élevé. Après leur avoir répondu, sans trahir aucune chose, on m'annonça que j'étois libre, mais que s'il m'échappoit de renouveler l'outrage que j'avois fait au Procureur, il n'y avoit point de supplices auxquels je ne dusse m'attendre.

On me transporta à l'instant même sur un radeau qui mertoit à la voile pour l'île de Névis. Confondu avec une troupe de misérables dont la plupart avoient été condamnés pour différens crimes, je gémissois de matin au soir dans un coin du bâtiment.

Un jour que pressé du poids de mes douleurs, je me soulageai en versant des larmes, une vieille femme que je n'avois point encore remarquée, s'approcha honnêtement de moi. Sous les rides de la vieillesse,

lesse, sa figure étoit encore aimable. Elle me demanda le sujet de mes pleurs. Vous ne me paroissez pas fait, me dit-elle, pour la compagnie où vous êtes. Ouvrez-moi votre cœur, je pourrai vous être utile. Je fus si flatté de ses discours obligeans, que je n'eus point de secret pour elle. Quand je lui eus fait la relation de tous mes malheurs, elle me quitta en m'assurant que je recevrais d'elle des secours que je n'attendois pas.

Pendant deux mois, je ne tirai d'elle d'autre consolation que celles de ses visites; mais lorsque nous approchâmes de Sainte Hélene, elle me fit une question qui me surprit. Vous m'avez paru sage & vertueux, me dit-elle; mais êtes-vous capable d'une résolution? Je l'affurai qu'elle pouvoit compter sur moi. Eh bien! continua-t-elle, écoutez ce que je puis faire pour vous; le vaisseau doit jeter à l'ancre au Port de Sainte Hélene. J'en sortirai; je serai la nuit du quatrième jour dans une chaloupe avec une lanterne, j'approcherai, & si vous avez le courage de vous jeter dans les flots, vous pouvez être assuré qu'on vous en retirera promptement.

Tout me parut facile dans ce projet.

Nous arrivâmes à Sainte Hélène. Le capitaine descendit à terre avec une partie de l'équipage. J'attendois avec impatience cette nuit heureuse qui devoit terminer ma vie, ou commencer ma liberté; elle arriva. J'apperçus la lanterne; incertain du moment que je devois prendre pour me précipiter, je craignois de tomber dans la chaloupe & de me briser la tête; cependant je m'élançai courageusement dans les flots. Dans l'instant, je me sentis élevé au-dessus de l'eau, & je me trouvai au milieu de la chaloupe entre les bras de quatre hommes qui me féliciterent de mon intrépidité.

Pendant qu'ils s'éloignoient à force de voiles, la vieille dame me marquoit sa joie de ma délivrance. Je lui demandai par quel enchantement j'avois été transporté si légèrement dans la chaloupe; elle m'apprit que c'étoit un grand filet qu'on avoit tendu pour favoriser ma chute.

La nuit commençoit à se dissiper. Je découvris après quelques heures de navigation, une côte si escarpée, qu'elle ne présentoit aucune rade; cependant, nous abordâmes. Mes libérateurs tirèrent la chaloupe hors de la mer, & la faisant

glisser sur le sable, ils la cachèrent sous une voûte qui paroissoit faite exprès pour la renfermer.

Je jettois les yeux de tous côtés pour remarquer l'endroit par où nous devions gagner la terre, je ne l'appercevois pas. Les rochers qui la bornoient étoient d'une hauteur qu'il ne me sembloit pas possible de surmonter. Madame Eliot, c'est le nom de la vieille, observoit mon étonnement : elle me prit par la main, & me faisant marcher quelques pas sur le sable, elle me conduisit auprès d'une voûte sombre & profonde. Nous y entrâmes; c'étoit une espece de porte après laquelle nous nous trouvâmes dans une fente qui prenoit depuis le pied du rocher jusqu'au sommet; cette ouverture s'élargissant par degrés, nous trouvâmes bientôt la sortie qui répondoit à la terre. Je fus frappé d'admiration, c'étoit une plaine charmante d'environ quatre lieues de diametre. Elle paroissoit bornée, de tous côtés, par des rochers semblables à celui que nous venions de traverser. L'univers n'a rien de plus agréable que ce qui s'offrit à mes regards dans ce petit espace. Toute la campagne n'étoit qu'un jardin

enchanté. Au milieu s'élevoient plusieurs édifices. Vous voyez notre demeure & la vôtre, me dit madame Eliot. Je vais vous apprendre, continua-t-elle, en reprenant notre marche, avec qui vous allez vivre & à quelle espece de bonheur vous devez vous attendre ici.

Vous avez sans doute entendu parler du fameux siège de la Rochelle & des horribles extrémités où cette ville fut réduite; la religion nous avoit armés pour sa défense, mais forcés de céder à nos vainqueurs, nous nous embarquâmes au nombre de quatre-vingt familles, & un coup de vent nous jetta sur la côte de cette île. Notre vaisseau se brisa sur les rochers. Nos maris & nos enfans suivirent la côte jusqu'à ce qu'ils trouverent une entrée dans les terres. Ils apperçurent l'étroit passage que vous avez franchi, & nous entrâmes dans cette plaine, comme dans une espece de terre promise. Vous voyez le soin que nous avons pris de l'embellir. La nature nous aide, car elle n'est nulle part plus brillante & plus féconde. Nous ne connoissons ici qu'un éternel printems, accompagné de toutes les richesses de l'automne;

mais cette campagne si favorisée de la nature, a dans l'air quelque chose de vicieux qui nuit à la population de la colonie. Les femmes n'y mettent au monde que des filles : vous concevez que la plupart, étant sans maris, doivent passer leur vie dans une langueur insupportable. Ces pauvres enfans ne font que soupirer nuit & jour. Il n'est que trop aisé de voir qu'il leur manque quelque chose. Nous pourrions leur chercher des époux à Sainte-Hélène, mais nous sommes retenus par l'envie de rester ignorés du monde entier. Nous avons donc jugé que, pour prévenir le dépérissement de la colonie, il falloit faire venir de France & d'Angleterre des jeunes maris pour nos filles. On m'a chargé de cette commission, parce qu'on m'attribue le mérite de m'y connoître; mais malgré mon expérience & tous mes soins, j'ai trouvé peu de jeunes gens qui aient voulu me suivre sur ma parole. En France, ma conquête s'est réduite à deux; je n'en ai pu gagner que trois en Angleterre. J'en aurois pu gagner un plus grand nombre, mais il me falloit des jeunes gens sages & ver-

tueux, & il ne s'en trouve gueres en Europe. Je vous ai vu dans le vaisseau ; votre physionomie m'a plu, & je vous ai jugé capable d'augmenter le nombre de nos élus. Ne me savez-vous pas bon gré de vous avoir arraché à l'esclavage, pour vous mettre dans les bras d'une jolie femme ? J'en suis si pénétré de joie, lui répondis-je, que je ne puis me persuader que votre récit soit une vérité. Vous allez l'éprouver, me dit madame Eliot. Nous continuâmes d'avancer, & nous arrivâmes bientôt chez elle.

En entrant dans sa maison, je vis venir une foule de personnes de l'un & de l'autre sexe, qui me comblèrent de caresses & de civilités. Je témoignai à madame Eliot que je serois bien aise qu'elle s'expliquât sur le mariage auquel j'étois destiné. Je viens d'entendre, lui dis-je, que vous avez près de cent filles qui attendent un époux. Comment prétendez-vous les satisfaire avec votre petite recrue ! elle me répondit que le sort en décideroit.

Je ne fus pas satisfait. Je me sentoiss un fond de délicatesse qui ne s'accommoderoit pas d'une épouse prise au hasard,

Mon cœur demandoit à choisir, & je commençai à craindre de ne pas trouver dans l'isle tout le bonheur qu'on m'y promettoit.

Le lendemain j'eus la satisfaction de voir les cinq jeunes gens avec lesquels j'étois venu. Après un quart d'heure d'entretien, ils ne me cachèrent point qu'ils se sentoient beaucoup de répugnance à recevoir leurs épouses du hasard. L'un d'eux venoit d'être averti, que pour satisfaire l'impatience de quantité de filles qui fouhaitoient ardemment d'être éclaircies de leur sort, on devoit décider de notre destinée dans l'après-midi du même jour. Elles avoient été resserrées étroitement depuis notre arrivée, & ce soin de les empêcher de nous voir, n'avoit fait que leur en donner une plus grande envie.

Gélin, jeune françois, plein d'esprit & de valeur, vouloit que sans différer un moment, nous prissions le parti de déclarer aux Municipaux vieillards, que nous ne nous soumettrions jamais à un règlement qui blessoit si évidemment les droits de la liberté. Je lui fis entendre qu'il seroit toujours tems d'en venir à cette extrémité, si le sort ne nous fa-

vorisoit pas; il changea de résolution. Nous ne nous quittâmes qu'après nous être étroitement embrassés, & nous être promis mutuellement tous les secours qui pourroient servir à nos succès.

L'heure de la cérémonie étant arrivée, je me rendis à l'église avec mes cinq compagnons. Nous entrâmes en perçant la foule. On avoit ménagé un grand espace, au fond duquel les filles étoient rangées en cercle. Il y avoit une table au milieu. Le Ministre y étoit assis. On nous fit avancer. Les spectateurs attendoient en silence. On commença par une courte priere; ensuite le Ministre nous fit un discours sur le dessein qui nous assembloit. Il finit par nous dire qu'il ne doutoit pas que Dieu ne fît tomber en partage à chacun de nous, celle dont l'humeur & les qualités s'accorderoient le mieux à notre inclination.

En attendant la vérification de ses promesses, je promenois mes regards sur cette compagnie de jeunes filles, qui toutes étoient charmantes. Mon admiration étoit si partagée, que j'aurois eu d'abord quelque peine à faire un choix, mais un coup

d'œil m'en apprit bientôt davantage.

Je me mis à parcourir une seconde fois ce groupe intéressant, & considérant avec plus d'attention les aimables filles qui le composoient, j'en remarquai une qui avoit les yeux tournés sur moi. Elle les baissa lorsqu'elle vit les miens attachés sur elle. Je continuai de la regarder. Je parcourai avec avidité tous les traits de ce charmant visage. La taille, l'air, le moindre mouvement de cette belle personne m'enchantoit. Elle levoit de tems en tems les yeux sur moi, puis elle les baissoit en rougissant. Je me trouvais à mon tour si ému, que je n'ai jamais éprouvé une si grande agitation. Je ne retrouvai plus dans les autres filles les charmes que j'y avois admirés. L'amour me fit sentir qu'il avoit attaché le bonheur de ma vie à ce qu'il m'avoit fait voir, & que ce n'étoit plus du fort qu'il falloit l'attendre.

Le Ministre ayant fini son discours, annonça l'ordre qu'on alloit observer dans l'élection. Les filles furent divisées en six bandes, & chaque bande fut composée de seize filles. Nos surnoms furent écrits

sur autant de billets, & l'on fit approcher une fille de chaque bande pour les tirer d'une corbeille, où le Ministre les avoit enfermés. Je ne vis qu'en tremblant, porter la main à cette corbeille. Enfin, les billets furent tirés, & j'eus le malheur de voir mes craintes se réaliser. A peine eus-je la force de retenir mes larmes. Mes yeux exprimerent ma douleur à l'aimable fille que le sort me refusoit, & je remarquai dans ses regards qu'elle se plaignoit aussi douloureusement que moi du malheur qui me séparoit d'elle.

L'élection étant achevée, le Ministre nous dit, voilà vos épouses. Recevez-les de la main de Dieu, dont la volonté vient de se déclarer. Je tournai les yeux vers la mienne, & je vis que Dieu m'avoit donné la plus laide.

Le ministre se dispoisoit à achever de nous unir par les cérémonies ordinaires, lorsque Gelin éleva la voix pour exposer à l'assemblée que nous voulions connoître nos épouses & mériter leur affection avant d'user des droits du mariage. Notre demande fut écoutée avec un applaudissement général; le ministre l'ap-

prouva aussi. Il donna même le nom de sagesse & de prudence à la conduite que nous nous proposons de tenir. On nous accorda six semaines pour satisfaire un desir si raisonnable.

L'occasion de nous rejoindre s'étant présentée, nous réglâmes le nombre de nos assemblées à deux par semaine, pour conférer sur nos intérêts communs.

Madame Eliot m'attendoit pour souper. Elle étoit seule; je fus surpris de voir quatre couverts sur la table. Elle me prévint, en me disant que l'élection étant terminée, j'aurois désormais la liberté de voir ses filles, & qu'elles alloient manger avec nous. Avec l'affection que je vous porte, ajouta cette bonne dame, j'aurois bien désiré pouvoir vous appeller mon fils. Comme je la remerciois de ce témoignage obligeant, ses filles entrèrent pour se mettre à table.

Concevez, s'il se peut, mon cher Cleveland, toute ma joie, quand je reconnus dans la plus jeune la maîtresse de mon cœur. C'étoit la même personne qui m'avoit causé tant d'émotion à l'église, & que j'avois juré d'aimer toute
ma

ma vie; mes regards furent si peu modérés, qu'ils firent connoître à madame Eliot la disposition de mon ame. Elle affecta pendant le souper de parler de choses indifférentes, & elle fit signe ensuite à ses filles de se retirer. Lorsque nous fumes seuls, elle me dit, d'un ton sérieux, qu'elle me croyoit de l'inclination pour la seconde fille. Je balançai sur ma réponse, mais enfin je lui déclarai ingénument ce qui s'étoit passé à l'église, & je lui confessai que la décision du sort étoit si opposée à mon inclination, qu'il n'y avoit rien que je ne fusse disposé à faire pour éviter de m'y soumettre. Elle se retira après ce discours, sans n'avoir témoigné son mécontentement de cette confidence.

Je cherchai dès le matin l'occasion de voir la charmante Angélique, c'étoit le nom de ma nouvelle maîtresse. Le plaisir de l'entretenir ne me fut pas refusé. Toute sa personne étoit un composé de merveilles. Je demeurai tremblant d'amour & d'admiration, & de chacun de ses traits, il se forma dans mon cœur une image que tout le pouvoir du ciel & des hommes ne

Avril 1788.

E

fauroit effacer. Quoique mon silence fut une assez vive expression de mes sentimens, j'ouvris la bouche pour les lui expliquer. Elle m'écouta sans m'interrompre. Sa modestie se déclara par une honnête rougeur qui l'embellissoit encore, & sa sincérité, par une réponse qui confirma l'idée que j'avois déjà du caractère de son esprit & de son cœur.

Le tems de notre conférence étant arrivé, mes compagnons furent aussi exacts que moi à se rendre au lieu indiqué. C'étoit une belle prairie environnée d'arbres épais & à deux cent pas de l'habitation. Là, nous expliquâmes tour-à-tour & en liberté. Personne ne se plaignit de l'amour. Toutes nos maîtresses nous avoient écoutés favorablement. Il fut question de bien terminer des commencemens si heureux. On proposa divers moyens. Celui d'un mariage secret eut la préférence. Nous comptions qu'on ne nous ôteroit pas nos maîtresses lorsqu'elles auroient reçu notre foi. Il n'agissoit que de s'assurer de leur consentement; ce devoit être l'ouvrage de notre adresse. On a beau se piquer de vertu, on ne se défend pas contre l'a

nour, quand on croit avoir trouvé le moyen de le justifier.

J'eus dès le lendemain l'occasion de m'expliquer avec Angélique; je l'informai du résultat de notre conférence; je ne lui déguisai rien: elle me demanda quelques jours pour se consulter, & j'eus la satisfaction de la voir entrer dans tous mes desseins.

Mes compagnons ne furent pas moins heureux. Nous trouvâmes après le compte que chacun eut rendu de ses progrès, que nous pouvions faire fond sur la bonne volonté de toutes nos maîtresses.

Nous étions dans la plus belle saison de l'année. La nuit qui devoit suivre celle où nous étions, fut choisie pour la célébration de nos amoureux mystères. Nous convînmes du lieu, il n'y en avoit point de plus commode que l'endroit même où nous tenions nos assemblées. Il fut réglé que chacun s'y rendroit vers minuit avec ce qu'il aimoit. Le jour qui précédoit cette heureuse nuit, devoit être employé à disposer nos maîtresses & à les aider à se dérober de leurs maisons.

Angélique trembla, lorsqu'elle nous vit si proches du terme de nos desirs. J'eus de nouvelles objections à détruire; enfin elle me promit de me suivre quand l'heure seroit arrivée.

Comme je la désirois! mon cœur palpita en l'entendant sonner. Tout étoit tranquille dans l'habitation, à la réserve de six couples d'amans qui touchoient au bonheur suprême. J'attendois Angélique à sa porte, que j'avois ouverte sans bruit. Elle ne se fit pas attendre longtems Dieux! avec quelle joie je la vis paroître avec quel transport je la reçus pour la première fois dans mes bras! Nous gagnâmes en un instant la prairie. Nos compagnons étoient déjà avec leurs amantes. La lune sembloit s'être ornée de toute sa lumière pour éclairer un spectacle digne de l'attention du ciel & de la terre. L'air n'avoit jamais paru si doux, ni la verdure si riant que pendant le reste de cette charmante nuit.

Gélin fut le premier à prononcer un serment qu'il avoit préparé. Nous le répétâmes tour-à-tour, ainsi que no

maîtresses, & rien ne manqua à la cérémonie, pour être regardée comme un mariage solennel.

Chaque moment de cette belle nuit fut marqué par un transport. Nous la passâmes chacun de notre côté dans les bras de nos épouses. Que le tems nous parut court; mais, hélas! comment se persuader qu'il couleroit si vite? Le jour nous surprit. Nous entendions déjà le bruit des habitans qui sortoient de leurs maisons, plusieurs s'apperçurent de notre retour.

Nous arrivons chez la mere d'Angélique qui avoit ignoré notre absence. J'entrai dans sa chambre, tandis que ma nouvelle épouse se retira dans la sienne. Elle étoit seule; je me jetai à ses genoux; je lui découvris que j'étois son fils. Cette tendre mere me pardonna, & faisant appeler sa fille, elle l'embrassa en versant des larmes.

J'étois à la rassurer, quand un messager entra de la part du ministre; c'étoit pour me prier d'aller chez lui. Je m'y rendis aussitôt: on me fit entrer dans un salon où je fus surpris de trouver mes cinq

camarades; nous nous étions déjà engagés par les sermens les plus redoutables à nous secourir les uns les autres dans tout ce qui se rapporteroit à nous & à nos épouses; nous n'eûmes pas besoin de les renouveler.

Le ministre parut; toute la colonie, nous dit il, est scandalisée de votre conduite. C'est une chose inouïe parmi nous, que des jeunes gens de votre âge, déjà liés à des épouses que le ciel leur a données, fassent des promenades nocturnes avec des personnes d'un autre sexe. Nous sommes résolus d'y mettre ordre... D'où veniez-vous, demanda-t-il fièrement, lorsqu'on vous a rencontré ce matin avec des jeunes filles sans modestie & sans pudeur?

Ce n'est point à un particulier, lui dis-je, qui n'a d'autre emploi ici que de reciter des prières, que nous devons compte de notre conduite. Nous sommes nés libres. Des François & des Anglois ne souffrent la tyrannie nulle part. Rien ne nous a paru si injuste que cette odieuse cérémonie du sort. Nous sommes rentrés dans nos droits, en nous choisissant nous

mêmes de cheres & aimables compagnes, & nous nous flattons qu'on nous laissera jouir tranquillement de celles auxquelles nous nous sommes attachés.

Le ministre étoit si furieux, que sa bouche ne pouvoit donner passage aux expressions de sa colere; son transport me fit pitié. Je fis signe à mes camarades de sortir avec moi, en lui disant, vous savez à présent nos secrets, monsieur, vous pouvez les rendre publics.

Je retournai chez madame Eliot qui m'attendait avec impatience. Elle approuva la résolution que j'avois prise de déclarer tout au ministre. Après tout, me dit-elle, qu'avons nous à apprehender de son ressentiment? ma fille dépend-t-elle de lui? je consens, moi, qu'elle soit votre épouse; & de qui recevra-t-elle des ordres plus respectables que les miens?

Cependant les anciens s'étant assemblés au Consistoire à la priere du ministre, les inquiétudes de madame Eliot recommencerent. Angelique n'étoit point alarmée. Je suis tranquille, disoit-elle, avec mon amour & mon innocence. Quant à moi je crus devoir prendre quelques

mesures pour notre sûreté, & je sortis pour assembler mes amis.

Je les trouvai informés comme moi de la tenue du Consistoire. Des différens avis qui furent proposés, nous préférâmes le plus pacifique, c'étoit de nous rendre à la salle des anciens. Gélin fut chargé d'expliquer nos sentimens, & nous retournâmes sur nos pas.

En approchant de l'habitation, nous vîmes une foule de personnes qui couroient vers le même lieu & qui paroissoient y être attirées par un spectacle extraordinaire. Je doublai le pas pour satisfaire ma curiosité. Mes compagnons me suivirent de près. Je m'informai de ce qui se passoit. On m'apprit qu'on venoit d'arrêter Angélique Eliot, avec quelques autres filles, & qu'on les avoit renfermées dans une même prison. Je me fis répéter cette affreuse nouvelle que mon saisissement m'empêchoit de comprendre. Mes compagnons l'entendirent : nous nous trouvâmes si oppressés, que nous étions dans l'impuissance de parler. Enfin, j'embrassai celui qui étoit le plus proche de moi, en m'écriant, le perfide ministre

périra; il sera le premier objet de ma vengeance. Trois hommes s'approchèrent de moi au même instant, tandis qu'un pareil nombre s'attacha à chacun de mes camarades. Ils nous envelopperent, & quelque vigoureuse que fût notre résistance, ils nous saisirent si étroitement, qu'il nous fut impossible d'échapper de leurs mains : nous fûmes traînés en prison.

Ce fut avec Gélin qu'on m'associa & avec un Anglois, nommé Johnston. Les trois autres furent renfermés dans une autre chambre. La furie de Gélin étoit comparable à la mienne. Ses premières paroles furent un horrible serment par lequel il s'engagea à se venger d'une manière éclatante de l'outrage qu'il recevoit.

Le ministre, en formant le plan de sa vengeance, avoit prévu tout ce qui pouvoit y servir ou s'y opposer. Il avoit senti que le principal obstacle qui nuiroit à ses vues, seroit la consommation de notre mariage; c'étoit pour l'empêcher qu'il avoit persuadé au Consistoire de nous ôter la liberté; & comme il craignoit de s'y

être pris trop tard, son premier soin avoit été de tirer de nos épouses une confession de la vérité.

A peine furent-elles renfermées dans leur prison, qu'il se transporta avec quelques vieillards qui devoient servir de témoins. Il leur reprocha leur audace de disposer d'elles-mêmes sans le consentement de leurs parens & l'approbation du Consistoire. Il leur dit qu'une union comme la nôtre étoit un crime qui ne pouvoit être pardonné. Enfin, ayant mis tout en usage pour les intimider, il ajouta qu'il comptoit du moins que leur pudeur ne s'étoit point oubliée, & qu'elles n'avoient point consenti à la moindre indécence dans la prairie. Ces douces & timides créatures, soit par crainte, soit par modestie, déguisèrent cette essentielle partie de leur histoire, & le ministre en ayant pris acte, le fit signer aux vieillards qui l'accompagnoient.

Le lendemain, nous le vîmes entrer dans notre chambre avec les mêmes vieillards. Il nous dit qu'il venoit de la part du Consistoire pour entendre les circonstances de notre assemblée nocturne. Gélin

alloit répondre, mais la crainte que j'avois de sa vivacité, fit que je me hâtai de le prévenir. Je racontai au ministre, dans la plus exacte fidélité, l'ordre que nous avions observé dans notre engagement, & je ne manquai pas d'appuyer avec beaucoup de complaisance, sur le dernier acte de cette douce & tendre cérémonie.

Il rougit en m'écoutant, & lorsque j'eus cessé de parler, traça quelques lignes sur un papier qu'il fit signer aux vieillards. N'ajoutez pas, me dit-il ensuite, l'imposture au désordre de vos compagnons qui sont plus prudens & plus retenus que vous. Je demandai à Gélin & à Johnston, s'ils comprenoient quelque chose à ce qu'ils venoient d'entendre ; c'étoit une énigme pour eux comme pour moi, & nous conclûmes ensemble que nos camarades nous avoient peut-être trahis en faisant des réponses différentes des nôtres.

Mes amis, on nous traite, nous dit Gélin, avec une indignité qui n'eût jamais d'exemple. J'ai eu besoin de faire des efforts inouis pour me contenir à la

vue du ministre ; mais comptez que j'humilierai son orgueil , & que je médite un projet qui mettra bientôt nos épouses entre nos bras , & nos ennemis à nos pieds. D'abord , de quelque zèle , ajouta-t-il , qu'on se pique ici à observer les loix , il faut poser pour principe que nous avons à faire à des hommes. Nos épouses ont des parens à qui elles sont chères sans doute ; ces parens ont des amis & des domestiques. Qui nous empêche d'espérer qu'avec un peu d'adresse à les presser & à les émouvoir , nous ne réussissions à les mettre dans nos intérêts ? C'est une commission dont je me charge. Je leur exposerai mon dessein , & je suis porté à croire que , loin de le condamner , ils l'approuveront. Nous nous emparerons ensuite de l'isle , du ministre , des vieillards , de tout le Consistoire , & nous mettrons dans la colonie l'ordre qui nous conviendra le mieux.

Gélin nous avoit électrisés. Son projet nous parut grand , sublime. Nous voulions , dès le même soir , l'exécuter , quand nous reçûmes une nouvelle visite du ministre. Nous attendîmes en silence qu'il

s'expliquât. Sa harangue fut courte; il nous dit avec douceur, que le jour suivant étoit un jour de prière publique, & que toute la colonie devoit s'assembler à l'église; qu'il croyoit que nous ne refuserions pas de nous y laisser conduire pour nous soumettre à la sentence du Consistoire. Il sortit très-satisfait de la promesse que nous lui fîmes de nous y rendre, & nous nous félicitâmes de cet événement qui faisoit renaître toutes nos espérances.

Ma joie ne fut pas longue. Le Géolier m'ayant pris en particulier, me remit une lettre de madame Eliot. Je l'ouvris avec précipitation. Chaque ligne fut un coup mortel qui me perça le cœur. Elle me reprochoit mon infidélité pour sa fille. Le bruit s'en étoit répandu sur le rapport du ministre, qui avoit ainsi expliqué la résignation avec laquelle nous lui avions promis de nous rendre à l'église. Elle finissoit par me dire que le Consistoire venoit de condamner nos épouses à être exposées publiquement pendant une heure, aux regards & aux reproches de tous les habitans de la colonie. Je

donnai ma lettre à lire à mes compagnons. Gélin , transporté de rage , se précipita vers la porte pour la mettre en pieces ; elle fut brisée en un instant. Nous volâmes au magasin des armes. Nous nous emparâmes chacun d'une épée, de deux pistolets & d'un fusil. A peines eûmes-nous fait quelques pas, que nous entendîmes le bruit confus d'une foule de peuple qui paroissoit assemblée le long des maisons. Le géolier , dont nous n'avions pas eu la précaution de nous assurer , avoit répandu l'alarme. Nous continuâmes notre marche. A cinquante pas, nous reconnûmes le ministre qui venoit vers nous , un flambeau à la main : il étoit à la tête d'environ cent hommes, armés la plupart de bâtons ; il parut s'effrayer à la vue de trois hommes armés de fusils & d'épées. Sa troupe ne parut pas plus rassurée. Gélin s'élança vers lui. Arrête ! malheureux , lui dit-il en lui présentant le bout de son fusil , & rends graces au Ciel qui nous a faits plus honnêtes-gens que toi. Tu mériterois la mort , mais nous voulons te laisser vivre pour ta propre punition ; car la vie est

un fardeau pour le méchant. Il répondit tranquillement à Gélin qu'il ne concevoit pas pourquoi il le traitoit si mal; que loin de nous savoir mauvais gré de ce que nous entreprenions pour la délivrance de nos épouses, il promettoit de se joindre à nous pour l'obtenir; que notre action étoit hardie, mais qu'elle partoît d'un excellent naturel, & qu'il nous juroit de la représenter du côté le plus favorable.

Il n'est pas question, me dit Gélin, de nous laisser tromper par ses artifices; il faut périr ou sortir avec succès de notre entreprise. J'approuvai son avis. Nous nous serrâmes, lui, Johnston & moi, & nous continuâmes notre marche. Le ministre nous conjura envain de nous arrêter, en renouvelant ses perfides promesses. Nous lui dîmes, en nous éloignant, qu'il n'y avoit que la mort qui pût interrompre notre dessein, & qu'avant qu'on pût nous la donner, il y auroit bien du sang de répandu.

Il y avoit environ cent pas jusqu'au lieu où nos épouses étoient renfermées. Nous rencontrâmes plusieurs habitans qu'il

couraient avec toutes les marques de l'inquiétude & de l'effroi, comme il arrive dans une alarme publique. Nous avions fait les trois quarts du chemin, lorsque nous entendîmes le bruit de quelques personnes qui accouroient derrière nous. Arrêtons, dis-je à Gélin, on nous poursuit. Nous découvrimus quinze ou vingt hommes armés qui nous joignirent en un moment. Ils nous dirent d'arrêter & de mettre armes bas. Plutôt périr mille fois, répondit vivement Gélin. Au plus hardi. Il est mort sans quartier. Nous les couchâmes en joue; ils n'osèrent avancer. Nous demeurâmes dans la posture où nous étions jusqu'à l'arrivée du ministre qui reparut encore, escorté de ses cent hommes. Fier du nombre, irrité de nous trouver en défense, il demanda à ses gens s'ils redoutoient trois jeunes gens de notre âge. Ce reproche les fit avancer brusquement. A toi donc, traître, puisque tu le veux, s'écria Gélin, en ajustant le ministre, & il lui lâcha son coup qui le fit tomber mortellement blessé. Nous déchargeâmes en même tems nos fusils, Johnston & moi, & nous blef-

s'imes plusieurs personnes. Notre diligence à tirer nos épées ne put égaler celle du peuple à fondre sur nous. Nous fumes enveloppés, saisis & désarmés, & on nous enferma chacun dans une prison différente.

Je passai la nuit dans les agitations les plus violentes.

Le jour ayant succédé à l'obscurité, j'entendis ouvrir brusquement ma porte, c'étoient quatre gardes qui s'approchèrent de moi sans parler. Ils m'ôtèrent mes chaînes, mais ils avoient apporté une corde dont ils se servirent pour me lier les mains. Je leur fis diverses questions auxquelles ils ne daignèrent pas répondre; ils me marquèrent cependant quelque regret de s'être obligés par serment à garder le silence. Ils me firent sortir de prison, & sans s'éloigner de moi d'un seul pas, ils me firent prendre la route qui conduisoit à la mer. Après nous être avancés l'espace d'un mille, je crus entendre le bruit de quelques personnes qui marchaient; je ne doutai point qu'Angélique ne fût du nombre. Mon cœur s'émut; j'aimais la douleur ne produisit un si amer sentiment dans le

cœur d'un mortel. Je n'avois plus la force de marcher. Malheureuse épouse, m'écriai-je, c'est donc en périssant ensemble que nous remplirons le serment que nous avons fait de ne jamais nous séparer? oh! si la pitié, dis-je à mes gardes, vous faisoit du moins consentir à me laisser les mains libres! si vous me permettiez de donner le dernier embrassement à ma chere épouse! que craignez-vous? n'oseriez-vous être un peu moins barbares que vos maîtres? n'osez-vous cesser d'être cruels pour un moment? Point de réponse. Nous arrivâmes à l'entrée d'un chemin tortueux qui donnoit passage au travers du rocher; nous le franchimes dans l'obscurité, mais en sortant du côté qui touchait à la mer, j'apperçus à la lueur de quelques flambeaux, dix ou douze hommes sur le rivage, & je reconnus Gélia parmi eux. Il avoit les mains liées comme moi. Johnston ne tarda pas aussi à paroître. Deux ruisseaux de larmes coulerent tout d'un coup de mes yeux. Je m'approchai d'eux avec transport; l'amitié agissoit si fort sur mon cœur, que

j'avois peine à trouver des paroles qui répondoient à mes sentimens. Gélin me prévint. Voilà une scène bien tragique, me dit-il, mais il faut la soutenir en braves gens ; nous étions déterminés hier à mourir, il n'y aura que l'heure de changée. J'allois lui répondre, lorsqu'un des anciens vint à nous, voyant que nous étions tous trois réunis.

Ecoutez, nous dit-il, ce que j'ai à vous déclarer. Le Consistoire vous exile pour jamais de cette île ; il a ordonné que vous fussiez conduits sans bruit à la mer pour vous dérober aux regards du peuple ; & pour vous ôter le moindre prétexte de vous plaindre, il m'a chargé de vous remettre une somme de dix mille écus que vous partagerez également ; elle est dans la chaloupe qui va vous porter à Sainte Hélène. Partez ; vous y trouverez un vaisseau qui fera voile en Europe.

La sentence de ma mort & de celle d'Angélique, n'auroit pas fait sur moi l'impression que fit le fatal arrêt de mon exil. Mes compagnons le sentirent aussi vivement que moi. La vie

qu'on nous accorderoit, étoit un châti-
ment plus cruel que la mort même. On
nous embarqua. La chaloupe étoit gran-
de. Il y entra fix de nos gardes & deux
rameurs. La nuit étoit très obscure; nous
touchames au rivage de Sainte Héléne, &
nos gardes nous mirent brusquement à terre
en se hâtant de rentrer dans la chalou-
pe sans même avoir délié nos mains.

Le jour ne paroissoit point encore.
Nous jugeames par le bruit des flots
que la marée remontoit, & nous fames
obligés de marcher quelque tems dans
l'obscurité pour n'être pas submergés.
L'aurore enfin vint à poindre; nous dé-
couvrimes l'habitation à cent pas de
nous. Ce ne fut pas sans confusion que
nous en primes le chemin. Quelques
matelots furent les premiers qui nous
apperçurent. Ils nous forcerent de les suivre
chez le gouverneur. C'étoit un portugais
qui parloit facilement les langues fran-
çoise & angloise. Nous lui racontâmes
notre aventure; il l'entendit avec admi-
ration; enfin, il conçut tant d'inclina-
tion pour nous, que nous ne fimes pas
difficulté de lui demander du secours

pour nous faire retrouver nos épouses.

Cet honnête gouverneur le piqua de générosité au-delà de nos espérances. Il nous accorda un de ses vaisseaux avec quinze soldats armés & huit matelots. Nous quittâmes Sainte Héleine, en nous promettant bien que, si l'isle de la colonie n'étoit point une chimere, nous viendrions à bout de la découvrir. Cependant le ciel ne nous a pas encore permis d'en approcher. Il y a trois mois que nous parcourons les mers. Nous avons fait cent fois le tour de Sainte-Héleine, rien ne s'est présenté à nos yeux. C'est par un orage affreux que nous avons été portés cette nuit sur votre route. Nous avons éprouvé, pendant huit ou dix heures, tout ce que l'élément où nous sommes a de plus dangereux & de plus terrible. Faveur bien précieuse cependant, puisque je dois à cet accident la satisfaction de trouver un frere, & le bonheur de l'avoir sauvé des mains de son ennemi.

Bridge, en finissant son récit, embrassa de nouveau Cleveland. Il lui raconta ensuite dans quel embarras il s'étoit trouvé

en recevant la visite du capitaine Wil. Cet homme m'a proposé, continua-t-il, de me charger d'un ennemi du Protecteur, en me révélant une partie des secrets que vous lui aviez confiés. Sa perfidie m'a fait horreur, mais j'ai jugé qu'il falloit user de dissimulation; c'est ce qui m'a engagé à vous traiter, jusqu'à son départ, avec quelque apparence de dureté... Mais il me tarde de vous faire connoître Gélin & Johnston, qui sont surpris, sans doute, de me voir renfermé si long-tems avec vous. Ces chers & fideles amis! je fais bien sûr que vous prendrez pour eux toute l'affection qu'ils méritent.

Le bonheur d'avoir rencontré un si digne frere, suspendit la tristesse de Cleveland pour quelques momens. Gélin & Johnston entrerent. Ils les embrassa avec la plus grande tendresse; ils regarderent Bridge d'un air embarrassé. Rassurez-vous, leur dit-il, ce captif est mon frere; je l'ai instruit de nos infortunes. Cleveland, après leur avoir fait connoître les siennes, eut peine à suffire à leurs caresses & à leurs embrassemens.

Il auroit bien voulu que ces nouveaux

& généreux amis lui eussent prêté leurs secours, & pour tirer madame Lallin des mains du capitaine Wil, & pour le conduire à la Martinique, où il espéroit trouver encore Milord Axminster; mais quelle apparence qu'il pût se flatter d'obtenir de si grands services? Il osa cependant le leur proposer.

Bridge, Johnston, vous êtes Anglois, leur dit-il, & dans le parti du Roi Charles notre souverain. Songez quel honneur vous pouvez acquérir, & à quelle récompense vous devez vous attendre, en vous employant avec Milord Axminster à l'avancement de ses intérêts. Ce seigneur est aimé dans nos Colonies. Il lui suffira de se présenter pour être obéi; voulez-vous l'accompagner? Une fois reconnu dans la commission, il vous accordera la liberté de retourner à votre entreprise avec tous les secours qui pourront vous en assurer le succès, & je m'engage à retourner moi-même avec vous. Gélis est François, ainsi il est généreux. En travaillant pour sa gloire, il assurera sa fortune. Si le souvenir de madame Riding, ajouta Cleveland, en s'adres-

fant à Bridge, pouvoit donner quelque poids à de si grands motifs, je vous parlerois de la tendresse qu'elle a pour vous & de la reconnoissance que vous lui devez. Quelle occasion plus favorable aurez-vous jamais de satisfaire à une partie de vos obligations pour le soin qu'elle a pris de votre enfance !

La force de ces raisons les entraîna. Ils se rendirent aux sollicitations de Cleveland, & ils firent voile pour la Martinique.

En descendant à terre, ils apprirent que Milord Axminster, peu de jours après son arrivée au fort royal, s'étoit rembarqué pour l'île de Cuba.

La Martinique ne pouvant plus les arrêter, ils remirent en mer. Le vent leur fut si favorable, qu'ils toucherent bientôt au port de la Havane. Ils entrèrent dans la Ville. Dom Francisco d'Arpés en étoit toujours gouverneur. Il les reçut avec distinction. Cleveland lui ayant dit qu'il cherchoit son beau-pere, dom Francisco lui apprit qu'il avoit fait voile vers le nord sur un vaisseau françois, qui devoit le descendre dans la nouvelle Angleterre.

gleterre. Mes efforts, pour le retenir, ont été inutiles, ajouta t-il, rien n'a pu lui faire différer son départ.

Le sang de Cleveland se glaça à cette nouvelle, & il tira un mauvais augure de ce continuel renversement de ses espérances.

Le lendemain, Gélin entra seul dans sa chambre. Il lui déclara qu'il étoit chargé, par ses compagnons, de lui marquer leur regret de ne pouvoir l'accompagner plus long-tems. C'étoit pour eux, lui dit-il, un si mortel chagrin, qu'ils avoient passé toute la nuit à délibérer de quelle manière ils devoient lui apprendre cette fâcheuse nouvelle. L'état de notre propre fortune, ajouta t-il, & l'importance extrême dont il est pour nous de ne pas différer trop long-tems à retourner à la recherche de nos épouses, ne nous permet pas de nous engager dans une entreprise aussi douteuse & d'une aussi longue durée que la vôtre.

Cleveland écouta Gélin avec un serrement de cœur, dont tous les efforts ne purent lui cacher qu'une partie. Il lui demanda si sa résolution étoit bien

Août 1788.

F.

certaine. Inébranlable, lui répondit Gélina, & nous pensons tous de la même manière.

Il se rendit à la chambre de Bridge, où il le trouva avec Johnston. Accusez votre mauvais sort & le mien, lui dit Bridge en l'embrassant, & croyez qu'après ma chère épouse, vous êtes ce que j'aime le mieux. Je vais périr pour elle s'il est nécessaire, mais tout ce qui me restera de sang & de force, après l'avoir délivrée, comptez que je l'emploierai à votre service. Que dites-vous, reprit Cleveland, je ne vous demande pas tant; aidez-moi seulement à gagner le continent, & laissez-moi dans le premier port de la Colonie. Je vous rends alors votre foi & vos promesses; vous pourrez m'abandonner sans infidélité; mais l'honneur & l'amitié vous permettent-ils de me laisser dans cette île? Cher Bridge, ajouta-t-il, en l'embrassant tendrement, êtes-vous encore mon frère? Est-ce là ce que je devois attendre de votre générosité & de votre affection?

Bridge lui fit des excuses, l'embrassa plusieurs fois, répandit même des larmes.

& lui offrit enfin de le conduire jusqu'à la pointe de la presqu'île de Fégeste, d'où il pourroit communiquer par terre jusqu'au fond du continent. Cleveland refusa cette offre. Partez, leur dit-il, je ne puis vous retenir malgré vous. Adieu donc, reprit Bridge, avec un air de tristesse dont Cleveland ne put s'empêcher d'être touché : je souffre mortellement de la nécessité de vous quitter, mais mon cœur se doit tout entier à l'amour. Si le Ciel me prépare quelque bonheur, je ne lui demande que celui de vous revoir après avoir retrouvé mon épouse. Ils partirent le même jour.

Cleveland, demeuré seul à la Havane, s'adressa au Gouverneur, pour savoir dans quel tems il trouveroit une occasion de quitter l'île. Deux mois se passerent dans cette attente ; enfin, le ciel exauça ses vœux ; il amena un vaisseau de Saint-Domingue qui portoit diverses marchandises sur la côte même où il vouloit aborder. Le capitaine le reçut sur son bord, & il partit avec un esclave que le Gouverneur lui avoit donné, en lui faisant promettre de s'employer auprès de Mi-

lord Axminster, pour qu'il revînt bientôt à la Havane.

Cleveland avoit déjà gagné les côtes de la Virginie, lorsqu'à l'entrée même de la baye de Chesapeak, il apprit ce qu'il désiroit si impatiemment d'entendre. Milord Axminster y avoit abordé peu de mois auparavant, & il s'étoit rendu à Jamestouva, une des principales villes de la Virginie, où il étoit arrivé heureusement avec sa suite.

Sur l'offre qu'on lui fit de le conduire à Jamestouva, il quitta le capitaine espagnol. Arrivé dans cette ville, il apprit encore que milord l'avoit quittée depuis deux mois & qu'il avoit pris la route de Warvik. Il partit sur le champ avec *Iglou*, son esclave, deux excellens chevaux, & quelques provisions, ayant à passer des deserts d'une très grande étendue.

Les incommodités qu'il essuya sur la route lui retracerent celles que milord & sa fille avoient dû souffrir avant lui. Il est vrai qu'ayant deux chariots couverts ils avoient dû passer de meilleures nuits. Pour lui il étoit privé de cette douceur

Obligé de s'arrêter aussi-tôt que l'obscurité commençoit, il faisoit son lit sur le gazon le plus commode; trop heureux de trouver quelque arbre, dont le feuillage épais pût le garantir des intemperies de l'air. Iglou lui offroit tous ses habits contre l'excessive fraîcheur de la nuit, mais il obstina à les refuser par un sentiment d'humanité. Ils avancerent ainsi à travers mille difficultés, & ils gagnèrent les montagnes Apalaches. Iglou ne cessoit de jeter les yeux de côté & d'autre avec une attention inquiète. Cleveland s'en apperçut, il lui en demanda la raison. Ces lieux-ci, lui dit Iglou, ne sont pas sans danger; les Sauvages qui habitent de l'autre côté des montagnes, sans être cruels ni sanguinaires, sont adonnés au vol & à la rapine. Vous ne seriez point en sûreté s'ils nous rencontroient. Cet avis fit un effet terrible sur Cleveland; j Milord & Fanny disoit-il, sont venus par cette route, ô Ciel! vous savez pour qui j'implore votre secours.

Iglou étant né parmi les Sauvages, les connoissoit parfaitement; il s'efforça de rassurer son maître.

Après quelques jours de marche, ils découvrirent tout d'un coup un corps d'environ cent Sauvages qui venoient du fond d'une vallée. Iglou conjura son maître de s'arrêter. Je répons de votre vie, lui dit-il, mais il faut vous cacher soigneusement. Il lui fit mettre pied à terre, & l'ayant fait avancer vers un buisson fort épais, il lui recommanda de s'y tenir avec les chevaux jusqu'à son retour. Pour lui, après s'être mis entièrement nud & avoir pris l'air & la forme d'un Sauvage, il le quitta en lui baisant les mains, en signe d'affection.

Cleveland passa le reste du jour dans cette situation. Il étoit accablé du plus mortel ennui, lorsqu'il entendit revenir Iglou. Ce fidele esclave eut soin de se faire entendre pour prévenir la frayeur que son approche auroit pu causer à son maître. Eh bien ! Iglou, lui dit Cleveland, que vas-tu m'annoncer ? Milord & Fanny ont-ils été la proie des Sauvages, & faut-il avoir le même sort ? Il lui répondit qu'il n'y avoit plus de danger, & que les Sauvages avoient pris une autre route sur un faux avis qu'il leur avoit donné.

Je me suis mêlé, dit-il, avec eux; j'ai fait semblant de m'être égaré dans ces lieux, & d'avoir besoin qu'ils m'apprirent par où je devois retourner à mon habitation; ils m'ont rendu le service que je leur demandois, sous la condition que je leur dirois si je n'ai pas rencontré quelques prisonniers qui se sont échappés de leurs mains depuis quelques jours; par ce que j'ai entendu, je crains bien, ajouta-t-il, que ce ne soit Milord & sa suite.

Ce récit jetta Cleveland dans une consternation inexprimable. Ah! Iglou, lui dit-il, il n'est pas question d'aller plus loin, sans être assuré de ce que je dois craindre ou espérer pour Milord; il faut le chercher, dussai-je y perdre la vie ou la liberté.

Il croyoit que si Milord s'étoit sauvé avec sa suite, il ne devoit pas être fort éloigné du lieu où il étoit. En raisonnant sur les mesures qu'il pouvoit avoir prises pour se dérober à la poursuite des Sauvages, il avoit dû penser d'abord à se cacher plutôt qu'à s'éloigner, parce que l'un étoit plus facile que l'autre dans

des pays qu'il ne connoissoit pas; Iglou fut de cet avis, & ils résolurent de ne pas quitter le lieu où ils étoient sans en avoir parcouru toutes les parties. Ils monterent à cheval à la pointe du jour, & ils visiterent exactement tout ce qui pouvoit servir de retraite. Vallées, bois, haies épaisses, ils ne laisserent rien à examiner dans un circuit de quatre ou cinq lieues; ce ne fut que l'après midi que, voyant leurs chevaux épuisés, ils prirent le parti de s'arrêter dans des bruyeres pour y prendre quelques rafraichissemens.

Cleveland se coucha sur l'herbe, moins abattu par l'exercice violent qu'il venoit de faire, que par la méditation continuelle de son infortune. Iglou s'occupoit, à quelques pas de lui, du soin de leurs chevaux, quand son maître le vit se courber tout d'un coup & venir vers lui en rampant sur ses mains. Qu'y a-t-il de nouveau, lui dit-il, vivement? Il lui répondit qu'il venoit d'appercevoir quelques Sauvages dans l'endroit le plus épais de la bruyere, & qu'il le prioit de demeurer dans la situation où il étoit. Après

s'être dépouillé de ses habits, il partit.

Il revint au bout d'un quart d'heure accompagné d'un homme entièrement nud. Cet homme que Cleveland prit pour un Sauvage, quoiqu'il eût la peau très-blanche, s'approcha de lui. Il le regarda fixement sans prononcer une parole; enfin, il se jeta à son cou, en le serrant de toute sa force. C'est lui-même, s'écria-t-il plusieurs fois, c'est Cleveland! Celui-ci se dégagea de ses bras, & ne sachant ce qu'il devoit penser de tant de caresses, il lui demanda qui il étoit, & puisqu'il paroïssoit Anglois à son langage, par quelle aventure il se trouvoit nud dans cette contrée déserte? Vous ne me reconnoissez donc pas, lui répondit-il, en versant des larmes? Ah! suivez-moi, & venez reconnoître l'infortuné vicomte d'Axminster qui vous attend à cent pas d'ici. Venez reconnoître sa fille, madame Riding & une partie des officiers qui les ont suivis depuis Rouen, & parmi lesquels vous devez vous souvenir de m'avoir vu.

Le nom de Milord Axminster, de Fanny, de madame Riding, l'assurance

de n'être qu'à cent pas d'eux, d'en être attendu; l'amour, l'amitié, la reconnoissance, tout ce qu'il y eut jamais de plus tendre & de plus touchant, se fit sentir avec tant de force sur le cœur de Cleveland, qu'il tomba sans connoissance. Ses esprits étant revenus, il ouvrit les yeux, & considérant celui qui lui avoit parlé, il le reconnut pour *Youngster*, l'écuyer de Milord. Je vous reconnois, lui dit-il, d'une voix foible, & en lui tendant les bras; hâtez-vous de me conduire auprès de mon pere. Et Fanny, ajouta-t-il? Ne me flattez-vous pas? reverrai-je Fanny?

Bien loin de vous flatter, lui dit *Youngster*, je n'ai que de tristes nouvelles à vous annoncer. Je crois devoir vous prévenir sur l'état où vous allez les trouver. Après avoir été trahis par leurs guides, attaqués par une troupe de Sauvages, & faits prisonniers, ils ont passé environ quinze jours dans l'habitation de leurs farouches vainqueurs. On a dépouillé Milord de son équipage & de tous ses habits; lui, Fanny, madame Riding, & tout le monde qui lui restoit. Nous avons été obligés de nous faire des

ceintures d'herbes & de roseaux, & de composer pour les dames & les deux femmes qui sont auprès d'elles, de misérables tuniques qui fussent à peine pour mettre leur pudeur à couvert. Les Sauvages, ajouta-t-il, ne nous ont point traités d'ailleurs avec dureté, & nous avons pu prendre le tems de la nuit pour nous mettre en liberté. Il y a quatre jours que nous sommes sortis de l'habitation. Milord affecte de supporter ses malheurs avec courage, & de consoler ceux qui l'accompagnent, mais il n'est que trop aisé de voir qu'il est pénétré jusqu'au fond du cœur. Il prend la peine de porter lui-même Fanny dans ses bras pour lui épargner la fatigue de la marche, & refuse constamment ce soin à ses domestiques qui ne peuvent retenir leurs larmes en le voyant marcher ainsi à leur tête. Enfin, continua Youngster, si vous êtes assez revenu de votre foiblesse pour être en état de marcher, je vais vous conduire vers Milord. C'est par son ordre que je suis venu pour m'assurer si c'est en effet vous-même qui le cherchez, comme l'esclave le lui a fait entendre.

Il en doute encore, non-seulement parce que Iglou ne prononçoit pas exactement votre nom, mais à cause du peu d'apparence que vous puissiez vous trouver en Amérique, vous qu'on croit marié à Rouen avec madame Lallin.

Cleveland avoit écouté ce discours dans une consternation qui le rendoit immobile. Tout d'un coup il se leve & prend le chemin de la bruyere. Il arriva en un instant. Ce spectacle l'eût fait mourir mille fois de pitié & de douleur, s'il n'avoit pas été prévenu. Il apperçut Milord, nud, étendu sur l'herbe, la tête appuyée languissamment sur sa main. Il avoit trois domestiques auprès de lui, qui se leverent en le voyant. Milord voulut faire la même chose, mais Cleveland ne lui en donna pas le tems. Il se jetta à genoux auprès des siens, & il les embrassa avec une ardeur que nul autre que lui n'a jamais sentie.

Milord ne s'opposa point à cette effusion de douleur & de tendresse, mais il ne lui parla point. Cleveland leva la tête après l'avoir tenue penchée pendant quelques momens, & il tourna les yeux sur

ceux de Milord. Il remarqua des larmes qui couloient le long de ses joues. Son visage étoit pâle & défait. Il le regarda aulli sans rompre le silence, comme s'il eût été incertain de la maniere dont il devoit en user avec lui. Cet embarras, dont il n'étoit que trop aisé à Cleveland de connoître la cause, lui donna un mortel redoublement de tristesse. Il ne put retenir ses plaintes. Ah ! Milord, lui dit-il, m'avez-vous donc fermé votre cœur, & me refuserez-vous une légère marque de bonté, lorsque je viens la chercher au bout du monde ? Hélas ! que vous ai-je fait, & comment tant de respect & d'attachement ne sert-il qu'à nourrir votre haine?... Milord lui tendit la main ; je ne vous haïs pas, lui dit-il ; apprenez-moi par quel hazard vous vous trouvez dans cette solitude. Cleveland le satisfit, & il s'expliqua assez pour le persuader de son innocence & de l'injustice qu'il lui avoit faite de le soupçonner.

Milord ne pouvant douter qu'il ne fût tel qu'il le souhaitoit, ne ménagea plus ni ses expressions, ni ses sentimens. Il l'embrassa avec transport & le tint long-

tems entre ses bras fans prononcer une parole. O Ciel! s'écria-t-il enfin, vous voulez donc me faire sentir toutes les extrémités de la douleur & de la joie? Cleveland ne m'a point trahi; il m'aime encore, & vous m'accordez la satisfaction de le revoir!.... Et il recommença de le ferrer contre sa poitrine en l'arrofant de ses larmes.

Il lui parla de Fanny & de madame Riding. Elles vous verront avec joie, lui dit-il; mais j'apprehende que la pauvre Fanny n'ait plus long-tems la force de résister à ses peines & aux miennes. Cleveland ne répondit à Milord qu'en baissant ses mains avec une ardeur qui lui fit assez entendre ses pensées & ses sentimens. Je vois bien que vous desirez la voir, reprit le vicomte, & je puis vous répondre d'avance qu'elle sera charmée de vous retrouver de l'affection pour elle; mais dans l'état où elle est avec ses femmes, je vous conseille, pour ménager leur modestie, d'attendre que la nuit nous amene l'obscurité. Elles ne sont qu'à vingt pas d'ici, & je vois que le soleil est prêt à se coucher. Quelle

violence Cleveland ne fut-il pas obligé de se faire ! Il jettoit les yeux de tous côtés dans l'espérance de la voir. Il crut remarquer sa tête qui s'élevoit au-dessus de l'herbe. Ses regards demeurèrent comme fixés vers cet endroit. Ses traits, son air, le son de sa voix, tout se renouvelloit dans son cœur, & transporté du plaisir qu'il alloit goûter, il y avoit des momens qu'il doutoit encore de son bonheur & de sa joie.

Il proposa à Milord de prendre une partie de ses habits pour se couvrir, & d'envoyer aux deux dames son linge & tout ce qui pourroit être propre à leur usage. Milord accepta le manteau de Cleveland & du linge. Il envoya à sa fille & à madame Riding, une veste, le manteau d'Iglou & des chemises. Je ne fais pas difficulté, lui dit Milord, d'accepter les secours que vous m'offrez. C'est à votre pere, à votre épouse que vous rendez service.

Le vicomte se croyoit fort près de la Caroline. Il fut bien étonné d'apprendre qu'il leur restoit encore cent lieues à faire. Il demanda à Iglou s'ils trouve-

roient des Sauvages sur la route. Cela dépend, lui répondit-il, de votre bonne fortune : ces barbares changent souvent d'habitation, & il s'en trouve assez fréquemment le long des montagnes. Je suis Américain, continua-t-il, de la nation des Abaquis. Ces peuples, quoique Sauvages, sont doux & beaucoup plus humains que la plupart des autres. Ils habitent une fort belle vallée, dont ils sont en possession depuis long-tems; elle n'est qu'à trente lieues d'ici. Je m'y rendrai, si vous le souhaitez, & je vous amènerai une escorte suffisante pour vous conduire en sûreté. Milord questionna encore cet esclave; & lui ayant fait répéter tout ce qu'il avoit entendu, il conclut qu'en six jours, ou plutôt en six nuits, ils pourroient se rendre à la vallée des Abaquis, & ce voyage fut à-peu près résolu.

Pendant cet entretien, l'ardeur impatiente de Cleveland pour revoir Fanny interrompoit à tout moment son attention. La nuit prit enfin la place du jour, il le fit remarquer à Milord. Je vous entends, lui dit celui-ci, & ils priren

leur chemin vers l'endroit où ils étoient attendus par les deux dames.

L'obscurité n'étoit pas assez profonde pour qu'on ne pût distinguer les objets. Cleveland apperçut Fanny : Hélas, dans quel état ! Comment exprimer la douleur & la compassion dont il se sentit pénétré ? Ses femmes avoient employé assez adroitement le linge & les habits qu'il avoit envoyés pour les couvrir, mais elle avoit encore la tête & les pieds nus. Ses cheveux flottoient épars sur ses épaules. Elle étoit assise auprès de madame Riding, la tête appuyée sur ses genoux. Comme elle avoit les yeux fermés, & qu'il ne paroissoit pas qu'elle les eût apperçus, son pere lui dit, regardez-nous ma fille, c'est Cleveland que je vous amene. Elle jeta les yeux sur lui, & elle les baissa aussi-tôt avec un profond soupir. Cleveland savoit qu'elle n'étoit pas encore informée de son innocence; de sorte qu'avec les plus violens transports, il demeura si immobile, qu'il n'eut pas la hardiesse de se jeter à ses genoux. Milord fit lever sa fille, en la prenant par la main. Faites donc, lui dit-il, quelques honnêtetés à

Cleveland ; nous l'avons accusé injustement, il nous a toujours aimés. Cleveland se jetta alors à ses pieds avec une action si passionnée, qu'elle n'eut pas besoin d'autre interprétation de ses sentimens. Elle le pria, d'une voix basse, de se lever, en versant un torrent de larmes, & faisant les plus grands efforts pour retenir ses soupirs & ses gémissemens. Milord touché de l'état où il la voyoit, dit à Cleveland de l'embrasser. Ah ! Milord, s'écria-t-il, je ne demande que d'être souffert à ses genoux ; & s'y jetant pour la seconde fois, il lui jura qu'il ne quitteroit cette situation qu'avec la vie, si elle ne reprenoit pas les sentimens de bonté qu'elle avoit eus pour lui. Soyez sans inquiétude, lui dit le vicomte, je vous assure qu'elle vous aime & que nous sommes tous fort satisfaits de vous voir ; madame Riding lui dit la même chose en l'embrassant tendrement.

Milord s'étant assis, il leur fit signe de l'imiter. Cleveland prit sa place aux pieds de sa souveraine avec plus de joie qu'il n'en auroit eu sur le premier trône du monde. Il avoit les yeux attachés sur

elle; l'obscurité ne pouvoit lui faire perdre un seul de ses regards. Il lui reprocha tendrement, à elle & à son pere, les peines mortelles que leurs injustes soupçons lui avoient causées. Il demanda d'être dédommagé par le redoublement de leur affection; ils le lui promirent; & Fanny elle-même, autorisée par son pere, ne se refusa point à ses innocentes caresses.

Ils passerent dans cet état une partie de la nuit, & se confirmant dans la résolution de se mettre sous la conduite d'Iglou, ils partirent quelques heures avant le jour pour la vallée des Abaquis.

Leur route s'acheva heureusement. Lorsqu'ils furent à une certaine distance de l'habitation; Iglou leur fit comprendre qu'il devoit y entrer pour disposer les Abaquis en leur faveur, & les préparer à les voir sans crainte & sans étonnement; ils y consentirent. Le bon esclave revint bientôt accompagné de douze ou quinze de ses compatriotes.

Milord & Cleveland se tinrent debout pour les recevoir. Iglou leur ayant montré

Milord, comme celui à qui ils devoient rendre leurs premiers respects, ils le saluerent en courbant le corps & en croisant les bras de mille façons différentes. Iglou prit la parole pour eux, & il assura Milord & Cleveland en leur nom, qu'ils étoient charmés de les voir, & qu'il n'y avoit point de services qu'ils ne fussent disposés à leur rendre.

Le vicomte leur ayant fait entendre qu'il desiroit être conduit dans quelque lieu où il pût être plus tranquille; il fut contraint de souffrir qu'on le portât, lui & sa suite, d'une maniere entierement bizarre. Deux sauvages les firent asséoir sur leurs mains pour composer une espece de banc; ensuite leur faisant passer les bras à droite de la gauche sur leurs épaules & autour de leur cou, il les transporterent dans cette posture avec une légèreté surprenante l'espace de plus de cinq cent pas qu'il y avoit jusqu'à l'habitation. Là, Iglou leur fit apporter par quelques sauvages, un grand nombre de peaux, dont il leur fit composer des lits aussi conformes qu'il fut possible aux usages de l'Europe. Une douzaine de jeunes

filles entrèrent avec des corbeilles de viandes roties, & des meilleurs fruits du Pays. Ils mangerent, quoique la faim ne fut pas leur besoin le plus pressant. Les filles sauvages danserent pendant leur repas : Iglou les animoit, croyant ce spectacle fort propre à les divertir; enfin on les laissa libres & ils se livrerent au sommeil.

Le lendemain, Milord crut devoir hâter le bonheur de Cleveland; il lui dit qu'il ne savoit comment pouvoir reconnoître les obligations qu'il lui avoit. Un discours si obligeant fut bientôt entendu. Cleveland y répondit de la maniere la plus propre à faire connoître ses desirs, & Milord lui annonça que Fanny seroit son épouse, quand il voudroit la recevoir. Quand je le voudrai ! ô Dieu ! s'écria-t-il, avons-nous besoin de remettre à un autre jour ce qui peut être exécuté dans ce moment ? Vous allez trop vîte, reprit Milord, attendons du moins à demain. J'ai fait réflexion, ajouta-t-il, que nous sommes sans Ministre ; mais cette difficulté n'empêchera point que je ne vous donne ici ma fille. L'autorité sacerdotale n'ajoute rien d'essentiel à celle d'un pere. Mon con-

lentement & ma bénédiction, suppléeront au défaut des autres cérémonies.

Cleveland se trouvoit dans la plus douce situation de sa vie. Il oublia tous les malheurs, il se flatta même qu'il ne pouvoit plus lui en arriver, & qu'il alloit être élevé pour toujours au-dessus de la fortune & de tous les revers. Cependant sa joie étoit mêlée de quelque tristesse, lorsqu'il pensoit à l'état auquel Fanny étoit réduite. Quelle fête ! quelle pompe nuptiale ! dans le fond de l'Amérique, au milieu d'un Peuple barbare, dépourvu des commodités les plus nécessaires à la vie ! Il lui communiqua ses craintes ; sa réponse les confirma ; hélas ! lui dit-elle, quelle bisarre destinée ! quels auspices pour les suites de notre amour & de notre mariage ! elle prononça ces derniers mots en lui serrant la main, & en laissant tomber quelques larmes.

Cleveland étoit d'autant plus pénétré de l'inquiétude & des sentimens de Fanny qu'il la connoissoit d'un caractère solide & fort supérieur aux petites craintes du vulgaire. Cependant il ne laissa pas de passer tranquillement une nuit qui devoit

être suivie du plus heureux jour de sa vie.

La cérémonie du mariage se fit le lendemain. Cleveland jura une foi éternelle à Fanny en présence du Ciel & de son pere; & elle fit la même chose par l'ordre de Milord, qui lui dicta lui-même ses promesses. Il leur donna ensuite sa bénédiction avec les plus vives marques de tendresse, & Cleveland se jeta à ses genoux dans les transports de sa joie & de sa reconnoissance.

Cet heureux époux étoit tendre & passionné & Fanny ne l'étoit pas moins; cependant dans une nuit, toute consacrée aux douceurs de l'amour, la tristesse & la douleur lui firent encore sentir leur amertume. Il tenoit Fanny dans ses bras, & dans le tems qu'il recevoit ses plus tendres caresses, il s'apperçut qu'elle pouffoit des soupirs qui ne pouvoient partir d'un cœur heureux & tranquille; il la pressa envain de s'expliquer, elle se plaignit à son tour de l'injure qu'il faisoit à sa tendresse, & il fut forcé de renfermer ses agitations dans son cœur.

Cependant Iglou avoit proposé aux

Sauvages d'approuver le départ de ses maîtres, & leur avoit demandé, de leur part, les secours qui leur étoient nécessaires. Sa mission n'avoit pas eu le succès qu'il en attendoit, & il revenoit d'un air à faire craindre quelque chose de funeste. Je me suis hâté de venir seul, dit-il tristement à Milord, pour vous prévenir de la visite de nos principaux chefs. Ils vous laisseront partir, à la vérité, mais ils veulent retenir ici mon maître & son épouse. Vous allez les voir en foule pour vous le déclarer à vous même.

Cleveland ne put s'empêcher de faire des reproches à Iglou de les avoir jettés dans un si fâcheux embarras. Ce bon esclave n'y répondit que par des larmes qui marquoient son désespoir. Les Sauvages ne tarderent pas à paroître. Ils environnerent Cleveland & Fanny pour leur donner des témoignages de la joie qu'ils avoient de les conserver parmi eux. Cleveland se tira de leurs mains, & s'approchant de Milord qu'il embrassa, il lui dit qu'il ne vouloit pas se séparer de lui. Il chargea Iglou d'employer auprès de
de

des Sauvages tout ce qui seroit le plus propre à les attendrir ou à les persuader ; ils n'y firent aucune attention ; ce n'étoit plus qu'un bruit tumultueux de gens qui dansoient autour d'eux, & qui les baisoient affectueusement au front & à la poitrine. Milord prit le parti de leur faire dire qu'il demandoit quelque tems pour délibérer. Ils se retirèrent sur les instances qu'il leur fit de les laisser seuls.

Il étoit inconsolable ; outre l'ennui du séjour, & les incommodités de sa situation, il gémissoit de cette captivité qui le rendoit inutile aux affaires du Roi. Il en fut si affligé, qu'il dit un jour à Cleveland & à Fanny, qu'il étoit résolu de les quitter pendant quelque tems, & d'accepter l'escorte que les Abaquis lui offroient. Je vous laisserai, leur dit-il, tous mes domestiques ; mon absence ne sera pas de longue durée. Si je réussis à la Caroline, je me mettrai facilement en état de vous tirer de cette prison ; & si mes entreprises ne tournent pas heureusement, vous me verrez bientôt ici pour la partager avec vous. Ni les pleurs de Fanny, ni les objections de Cleveland

Août 1788.

G

ne purent l'arrêter. Il leur ordonna de ne rien opposer à sa résolution, & il dit à Iglou de demander une escorte aux Sauvages.

Cleveland demeura chargé d'un dépôt qui ne pouvoit lui être plus cher. O ma Fanny ! lui dit-il, lorsqu'il se trouva seul avec elle & madame Kiding, c'est à-présent que nous allons éprouver si l'amour suffit pour rendre deux cœurs tranquilles & heureux ; nous n'avons plus d'autre ressource. Madame Kiding aura la consolation de l'amitié, & vous celle de l'amour.

Cette jeune épouse, dont la grossesse étoit déjà avancée, se livroit à une tristesse secrète, & elle ne paroissoit sensible à rien de ce qui auroit pu servir à l diminuer. Cleveland ne pouvoit être parfaitement heureux en la voyant si abattue. Il étoit sûr de son cœur. Il n'a point d'artifice qui puisse tromper un époux tendre & passionné ; mais il n'concevoit pas qu'avec tant d'amour, elle parut encore désirer quelque chose, dont la privation l'affligeoit si mortellement.

Cleveland avoit envoyé six Sauvages

vers la Caroline pour avoir des nouvelles de Milord Axminster. Il ne savoit qu'augurer de leur lenteur, & ses inquiétudes croissoient de jour en jour, lorsque le pere d'Iglou vint lui annoncer que les six Abaquis arrivoient à l'heure même dans l'habitation, & qu'ils amenoient un étranger vêtu à l'Européenne. Son impatience ne lui permit pas de les attendre. Il alla au-devant d'eux. Ils étoient en effet accompagnés d'un Anglois. Cleveland se hâta de le conduire chez lui; & là, en présence de son épouse & de madame Kiding, l'étranger lui donna une lettre qu'il le pria de lire avant de s'expliquer davantage: Cleveland en reconnut aussitôt le caractère. Elle étoit de madame Lallin. La rougeur lui monta tout de suite au visage. Désespéré de ne pouvoir cacher cette lettre aux yeux de son épouse, il demeura un moment incertain s'il l'ouvreroit en sa présence. Il fallut bien se déterminer; toute son adresse & ses efforts devenoient inutiles. Il déclara à Fanny, avant de commencer à la lire, qu'il en connoissoit l'écriture, & que pour lui en faciliter l'intelligence, il vouloit lui

apprendre que madame Lallin étoit partie de Rouen avec lui pour faire le voyage de l'Amérique. Nous avons été, ajouta-t-il, si occupés jusqu'à-présent de nos propres peines, que ce n'étoit point le tems de vous amuser par le récit de celles d'autrui; mais c'est une relation que je vous promets quand vous jugerez à propos de l'entendre. Il lut alors du son ordinaire la lettre de madame Lallin. Elle lui marquoit une joie extrême d'avoir appris qu'il étoit en Amérique; qu'elle s'étoit sauvée des mains du capitaine Wil par adresse; que le hasard ayant conduit les six Sauvages à Pouvatan, ils y avoient présenté sa lettre au premier Anglois qu'ils avoient rencontré; qu'elle étoit au désespoir de ne pouvoir lui rien dire de Milord Axminster; qu'on n'avoit rien appris de son sort; qu'elle le conjuroit de lui faire savoir de ses nouvelles, & par quels moyens ils pourroient se rejoindre.

Tel étoit le sens de cette lettre; les expressions en étoient sages & mesurées, & Cleveland ne fit pas difficulté de raconter aux deux dames les principales circonstances du voyage de madame Lallin,

Comme il falloit répondre à cette dame, il le fit sans mystere & en présence de Fanny. Il lui conseilla de demeurer à Pouvatan jusqu'à ce que l'occasion se présentât de se rejoindre : il lui apprit son mariage, en la conjurant de ne rien épargner pour découvrir ce que Milord étoit devenu. Les six Sauvages ayant consenti de retourner à la Virginie, il leur fit promettre de revenir par la Caroline, & il pria madame Lallin de leur donner des guides pour le succès de leur voyage.

Peu de tems après, le moment des couches de Fanny arriva. Elle mit au monde une fille qui ressembloit à son malheureux pere. Il la prit dans ses bras, & le cœur plein de tous les sentimens paternels, le premier souhait qu'il fit pour elle, fut d'être plus heureuse que les auteurs de ses jours.

Les Sauvages étant partis, ils arrivèrent heureusement à Pouvatan. Madame Lallin leur facilita les moyens de gagner la Caroline. Ils suivirent les côtes de la mer, en s'informant, dans tous les lieux habités, si l'on avoit vu Milord Axminster. N'ayant rien appris de ce qu'ils cher-

choient, ils reprirent leur route vers leur habitation. Le hasard leur fit rencontrer, dans de vastes déserts, un de leurs compatriotes qui avoient servi d'escorte à Milord. Ils le ramenerent avec eux, & ce fut par lui-même que Cleveland & Fanny eurent des nouvelles de leur malheureux pere.

Ce Sauvage leur apprit qu'à peine Milord étoit-il éloigné de trente lieues de la vallée, qu'il avoit été attaqué par un nombre d'autres Sauvages à-peu-près égal au sien : qu'il les avoit mis en fuite sans beaucoup de perte ; mais que ces barbares, peu découragés par leur défaite, étoient revenus en plus grand nombre, & que Milord & ses Abaquis avoient été faits prisonniers. Heureusement, continua le Sauvage, je suis tombé avec Milord & vingt de nos camarades, à une bande des moins avides de chair humaine, & j'ai trouvé le moyen de leur échapper.

Chere Fanny, s'écria Cleveland, les secours de la Providence ne sauroient pas manquer à l'homme innocent & vertueux. Bénissons-la de ce qu'elle permet

du moins que nous soyons informés du malheur de notre pere. Vous voyez qu'il a déjà éprouvé sa bonté en tombant dans les mains des Sauvages qui sont les moins barbares. Hélas ! lui dit Fanny, qui fait s'ils épargneront long-tems sa vie ? Elle fondeoit en larmes ; & sa tendresse lui représentant tout ce qu'elle avoit à craindre, elle croyoit voir milord à chaque instant dévoré par les sauvages.

Mon dessein, lui dit Cleveland, est de me mettre à la tête de deux mille Abaquis & de prendre le chemin du désert. Je retrouverai milord, & rien ne me sera si aisé que de le délivrer. Je ne vous quitte point, reprit Fanny, & je pars avec vous ; nous reverrons mon pere, ou nous périrons ensemble en le cherchant.

Oui, chere Fanny, nous partirons, continua son époux ; j'admire votre courage & je veux me persuader que c'est pour lui donner un heureux succès que le ciel vous l'inspire.

Il ne tarda point à communiquer sa résolution aux Abaquis, & toute la nation s'offrit à venger leurs compagnons & à délivrer milord. Tout fut donc promp-

tement préparé pour cette expédition.

On marcha les huit premiers jours avec beaucoup de facilité. Le zèle des Abaquis se soutint merveilleusement malgré la grande chaleur; ils portoient tour à-tour les brancards des femmes & Cleveland les animoit en marchant à leur tête. Cependant, soit qu'ils ne fussent pas endurcis à la fatigue comme les autres Sauvages, soit que le changement d'air contribuât à les affoiblir, un grand nombre fut attaqué d'une maladie contagieuse; & Cleveland contraint de s'arrêter. Il choisit, pour prendre quelques jours de repos, une prairie agréable dont les bords étoient couverts d'arbres assez touffus pour les défendre de l'ardeur du soleil. Cette précaution n'empêcha pas qu'en moins de sept jours, il n'eût huit cent malades & plus de deux cent morts. Agité d'une mortelle frayeur pour la santé de son épouse, il l'éloigna avec ses femmes du gros de la troupe, & défendit, sous peine de mort, aux Sauvages, de s'approcher du lieu où elle étoit.

La mort étendant ses ravages dans sa petite armée, Cleveland résolut de chan-

ger d'air en plaçant son camp sur une éminence voisine; il donna l'ordre aux Sauvages; mais ceux-ci, au lieu de marcher, lui tournerent le dos avec de grands cris, & prirent la fuite tous ensemble, en prenant le chemin de leur habitation.

Il se trouva seul dans la prairie. Il étoit consterné. O Dieu! s'écria-t-il, est-ce le désespoir qui vous honore? Ah! si c'est par bonté que vous formez vos ouvrages, comment prenez-vous plaisir à les détruire?

Il recueillit enfin tous ses esprits pour tirer de sa situation, les foibles ressources qui lui restoient. Les dangers de la route, & la fatigue d'une marche de huit jours que Fanny & ses femmes ne pouvoient avoir la force de supporter, présentoient les plus grandes difficultés. C'étoit une nécessité que les deux femmes de chambre marchassent à pied, quelque peine qu'il leur en pût coûter, & il se résolut à se charger lui-même de porter son épouse; tandis que les deux Anglois qui lui restoient rendroient le même service à madame Riding.

Cependant une soixantaine d'Abaquis revinrent offrir leurs services à Cleveland, qui se mit en route avec ce foible secours. Fanny se mit sur le brancard avec sa fille qu'elle portoit dans ses bras. Les Abaquis ne souffrirent pas que Cleveland y mît la main. Ils partagerent entre eux cette fatigue, en se relevant successivement. Madame Riding fut portée de même.

La marche duroit depuis deux jours, lorsque les Sauvages qui alloient devant pour observer les environs, s'arrêterent au sommet d'une colline. Peu de momens après, ils retournerent brusquement sur leurs pas. A peine furent-ils au bas de la colline, qu'on vit paroître, au sommet, vingt à trente personnes qui sembloient les poursuivre. Le nombre s'en accrut tellement, qu'ils furent bientôt cinq à six cent. Cleveland conjura Fanny de demeurer sur son brancard, & l'embrassa. Elle le pria de ménager sa vie pour elle & pour sa fille. Il ne lui répondit point, de peur d'augmenter ses craintes; mais il laissa ses deux Anglois pour la garder, & se faisant suivre de ses

soixante Abaquis, il s'avança vers l'ennemi.

Lorsqu'il eut fait quelques pas, un Abaquis s'écria qu'ils étoient perdus & qu'il reconnoissoit les Rouintons. A ce nom, tous les Abaquis prirent la fuite; mais ils payerent bien cher leur lâcheté, car les Rouintons les poursuivirent avec tant d'acharnement, qu'il n'y eut aucun de ces malheureux qui leur échappât.

Un instant de réflexion ayant fait comprendre à Cleveland que sa résistance seroit inutile, il jeta ses armes à terre pour ôter aux Rouintons la pensée qu'il eût dessein de s'en servir. Quelques-uns se saisissant de lui, reconnurent aisément qu'il n'étoit point de la nation qu'ils haïssent, & ils demeurèrent quelque tems à examiner la maniere dont il étoit vêtu, sans faire paroître qu'ils eussent dessein de le maltraiter.

Braves Américains, leur dit Cleveland, d'un ton humble & suppliant, je ne suis pas votre ennemi. Je suis un malheureux étranger que le hasard a conduit dans le désert, & qui ne venoit à vous, avec les Abaquis, que pour vous

demander votre protection & votre amitié. Je les implòre pour ma famille qui va tomber entre vos mains. Laissez-vous toucher par les malheurs d'un homme qui ne vous a jamais offensés.

Ces impitoyables Sauvages se regardoient en grinçant les dents d'une manière effroyable. Ils n'avoient point encore apperçu Fanny; mais ayant retourné les yeux de son côté, ils prirent leur course vers le lieu où elle étoit. Les plus agiles la joignirent en un instant, tandis qu'un petit nombre conduisoit son époux en lui tenant les deux bras; il se croyoit à l'affreux moment d'éprouver tout ce qu'il y a de plus funeste.

Parvenu au Brancard, il y trouva Fanny sans connoissance & sa fille prête à échapper de ses bras; n'ayant rien à ménager dans cette déplorable circonstance, il se dégagea violemment des mains des Sauvages, & il se jetta à son cou avec des mouvemens de désespoir. Il soutenoit sa fille d'une main, tandis qu'il s'efforçoit de ranimer Fanny en serrant ses levres contre les siennes pour lui communiquer une partie des forces.

qui lui restoient. Elle ouvrit les yeux : où est ma fille ; dit-elle dans son premier mouvement ? Voyant que son époux la tenoit dans ses bras, ô Cleveland, s'écria-t-elle en soupirant ! donnez-moi mon enfant, ne me quittez pas, je sens que je n'en puis plus ; il la conjura de prendre un peu de courage, & n'eut le tems que de lui dire deux mots de consolation.

Les Sauvages s'étant assemblés en cercle assez près de lui, mirent les Abaquis au milieu : on apporta du bois, & les feux étant allumés, les Rouintons prirent douze de leurs captifs & les lièrent à des pieux. En un moment, l'ardeur du feu fit changer leur peau de forme & de couleur. Ils furent ainsi rôtis peu-à-peu, tandis que leurs cruels ennemis pouffoient des cris de joie & dansoient autour d'eux, en leur faisant toutes sortes d'insultes. Lorsque ces malheureux eurent perdu la vie, les Rouintons les détachèrent de leurs pieux, & ayant achevé de les rôtir, ils s'assirent en rond pour faire la distribution de cette horrible viande. Les cadavres furent coupés en morceaux,

chacun en reçut sa part, & ils commencent, avec mille marques de joie, le plus effroyable des festins. A la vue de cet horrible spectacle, Cleveland & Fanny baissèrent la tête & fermerent les yeux, & ils demeurèrent dans cette situation pendant tout le reste de cet abominable repas, sans pouvoir même ouvrir la bouche pour exprimer leur consternation.

La nuit étant venue, ils furent gardés avec autant de soin que les autres prisonniers.

Le lendemain, ils virent, avec le même effroi, recommencer la fête cruelle qui devoit durer autant qu'il y auroit des Abaquis à dévorer; elle ne fut terminée que le cinquieme jour.

Les Rouintons n'ayant plus rien qui dût les retenir dans le lieu où ils étoient, Cléveland attendoit en frissonnant le parti qu'ils prendroient par rapport à lui; ils lui firent entendre de les suivre. Il obéit. Il vouloit faire porter le brancard de madame Riding par ses deux Anglois, & se charger avec Rem de celui de son épouse, mais les barbares s'y opposerent. Ils prirent les brancards & les mirent en

pieces. Cleveland donna un de ses bras à Fanny, & sur l'autre, il porta sa fille. Les deux Anglois se chargerent de madame Riding qui étoit d'un âge & d'un embonpoint à ne pouvoir faire cent pas sans secours. Ils marcherent environ une demi-heure dans ce triste état, mais il fut impossible à madame Riding d'aller plus loin. Elle se laissa tomber, en poussant un profond soupir, & disant qu'elle étoit résolue de mourir en ce lieu. Les sauvages s'approcherent en l'examinant de plus près, & s'étant mis à délibérer ensemble, ils jetterent de grands cris & s'affirent.

Cleveland s'étoit senti le bras si fatigué d'avoir porté sa fille, qu'il avoit pris ce moment pour la remettre à une des femmes de son épouse. Les Rouintons s'en apperçurent & l'arracherent des bras de cette femme. Cleveland ne pouvant douter de leur intention, se précipita sur eux avec fureur. Il en abbat plusieurs qui s'opposoient à son passage, il va, il parvient jusqu'à sa fille, mais accablé par le nombre, il est terrassé. Fanny, qui s'étoit élancée aussi sur ces barbares, avoit été bientôt arrêtée. On lia

les pieds & les mains à son époux ainsi qu'à tous ceux qui lui appartenoient.

Madame Riding, saisie en même tems par une douzaine de ces monstres, jettoit des cris que le bruit de ceux qui l'environnoient, eut bientôt étouffés. Cleveland mordoit la terre dans ses transports. Une violente palpitation de cœur, lui ôtoit le pouvoir de pousser des cris & des plaintes; il lui échappoit à peine quelques mots foibles & entrecoupés; son visage qu'il serroit contre la poussiere, étoit couvert de pleurs, & il sentoit dans le fond de ses entrailles, des déchiremens mille fois plus cruels que la mort même.

Fanny, plus heureuse que lui dans ce moment de faiblesse & d'horreur, avoit perdu toute connoissance. Cleveland ouvrit les yeux & la vit dans cet état déplorable. Il se rampa jusqu'à elle; elle étoit pâle & sans chaleur; il trouva un reste de voix pour lui adresser mille choses tendres & touchantes. Ne lui voyant nulle apparence de sentiment & de vie, il la crut morte en effet, & il forma aussi-tôt la résolution de ne pas lui survivre. Il conjura le Ciel d'abrèger ses

peines par une prompte mort & il ferma les yeux avec dessein de ne les ouvrir jamais. Il eût été sans doute trop heureux pour elle & pour lui, que la terre se fût ouverte pour les recevoir ensemble & les réunir éternellement dans le même tombeau.

Un léger mouvement de Fanny le fit sortir de cette létargie; il l'appella par son nom, elle lui répondit par le sien. Un moment après, elle lui demanda ce qu'il croyoit que sa fille fût devenue. L'amour, plus fort que tous les maux, lui fit comprendre aussi-tôt qu'elle ne se figuroit point leur malheur aussi terrible qu'il l'étoit. Il résolut de la laisser dans l'erreur, en détournant sa crainte. Vous le savez, lui dit-il, le Ciel a permis que les Rouintons nous l'aient enlevée; ils ont emmené avec elle Madame Riding: sans doute que voulant nous conduire plus loin, ils ont jugé à propos de les envoyer toutes deux dans quelque habitation voisine, parce qu'ils appriéhendent qu'elles ne nous causent de l'incommodité sur la route. Ah! s'écria-t-elle, qu'ont-ils fait de ma fille? Je ne veux point

vivre un moment s'ils ne me la rendent. Cleveland ayant tourné la tête, aperçut à cinquante pas de lui le feu qui surmontoit le cercle des Sauvages, & il ne put douter que sa fille & madame Riding ne fussent la proie des flammes, pour servir ensuite de pâture à leurs exécrationnels ennemis. Qu'un pere se mette un moment dans la situation, qu'il pese ses tourmens, & qu'il dise s'il peut y en avoir de plus affreux.

Cependant il fallut partir. Les Sauvages ne s'expliquant pas sur les motifs de leurs courses, Cleveland & Fanny marcherent long-tems au gré de leurs caprices, sans savoir quels étoient leurs desseins & quel sort les attendoit. Enfin ils arriverent au bout de six semaines, au bord d'une riviere où leurs conducteurs les firent arrêter. Huit jours après, ils entendirent les Sauvages jeter des cris de joie à la vue de cinq ou six barques qui venoient à eux. Cleveland distingua des matelots, & jugea par leurs habits, qu'ils étoient Européens. Il leva les mains au Ciel, embrassa son épouse, & ressentit un moment de véritable joie.

Fanny ne vit pas de même œil ce changement de fortune ; en quittant les Sauvages , elle perdoit sa fille sans retour. Cette réflexion lui fit verser un torrent de larmes. Rien ne paroissant capable de la consoler , son époux résolut de lui apprendre que cette chere fille ne vivoit plus. A la vérité , il lui déguisa les horribles circonstances de sa mort ; mais son discours fit sur elle l'impression qu'il en attendoit. Ses pleurs recommencerent à couler ; elle joignit les mains , & les serrant l'une contre l'autre , ô Dieu ! s'écria-t-elle tendrement , gardez mon enfant dans vos bras ; elle sera plus tranquille que sa malheureuse mere.

Pendant ce tems-là , des marchands espagnols traitoient avec les Sauvages du prix de leurs Esclaves ; des petits barils d'eau-de-vie , des miroirs , des sifflets , étoient étendus sur l'herbe. Après le prix convenu , les marchandises furent livrées. Les Rouintons se retirerent avec des cris épouvantables , & les Espagnols firent entrer Cleveland , Fanny & sa suite dans leurs barques.

Ils furent douze jours à gagner l'habi-

tation de S. Joseph. On ne put leur y refuser la liberté, mais on ne l'accompagna d'aucune offre de service; à peine obtinrent-ils de quoi satisfaire aux nécessités les plus communes de la vie; ils furent néanmoins contraints d'y passer plus de six semaines.

Un Espagnol vint enfin les avertir qu'il étoit entré dans la rade une barque de Pensacola; Fanny & Cleveland se hâtèrent d'en aller trouver le Commandant dont ils furent parfaitement reçus, & qui leur raconta le sujet de son voyage, en ces termes :

Je suis le fils du Corrégidor de Pensacola; quelques uns de nos habitans qui font un commerce d'esclaves avec les Sauvages, nous en amenèrent un, il y a quinze jours, dont je suis encore à lavoïr le nom & la Patrie. Il sait plusieurs langues & les parle parfaitement. La curiosité me l'ayant fait aborder, je démêlai facilement qu'il méritoit une meilleure fortune. Je lui offris une retraite chez mon pere, mais il n'y eut point été deux jours, que le passage subit de la misere dont il sortoit, à la vie douce que je lui procurai,

lui causa une maladie dangereuse; elle dure encore. Sur quelques mots qui lui sont échappés dans nos entretiens, je crois qu'il a été séparé par la fortune de quelques personnes qui lui sont chères, & que c'est la raison qui l'empêche à quitter le Continent, où il craint de les laisser après lui.

C'est mon pere, c'est lui, je n'en puis douter, s'écria Fanny. Ah! partons, ne perdons pas un moment. Elle s'assit en tenant son époux par le bras, & en ne cessant de lui dire avec un renouvellement de pleurs, c'est mon pere, n'est-il pas vrai Cleveland, que c'est mon pere? Tout s'accordoit en effet à les confirmer dans cette opinion. Le Commandant lui-même ne doutant plus que ce ne fût le pere de Fanny qu'il avoit dans sa maison, termina là son récit & se hâta de les faire partir.

En arrivant dans le port de Pensacola, il demanda s'il n'étoit rien arrivé de nouveau depuis son départ. Rien, lui répondit-on, excepté que l'Etranger que vous avez retiré chez vous, est à l'extrémité. Cleveland & Fanny n'entendirent que trop

cette fatale réponse. Ils gagnèrent en tremblant la maison du Corregidor. Le fils entra d'abord seul, par précaution, dans la chambre de Milord. Fanny & son époux, dans la confusion des mouvemens de joie, de crainte & de tristesse qui les agitoient, se tenoient embrassés en versant des larmes qu'ils ne sentoient pas couler. Milord fut bientôt instruit qu'ils étoient près de lui. Malgré sa foiblesse, il vouloit se jeter hors de son lit; ils entendirent le bruit de ses mouvemens & le nom de Fanny qu'il prononçoit d'une voix comme étouffée par ses pleurs & ses soupirs; ils entrèrent dans le moment que le fils du Corregidor l'arrêtoit. Il se retint lui-même en les voyant paroître, & demeurant assis sur son lit, il ouvrit les bras qu'il tendit vers eux de la maniere la plus touchante. Ah! ma fille! Ah! Cleveland, s'écria-t-il! il étoit si ému qu'il ne put en dire davantage.

Ils se jetterent à genoux auprès de lui; Cleveland lui baisoit une main, tandis que Fanny tenoit ses levres collées sur l'autre en l'arrosant de ses larmes. Ils ne faisoient entendre que des mots articu-

lés, qu'un murmure tendre & plaintif, qui marquoit à quel point ils étoient touchés & attendris : ils demeurèrent quelque tems dans cette situation, & Milord tenoit la tête penchée sur eux, sans prononcer une parole. Enfin, Cleveland rompit le silence. Milord, lui dit-il, nous avons donc le bonheur de vous revoir ! Ah ! que votre absence & l'incertitude de vous revoir, nous ont coûté de larmes ! Milord s'étant un peu remis de son agitation, leur exprima sa joie dans les termes les plus touchants ; un moment après, il sentit une grande foiblesse, & leur dit qu'il avoit peu de tems à vivre ; en effet, il expira dans le même instant entre les bras de sa fille & de son époux.

Dans l'excès de tristesse & d'abattement où se trouva Cleveland à ce spectacle, il auroit souhaité pouvoir échapper aux yeux des hommes. Il éprouva, en voyant son épouse, qu'on peut être remué tout-à-la-fois par diverses passions dans presque le même degré de violence. Fanny embrassoit le corps pâle & froid de son pere ; sa douleur s'exprimoit d'une maniere si tendre, que le Cor-

régidor, son fils & toute sa maison fondoient en larmes. Cette bonté d'ame qui répondoit si bien à Cleveland de sa sincere affection pour lui, son air de douceur qui ne l'abandonnoit pas, même dans un désordre qui tenoit du désespoir; ce torrent de pleurs qui couloit avec tant de graces le long de ses joues, & plus que tout cela le sentiment de la tendresse, toujours vive & dominante de Cleveland, l'emporterent à un tel point, qu'il se livra sans réflexion aux mouvemens de son cœur. Il la prit brusquement entre ses bras; il s'assit en la tenant ainsi embrassée : viens, lui dit-il, d'un ton ardent & enflammé! viens, mon aimable Fanny mêle tes larmes aux miennes! n'en verse pas une qui ne tombe dans mon sein! fais passer toutes tes peines dans mon cœur! je veux être seul à les supporter, & mourir mille fois pour t'en épargner une!

Quelque remplie qu'elle fût de sa douleur, Fanny fut sensible à ce transport de tendresse. Je n'ai plus que vous, lui répondit elle languissamment; pere, mere, fille, j'ai vu mourir tout ce que je devois

vois aimer. Hélas ! sans vous, que ferois-je de la vie ? voudrois-je la conserver un moment ?

Après quelques jours passés dans les larmes, Cleveland pensa à quitter Pensacola, & à faire mettre le corps de Milord en état d'être transporté avec lui. Le Corréridor & son fils, voulurent lui servir eux-mêmes de conducteurs, & le vent fut si favorable, qu'il les mit en vingt-quatre heures dans le port de la Havane.

Dom Pedro d'Arpez les reçut avec toute la tendresse d'un pere qui n'avoit point d'autre enfant que Fanny, sa petite-fille. Il ne se lassoit pas de les embrasser & de leur dire qu'ils feroient la consolation de sa vieillesse. Le corps de Milord qu'ils apportoient dans un cercueil, étoit un triste présent à lui offrir. Il versa des larmes en se souvenant des efforts qu'il avoit fait pour arrêter ce malheureux seigneur, lorsqu'il avoit passé à Cuba ; mais ses regrets furent bien plus vifs lorsqu'il eut appris dans quelle extrême misere ils avoient vécu depuis deux ans, par combien d'infortunes le ciel

Avût 1788.

H

avoit conduit Milord à sa dernière heure.

La fatigue de ses voyages rendit très-pénible à Fanny une grossesse qui approchoit de son terme. Le repos de la Havane rétablit bientôt sa santé, elle fit une double couche des plus heureuses, & mit au monde deux garçons. Dom Pedro, Cleveland & Fanny ne virent, dans l'augmentation de leur famille, qu'un sujet de joie & de consolation.

Celui de Cleveland augmenta à l'arrivée de Bridge & de Gélin. Ces deux amis avoient trouvé le moyen de pénétrer avec Johnston dans l'île de la Colonie. Il n'y avoit plus de ministre ni de farouches anciens qui eussent pu s'opposer à leur bonheur. Tout ce qu'ils avoient demandé leur avoit été accordé; Gélin étoit le seul à qui la mort eût enlevé son épouse; mais en qualité de François, il s'en étoit consolé assez tôt pour empêcher ses amis d'appréhender les suites de son désespoir.

L'excellent naturel de Bridge ne lui ayant pas permis d'oublier que son frere étoit moins heureux que lui, il avoit communiqué à Gélin sa résolution de

le chercher & d'aller jusqu'à la Havane pour savoir ce qu'il étoit devenu. Il l'avoit engagé d'y venir avec lui; & il avoit chargé Johnston de prendre soin de son épouse & de sa fille pendant son absence.

Sa présence avoit pénétré Cleveland de la joie la plus pure. Il retrouvoit, sans s'y être attendu, ce qu'il désiroit avec tant d'ardeur, un ami, un compagnon de fortune, un témoin de sa conduite & de ses sentimens, un confident enfin de ses plaisirs & de ses peines. Vous ne me quitterez plus, lui dit-il, en l'embrassant tendrement. Vous êtes mon frere, mais je sens que vous m'allez être encore quelque chose de plus précieux & de plus tendre; vous serez mon cher & fidele ami.

Bridge n'eut pas de peine à se laisser persuader de changer de demeure & de s'établir à la Havane, mais on ne put l'engager à se reposer sur un autre du soin d'y amener son épouse; il voulut absolument se remettre en mer quelques jours après, & aller lui-même chercher sa famille à Sainte Héleene.

Fanny avoit été charmée de le voir. Elle le fut encore plus de l'espérance d'avoir bientôt sa belle-sœur auprès d'elle. Cependant son époux forma un dessein qui l'affligea; ce fut d'accompagner Bridge dans son voyage. Quelques mois d'absence, croyoit-il, ne pouvoient servir qu'à lui faire trouver de nouvelles douceurs à la revoir. En effet, quoique le fond des sentimens ne s'éteigne jamais dans un cœur naturellement tendre & constant, la familiarité avec ce que l'on aime, & l'habitude continuelle de se voir, font perdre tôt ou tard à l'amour quelque chose de sa vivacité. Il faut donc avoir recours à l'absence, & il n'y a point d'homme qui n'ait besoin quelquefois de ce préservatif.

Cleveland ayant persisté dans la résolution de partir avec Brigde & Gelin pour Sainte Hélène, ils s'embarquèrent au bout de six semaines. Sur la route, ils relâchèrent à la Jamaïque. Il venoit d'y arriver un vaisseau parti de Londres. Cleveland ayant parlé au Capitaine, apprit de lui qu'il alloit faire voile pour la Virginie. Il lui vint tout d'un coup

dans l'esprit d'aller chercher madame Lallin. Il proposa son dessein à son frere & à Gélín; ils le trouverent juste, & il les quitta après être convenus avec eux du tems auquel ils tâcheroient de se rejoindre.

Il se mit en mer, enchanté de la surprise agréable qu'il alloit causer à madame Lallin. Le vent n'ayant pas cessé de lui être favorable, il arriva heureusement à Pouvatan. Madame Lallin y étoit toujours. Il se fit conduire sur le-champ chez elle. Son arrivée lui causa une des plus grandes joies qu'elle eût jamais ressenties; elle accepta avec empressement l'asyle qu'il lui offroit auprès de son épouse, & après avoir mis ordre à ses affaires, ils cinglerent au bout de quelques jours vers la Havane.

Ils arriverent. Quelques ordres que Cleveland fut obligé de donner, les ayant long-tems retenus dans le port, le bruit de son retour fut si prompt à se répandre, que son épouse en fut assez tôt informée, pour venir au-devant de lui avec son grand-pere. Il fut surpris de voir le carosse du Gouverneur, & se doutant

qu'il y étoit avec Fanny, il offrit la main à madame Lallin pour aller au-devant de son épouse. Fanny la prit d'abord pour sa belle-sœur, avec laquelle elle croyoit qu'il arrivoit de Sainte-Hélène; mais il s'expliqua aussi-tôt, & il lui apprit que c'étoit cette même dame qui lui avoit écrit chez les Abaquis, qui étoit partie de France avec lui, qui lui avoit donné dans mille occasions des marques d'amitié & de générosité; enfin, que c'étoit madame Lallin, & qu'il la lui offroit comme une amie & une compagne dont elle goûteroit bientôt l'esprit & le mérite.

Cleveland étoit sans défiance. Il n'observa pas de quel air son épouse écoutoit ce discours. Il n'étoit occupé que du plaisir de la revoir & de lui procurer une amie. Cependant avec un peu de réflexion, il auroit pu découvrir quelque altération dans son visage, & beaucoup de contrainte dans ses manières. Lorsqu'elle vit que son époux s'étoit donné la peine de faire le voyage de la Virginie pour lui amener madame Lallin, elle se crut assurée qu'il entroit de la

passion dans une civilité si excessive, & qu'il l'avoit trompée elle-même dès le commencement de leur mariage, ou qu'il ne l'aimoit plus.

Deux mois se passerent sans qu'il fût rien échappé à Fanny qui fit connoître son trouble & son inquiétude. Gélin & Bridge avec son épouse arriverent dans le même tems. Le Gouverneur leur offrit sa maison, il les fit consentir à l'accepter, & ils se trouverent ainsi logés tous sous le même toit.

Après le premier mouvement que leur avoit inspiré la joie de se revoir, chacun pensa à se faire des occupations à son goût. Celui de Cleveland étoit déjà l'étude; Bridge prit le même parti: madame Lallin s'occupa de la lecture; Fanny & sa belle-sœur firent du point, & ce fut son aversion pour madame Lallin qui fit prendre à Fanny cette résolution. Gélin s'attacha à la compagnie de madame Cleveland & de madame Bridge. Dans ses idées de politesse & de galanterie Française, il auroit cru blesser l'honneur de sa nation, s'il eût abandonné ces

deux dames ; lorsqu'il pouvoit les amuser par son entretien.

En passant une partie du jour auprès d'elles, il devint amoureux de Fanny. Dans un caractère ardent comme le sien, il n'y avoit point de passion qui pût être modérée. Il s'attacha à connoître le fond de ses sentimens. Il découvrit qu'elle étoit agitée de quelque peine violente. Il établit dès lors un grand espoir pour ses succès amoureux. Il commença par mettre en usage toutes les ressources de son esprit. Il lui dit que madame Lallin étoit passionnée pour son mari ; qu'elle gardoit si peu de mesures, qu'elle en donnoit des marques scandaleuses ; qu'elle étoit seule avec lui toutes les heures du jour ; qu'enfin il ignoroit si son époux répondoit à sa passion, mais qu'il avoit cru devoir rompre le silence, afin qu'elle pût remédier au mal, s'il en étoit encore tems.

Un discours si adroit eut tout l'effet qu'il s'en étoit promis, & la bonne & crédule Fanny n'y apperçut que l'avis d'un ami fidele & désintéressé, qui con-

firmité toutes les préventions de sa jalousie. Gelin eut, dès cet instant, le premier rang dans son estime & son amitié.

Cleveland vivoit, pendant ce tems-là, dans la plus entière sécurité. Loin de former le moindre soupçon contraire à son repos, il remercioit Gelin d'avoir eu le secret de rendre Fanny tranquille & satisfaite. C'étoit souffler sur les flammes, & attiser le feu qui la dévorait; elle regardoit cette attention, comme une preuve manifeste de l'infidélité de son époux.

Don Pedro d'Arpez, cassé de vieillesse & se sentant proche de sa fin, institua Cleveland pour son héritier. Il ne survécut pas long-tems à cette dernière disposition. Une maladie précipitée le mit au tombeau, & Cleveland ne pensa plus qu'à recueillir son immense héritage & à retourner en Europe.

Il se disposoit à partir, quand Bridge & Gelin se plainquirent de la nécessité où ils étoient de laisser leur ami Johnston à Sainte-Hélène. J'y fais un remède, leur dit Cleveland, c'est de prendre

notre route par cette colonie , & ce projet fut exécuté.

Ils y arriverent heureusement; un vaisseau François venoit d'entrer dans le port. Les premieres nouvelles dont Bridge fut informé, lui apprirent la mort de Johnston & celle de son épouse. Cette perte lui causant beaucoup de chagrin, Cleveland s'employa pendant quelques jours à le consoler, & ne pensa plus qu'à se remettre bientôt en mer.

Comme ils étoient entierement déterminés à gagner un des ports de la Grande-Bretagne, il témoigna à madame Lallin & à Gelin la satisfaction qu'il ressentiroit de pouvoir leur assurer une retraite tranquille dans sa Patrie; mais ce fut le signal funeste de ses malheurs. Fanny avoit résolu de ne pas mettre le pied en Angleterre, s'il y conduisoit aussi madame Lallin. Les artifices de Gelin l'avoient menée peu à peu à ce téméraire projet. Le cœur de cette tendre épouse étoit en proie aux plus horribles combats. La douleur dont elle étoit déchirée, laissoit appercevoir des traces profondes sur son visage; inquiète, agitée, elle parloit peu; les yeux

s'attachoient languissamment sur son époux, & malgré l'effort qu'elle faisoit pour se vaincre, il lui échappoit souvent des soupirs. Madame Bridge ayant fait remarquer à Cleveland que Fanny avoit quelque violent chagrin, il se ménagea un moment d'entretien particulier avec elle. Il l'embrassa avec la plus grande tendresse, en la conjurant de s'expliquer & de lui ouvrir son cœur. Elle lui parut incertaine pendant quelques momens, comme si elle eût été prête à lui dévoiler le secret de ses peines. Hélas! ce fatal secret vint jusqu'au bout de ses levres, & ils pouvoient encore être heureux, si elle ne s'étoit pas obstinée à le garder; mais quelques réflexions funestes, effet déplorable des malignes inspirations de Gelin, vinrent encore l'arrêter; elle se contenta de répondre, en soupirant, qu'elle n'étoit point la maîtresse de son imagination; que malgré elle, les tragiques aventures de son pere & de sa mere, lui revenoient souvent à l'esprit; qu'elle ne pouvoit penser sans frémir, aux cruels désastres qui avoient détruit sa famille. Que n'ayant nulle raison d'espérer que le courroux du Ciel la

ménageât davantage, elle s'attendoit à quelque fin funeste qui répondroit aux malheureux commencemens de sa vie. Elle ne put retenir ces larmes en finissant ses paroles, & jamais son cœur n'avoit été serré par tant de tristesse.

Cleveland étoit si touché de son état, que pour peu qu'elle eût conservé de liberté d'esprit & de raison, elle auroit ouvert les yeux sur son innocence. O chere Fanny, lui dit-il, ô charme tout puissant de ma vie & de mes peines, comment pouvez-vous vous affliger par des craintes si injustes & par des souvenirs que vous devriez avoir effacé? Le passé n'est point en notre pouvoir, mais pourquoi trembler pour l'avenir? ne sommes-nous pas l'un à l'autre? La nature entiere peut-elle empêcher que je ne vous adore, que vous ne m'aimiez, que vous ne soyez à moi pour toujours? & si cela est aussi sûr qu'il doit le paroître, qu'y a-t-il à présent dans la vie qui puisse être un malheur pour vous & pour moi? Non, non, ajouta-t-il, en l'embrassant encore, ce n'est point sentir le prix du bonheur dont on jouit que d'être troublé conti-

nuellement par la crainte de le perdre. Votre cœur est trop inquiet; je veux vous donner un moyen de le rassurer. Que la place de la crainte y soit toujours occupée par l'amour.

Comme il n'avoit nul sujet de se défier des terribles effets de sa jalousie, il prit la réponse qu'elle lui avoit faite pour l'aveu de ses véritables peines.

Cependant, Gelin ne cessoit de la troubler par des rapports perfides & les conseils les plus violens. Il ne manqua point de lui faire appercevoir que l'offre d'un asyle à madame Lallin étoit une preuve de la passion de Cleveland pour elle. Ce malheureux s'étoit tellement rendu maître de son esprit, qu'elle ne faisoit plus rien sans l'avoir consulté. Il n'étoit pas à lui faire l'aveu de sa passion, & il s'y étoit pris avec tant d'adresse qu'elle n'avoit pu s'en offenser; cependant la maniere dont elle avoit reçue sa déclaration, lui ayant ôté la hardiesse de la renouveler, il s'étoit réduit à allumer de plus en plus sa jalousie, persuadé que sa tendresse pour son époux, s'éteindroit tôt ou tard avec son estime, & qu'il lui

deviendrait plus facile de s'insinuer dans son cœur après l'en avoir chassé. Il affectoit d'éviter tout ce qui auroit pu se rapporter à l'amour, & ne lui marquoit que l'envie désintéressée de la servir. Fanny, la douceur même, qui n'avoit jamais eu cette sorte d'expérience qui apprend à son sexe, de se défier des hommes, ne croyoit rien risquer en accordant son estime & sa confiance à une personne qui lui témoignoit tant de zèle & d'attachement; Bridge se louoit de sa générosité; Cleveland lui accordoit hautement les qualités d'homme de mérite & d'homme aimable; comment ne l'auroit-elle pas regardé comme celui dont elle pouvoit tirer le plus de secours & de consolation?

Le perfide profita de l'ascendant qu'il avoit sur elle. Il parvint à l'entraîner dans le plus horrible précipice. Ses artifices redoublèrent pour l'encourager dans sa dernière résolution. L'infortunée Fanny, succombant sous le poids de ses peines, & voyant que bien loin de penser à se séparer de sa rivale, son époux avoit encore plus d'attentions

pour elle, consentit enfin à prendre la fuite avec Gelin. Il arrêta leur départ pour la nuit suivante. Elle se leva pendant le sommeil de son mari & accompagnée seulement de Rem, elle suivit un traître qui en riant de sa foiblesse, ne douta plus de triompher bientôt de son honneur & de sa vertu.

On n'apprit cette nouvelle que le lendemain; Cleveland demanda plusieurs fois où étoit son épouse. On eut l'adresse de le tranquilliser toute la matinée, mais Bridge voyant l'impossibilité de lui cacher plus long-tems ce funeste événement, prit le parti de lui en dire toutes les circonstances.

Cleveland au comble de l'infortune & de la douleur, ne laissa pas de résister d'abord aux mouvemens du plus horrible désespoir. Ce que j'entends, dit-il à Bridge, est plus triste sans doute que la mort de Fanny & mille fois plus insupportable que la mienne. Votre rapport, ajouta-t-il, en s'efforçant de le regarder d'un œil ferme, est apparemment certain? Vous devez bien juger que le mal est sans remède, lui répondit Bridge, puis-

que je n'ai pu m'empêcher de vous l'apprendre.

Si l'ame de Cleveland avoit eu assez d'empire sur elle-même pour se contraindre à cet excès, elle n'en avoit plus sur ses sens pour en arrêter le trouble & le désordre. Les mouvemens cruels qui lui déchiroient le cœur, se communiquèrent en un moment au cerveau. Il sentit que sa raison s'obscurcissoit tout d'un coup. Il étendit les bras vers Bridge, comme si la terre se fût dérobée sous ses pieds, & qu'il eût cherché à se tenir à quelque chose. O mon frere! lui dit-il, je me meurs. En effet il tomba sur lui sans le moindre reste de sentiment & de connoissance.

Cependant étant revenu à force de soins & de secours, son frere lui demanda s'il n'approuvoit point la proposition qu'il lui avoit faite de se mettre promptement à la poursuite du perfide Gelin. Cleveland lui répondit qu'il se reposoit de tout sur son attention & sur sa prudence.

Malgré la célérité avec laquelle ils étoient partis de Sainte-Hélène, les vents furent si contraires, qu'ils mirent plus de

trois mois à gagner la hauteur de l'Espagne. Bridge fit prendre à leur flotte la route de la Corogne; ils y arriverent heureusement.

Bridge s'étant proposé par simple motif de curiosité de visiter la ville, il y employa la plus grande partie du jour. Comme il revenoit au port vers le soir, & qu'il étoit prêt à mettre le pied dans la chaloupe, il se sentit arrêté par le bras. Il tourne la tête, & il reconnut Gelin. A peine put-il en croire ses yeux; il demeure interdit jusqu'à ne pouvoir s'exprimer. Ce perfide se jette à son cou, l'embrasse étroitement & lui proteste qu'il est toujours le plus tendre & le plus sincère de ses amis.... Mon ami! lui dit Bridge: toi, traître, qui a déshonoré mon frere, & violé les droits les plus saints de l'honneur & de l'amitié! Qu'as-tu fait de Fanny? Elle est en sûreté, lui répondit Gelin. Comment perfide, reprit Bridge, tu prétends donc la garder? Aussi long-tems, répartit l'autre, qu'elle sera contente de mes services & qu'elle aura besoin de mon secours. Loin de marquer du repentir, tu joins donc la

raillerie à l'ingratitude , ajouta Bridge ; va , nous prendrons des voies plus sûres pour tirer raison de ta scélératesse. En même tems, il s'efforça de le saisir au collet & de l'arrêter pour le conduire au vaisseau.

Gelin étoit vigoureux, il échappa des mains de Bridge & il prit la fuite. Pourfuivi & forcé de repasser auprès de la chaloupe, où il ne pouvoit manquer d'être arrêté, il ne ménagea plus rien pour sauver sa vie; il met l'épée à la main, & se tournant tout d'un coup vers Bridge, il fondit si impétueusement sur lui, que quoiqu'il eut le tems de tirer aussi la sienne & de se mettre en défense, il ne put éviter de recevoir un grand coup qui le perça d'outre en outre. Il tomba sans mouvement.

Gelin en retirant son épée du sein de son ami, en vit sortir un ruisseau de sang. Ce spectacle l'émut jusqu'au fond du cœur. Il oublia l'intérêt de sa liberté & de sa vie, & n'écoutant plus que les cris de l'amitié, il se jeta par terre à corps perdu pour embrasser mille fois celui qu'il venoit de massacrer.

Pendant qu'il le ferroit de toute sa force, en lui demandant pardon & en poussant des cris pitoyables, les Anglois qui avoient redoublé leur courûe en voyant de loin le combat, s'approcherent du lieu où couloit le sang de Bridge; dans la fureur qui les anima à cette vue, ils ne s'arréterent point à distinguer si c'étoit la haine ou l'amitié, qui tenoit Gelin attaché sur son cadavre, ils le percerent de plusieurs coups, sans que ce malheureux jettât une plainte, ni qu'il fît le moindre mouvement pour se défendre; le croyant mort, on le laissa étendu par terre, sans s'occuper de lui donner aucune espece de secours. Bridge respiroit encore. Après l'avoir enlevé, les Anglois regagnerent promptement le vaisseau, & le Chirurgien de l'équipage ayant visité sa blessure, la trouva mortelle. En effet, il expira une heure après.

Les efforts de Cleveland, pour étouffer jusqu'à ses soupirs, furent si violens, qu'il sentit plus d'une fois ce frémissement que l'ame éprouve lorsqu'elle est prête à se

séparer du corps. La nécessité dont il étoit pour l'intérêt de sa belle-sœur, de conserver la liberté de son esprit, lui fit trouver assez de force pour suspendre les effets du plus vif & du plus invincible désespoir. Eloignons-nous, dit-il brusquement à ses gens; fuyons cette malheureuse côte, gagnons Nantes; c'est notre route pour l'Angleterre, & il m'est d'ailleurs indifférent en quel endroit du monde j'aie achever ma triste vie.

Arrivé en France, il préféra Saumur à tous les lieux où il auroit pu fixer sa demeure. Cette ville étoit alors remplie de Savans, de Professeurs habiles & d'un grand nombre d'étrangers, il crut qu'il n'y avoit point de meilleure école pour ses enfans. Madame Lallin lui promit de leur servir de mere, pendant que sa belle-sœur, que rien ne pouvoit consoler, s'occupoit de l'éducation de sa fille.

Cleveland ne trouva point dans l'étude de la philosophie, à laquelle il s'étoit entièrement livré, les ressources sur lesquelles il avoit fondé ses plus grandes espérances. Les livres qu'il avoit aimés

jusqu' alors avec idolâtrie , lui devinrent odieux & insupportables. Il ne mit plus le pied dans son cabinet. Son unique occupation , pendant sept ou huit jours , fut de se promener seul dans son jardin & de s'y ensevelir dans un abîme de méditations sombres & funestes. Madame Lallin & sa Belle-Sœur , prirent beaucoup d'inquiétude pour sa santé , mais il exigea absolument qu'elles ne s'occupassent pas de lui.

Cependant , loin de trouver dans sa solitude le soulagement qu'il y cherchoit , sa douleur s'accrut tellement , par toutes ses réflexions , qu'il tomba en peu de jours dans la plus terrible de toutes les maladies. Il fut atteint de ce délire frénétique , si commun parmi les Anglois , qu'on appelle *horreur invincible pour la vie*.

Dès le troisieme jour , après qu'il eut fait divorce avec ses livres , il en ressentit un accès si vif & si pressant , que s'il eût eu un poignard à la main , il se seroit percé le cœur. Le poids de ses chagrins accabloit sa raison. Il se familiarisa avec l'image de la mort. « Je cherchois le

remède des maladies de l'ame, disoit-il, le voilà découvert. Il est simple, il est court, il est facile, il est présent à tous les malheureux, son effet est certain. Combien de chemins peuvent en un moment me conduire à la mort ! Il ne me reste qu'à choisir le plus sûr & le plus abrégé ».

Quantité d'illustres exemples servoient à confirmer sa résolution. Caton, Démosthène, Mithridate, Marc Antoine, avoient terminé glorieusement leur vie. N'étoient-ils pas des hommes de vertu & de courage ?

Quoiqu'il eut pris la résolution de mourir, il différa de quelques jours l'exécution de son dessein, enfin le moment décisif arriva.

Il résolut de se servir de son épée pour se percer le cœur, & de ne pas en remettre l'exécution plus tard que dans l'après midi du même jour. Il y avoit dans le jardin plusieurs allées profondes & écartées du corps de la maison. Il choisit celle qui parut la plus favorable à son dessein. Un cabinet de verdure, qui étoit dans le plus obscur enfoncement,

devoit être le théâtre de son action sanglante. Il examina avec soin s'il ne pouvoit y être apperçu de personne. Toutes les mesures furent prises avec la plus grande tranquillité; en effet, quand on est près de sortir d'un rigoureux esclavage, on n'arrête guere les yeux sur les maux qu'on a soufferts, ou sur les chaînes qu'on va rompre. On n'est plus sensible qu'aux douceurs de la liberté.

Cleveland prit paisiblement le chemin de la maison, & comme l'heure du dîner approchoit, il crut que, pour éviter toute affectation, il falloit encore une fois se mettre à table avec sa famille. Madame Lallin & sa belle-sœur remarquerent avec joie qu'il étoit plus tranquille qu'à l'ordinaire. Après dîner, il monta à sa chambre pour prendre son épée & redescend au jardin. Son cœur étoit dans une paix profonde, & il n'avoit pas la moindre inquiétude sur l'avenir.

En arrivant au cabinet de verdure, il s'assit dans le coin le plus enfoncé. Il tira son épée du fourreau, & après en avoir considéré la pointe avec un regard fixe & attentif, il crut sentir un léger

frémissement qui se répandit dans tous ses membres ; mais souriant de la foiblesse de son corps , & le regardant avec dédain : ton regne est passé , lui dit-il , rentre dans la poussiere dont tu es sorti ; si j'ai besoin encore un moment de ton secours , c'est pour te faire servir toi-même à notre séparation éternelle. Auteur de mon être ! ajouta-t il , en fermant les yeux , dirige mes premiers pas dans l'obscurité où je vais entrer. Tu es par-tout , mon ame ne sauroit manquer de tomber dans ton sein.

Son bras étoit levé. Il n'y avoit plus qu'un instant d'intervalle entre sa vie & sa mort. Un bruit qu'il entendit à quelques pas du cabinet , lui fit baisser la main & cacher derrière lui son épée. C'étoient ses enfans ; ils s'approcherent , & l'embrassant l'un après l'autre avec les marques de la plus grande affection , ils lui prirent les mains & l'accablèrent de caresses. Il les regarda quelque tems avec cette douce complaisance que la nature se plaît à réveiller si aisément dans le cœur d'un pere. Le plus âgé ne passoit pas huit ans , & ils avoient tous deux les
graces

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE.

Le Relieur aura l'attention d'ôter ce titre
en reliant les deux vol. d'Août & Sep-
tembre.

SEPTEMBRE 1788.



A PARIS,
Au BUREAU, rue des Poitevins,
N^o. 20.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

REPORT OF THE

COMMISSIONERS OF THE

BOARD OF PHYSICS

FOR THE YEAR

1881-82

CHICAGO, ILL.

1882

graces, les plus aimables de l'enfance. Ils vont me perdre, disoit-il en lui-même ; ils demeureront après moi, sans protection & sans support : abandonnés par une mere dénaturée, & privés de leur malheureux pere, que deviendront-ils ? Leur destinée est certaine ; n'eussent-ils à craindre que la contagion de mes infortunes, ils doivent s'attendre à une vie triste & misérable.... quel meilleur service puis-je donc leur rendre, que de leur fermer l'entrée d'une carrière de douleurs, en terminant leurs jours par une prompte mort ? Ils passeront avec moi à une condition plus heureuse ; ils mourront avec leur pere : si je regarde la mort comme un bien, pourquoi ferois-je difficulté de la partager avec mes chers enfans ?

En finissant ce funeste raisonnement, il les prit tous deux dans ses bras, & penchant la tête contre leur visage, il les serra, chacun de leur côté, contre le sien. Son cœur, si libre & si tranquille un moment auparavant, s'étoit appesanti tout-à-coup, & il sortoit de tems en tems des larmes de ses yeux.

Septembre 1788.

I 2

Cependant lorsqu'il vint à faire attention à l'incertitude où il étoit, il la regarda comme une foiblesse. C'en est fait, s'écria-t il, en se levant, je mourrai, & ils mourront tous deux avec moi : je suis leur pere, le soin de leur bonheur me regarde; une vaine pitié ne m'empêchera point de leur procurer le seul bien qu'ils peuvent recevoir de moi. Il prononça ces paroles avec un trouble qui ne lui permit pas de faire attention qu'ils avoient assez de raison pour en comprendre le sens; de sorte que le voyant son épée nue à la main, ils sortirent tout effrayés du cabinet. Irrité de les voir fuir, il les rappella d'un ton menaçant, & ces timides & innocentes victimes ne balancerent point de retourner sur leurs pas. Ils vinrent en pleurant jusqu'au cabinet, en s'arrêtant seulement à la porte. Là, ils se mirent à genoux comme pour lui demander la vie qu'il avoit dessein de leur ôter. Il ne résista point à ce spectacle : son épée tomba d'elle-même de ses mains, & loin de penser plus long-tems à égorger ses chers enfans, il sentit qu'il sacrifieroit mille fois

la vie pour défendre la leur : ven z petits infortunés, leur dit-il, en ouvrant tendrement les bras, venez embrasser votre malheureux Pere; venez, ne craigez rien... Ils vinrent à lui, il les tint long-tems serrés avec un transport de tendresse inexprimable : ils se rassurerent. Le plus jeune lui demanda pourquoi il avoit voulu les tuer : cette question acheva de lui percer le cœur; il ne lui répondit qu'en l'embrassant de nouveau, & il ne fut capable, pendant quelques momens, que de verser des pleurs & de pousser des soupirs.

Cependant comme son imagination s'étoit remplie pendant plusieurs jours du dessein & des préparatifs de sa mort, ces cruelles idées ne pouvoient s'effacer tout d'un coup & l'abandonner entiere-ment. Il en sentit le péril, & voulant mettre du moins ses enfans en sûreté, il leur ordonna de se retirer; ils le quitterent sans oser ajouter un seul mot.

Leur frayeur s'étoit si bien peinte sur le visage, que les deux dames s'en apperçurent. Quoiqu'elles n'eussent pu tirer d'eux la vérité, elles en avoient assez découvert pour concevoir de l'inquié-

tude. Elles accoururent au jardin, Cleveland les entendit s'avancer dans l'allée; il n'eut le tems que de cacher son épée: elles entrèrent dans le cabinet; leurs questions furent obligeantes, mais il eut lieu de s'assurer qu'elles ignoroient le danger où il s'étoit trouvé, & il affecta de les entretenir de maniere à leur en ôter le soupçon.

Elles ne voulurent pas s'en tenir aux apparences; elles prirent ensemble des mesures pour lui procurer de la dissipation, en engageant ce qu'il y avoit de plus éclairé à Saumur, de lui rendre de fréquentes visites.

Quelques tracasseries de Moines & de Ministres protestans, qui se disputoient tour-à-tour la gloire de ramener dans le bercail cette brebis égarée; une lettre-de-cachet lâchée par l'intendant, à la sollicitation de l'Evêque d'Angers, lui firent enfin quitter Saumur, & il se rendit à Paris avec sa belle-sœur, sa niece & madame Lallin.

Madame, sœur du Roi Charles, faisoit sa résidence ordinaire à Saint Cloud. Cette bonne princesse étoit de l'accès l

plus facile. Cleveland obtint bientôt l'honneur de paroître devant elle. Il fut introduit dans son cabinet. Madame ayant eu la curiosité d'apprendre la cause de ses peines, il lui donna cette satisfaction en lui racontant une partie des aventures de sa vie ; il ne lui cacha pas même la plus cruelle, qui étoit l'infidélité de son épouse. Son attention marquoit le plaisir qu'elle trouvoit à l'entendre, mais lorsqu'il eut cessé de parler, il fut étrangement surpris de sa réponse. Je crois connoître votre épouse, lui dit-elle ; oui, je suis fort trompée, si je ne la connois.

Mon épouse ! Ah ! Madame, lui dit-il, il est impossible. Cette perfide créature n'aura jamais eu la hardiessé de se présenter devant vous. Il faudroit qu'elle eût renoncé à toute pudeur pour oser paroître à vos yeux avec le fardeau de ses crimes.

Vous avez raison de croire, interrompit la princesse, qu'elle ne m'en a pas fait la confidence ; mais il y a six semaines qu'elle se fit annoncer à moi sous le simple titre d'une dame angloise qui avoit

besoin de ma protection. Je la vis. Sa figure me plut infiniment ; je lui demandai qui elle étoit , & en quoi je pouvois lui être utile : elle me pria de ne pas la presser de m'apprendre son nom ; mais après m'avoir dit , en versant beaucoup de larmes , qu'elle venoit de l'Amérique , & qu'elle avoit souffert beaucoup d'infortunes qui méritoient ma compassion , elle me conjura de lui procurer un asyle où elle pût passer le reste de ses jours. Je me sentis tant d'inclination pour elle , que si elle eût voulu s'expliquer davantage , je l'eusse arrêtée infailliblement auprès de moi. Je lui conseillai de se retirer au couvent de Chaillot , & je lui donnai un de mes gens pour l'y conduire & la recommander de ma part à l'Abbesse.

Au moment que Madame finissoit son récit , on vint l'avertir que le Roi entroit dans son appartement. Elle dit à Cleveland de se retirer & d'attendre ses ordres. Il se promena quelques tems dans une antichambre. Ses tourmens venoient de se renouveler. Il ne pouvoit plus douter que ce ne fût son épouse qui étoit

à Chaillot. Quoique ce fut une douleur de moins pour lui que de la savoir dans un lieu qui lui répondoit de sa conduite, il se trouva presque aussi ému qu'il l'avoit été à la première nouvelle de son infidélité.

Madame l'ayant fait rappeler, je suis curieuse, lui dit-elle, de savoir comment vous en userez à l'égard de votre épouse. Mon dessein, lui répondit-il, est de la laisser dans la retraite qu'elle a choisie sous la protection de votre Altesse Royale. Il lui fit alors une relation exacte de toutes ses infortunes, & sa conversation, qui dura long-tems, eut des suites extrêmement avantageuses pour lui. Elle inspira à la Princesse tant de bonté pour sa famille, qu'elle tint lieu de mere à ses enfans pendant le reste de sa vie, & qu'elle lui ordonna de louer une maison dans le voisinage de Saint Cloud.

Il ne songea plus qu'à fixer au plutôt sa résidence auprès de la princesse. Il eut soin de choisir sa maison de campagne, propre au dessein qu'il avoit d'y entretenir peu de commerce avec les

hommes. Il y avoit dans l'endroit le plus enfoncé de son parc un pavillon composé seulement de deux chambres & d'un cabinet; il y fixa son séjour ordinaire, & le fit meubler très-proprement. Il étoit un jour dans ce petit réduit, quand on vint l'avertir qu'un Jésuite demandoit à lui parler de la part de Madame; il le fit entrer. Je fais, lui dit le Pere, que vous avez essuyé des malheurs sans nombre & sans exemple, & que vous y cherchez du remede. D'abord il faut établir que dans la triste situation où vous êtes, il y a deux choses à exécuter pour votre guérison; l'une est de vous faire perdre le sentiment de vos peines; l'autre de rendre à votre cœur le goût du plaisir. La religion vous servira pour atteindre au premier but, & l'amour pour vous conduire au second. Il le quitta en lui disant qu'il alloit préparer ce qui devoit servir à son entreprise.

Il revint le lendemain à l'heure du dîner, & fit honneur à la bonne chère. Il mangea de tous les mets avec le plus vigoureux appétit. Le dîner fini, il commença son traité de morale par des ré-

flexions sur les plaisirs de la table. Vous m'avez traité avec magnificence, dit-il à Cleveland, mais à quoi bon cette profusion de mets? Je ne prétends pas condamner un goût décidé pour la table, & je crois même qu'il faut faire entrer cette sorte de plaisir dans le plan d'une vie heureuse; mais je voudrais qu'un homme d'esprit le fît moins consister dans la multitude des viandes que dans la propreté & la délicatesse. Par exemple, ajouta-t-il, vous ne sauriez avoir un trop bon cuisinier : vous ne sauriez prendre non plus trop de soin pour le choix de votre vin ordinaire. Hélas ! lui répondit Cleveland, je ne m'occupe guère à faire la distinction des mets qui me sont présentés; la tristesse rend tout amer, & change la meilleure nourriture en poison. Laissez-moi faire, repliqua le Jésuite, je fais le moyen de vous rapeller le goût; commençons par l'esprit & le cœur; le reste viendra bientôt après. Au surplus, Madame vous verra toujours de bon œil à Saint-Cloud, mais comme ce n'est pas sous les toits dorés qu'on s'amuse le plus, je vous ai ménagé ce matin une

connoissance , qui , de l'humeur dont vous êtes , aura mille charmes pour vous ; c'est dans le voisinage ; je vous y introduirai dès aujourd'hui ; j'y ai déjà fait l'éloge de votre mérite & vous y êtes attendu avec impatience.

Le remede que vous m'offrez , lui dit Cleveland , me seroit presque aussi difficile à souffrir que mes propres maux. Votre intérêt , lui répondit le Pere , vous oblige du moins à le tenter. Allons , accompagnez-moi ; c'est chez un gentilhomme protestant dont je veux , par ordre du Roi , faire un bon catholique. Il est dans une campagne voisine , avec sa femme & sa fille. Vous souhaiterez de les revoir , quand vous aurez commencé à les connoître.

Ils s'y rendirent aussitôt. Les premiers complimens firent juger qu'ils étoient attendus. Cleveland trouva dans la conversation de M. de R.... tout ce que son guide lui avoit promis , c'est-à-dire beaucoup d'esprit & de politesse. Il vit dans madame de R... une personne de quarante ans extrêmement aimable , mais tous ses regards lui furent dérobes aussi-

tôt par la fille Cecile, qu'il prit moins pour une créature mortelle que pour une Divinité. Jamais la nature ne fit ses présens avec tant de profusion. Il s'attacha d'abord à l'admirer, comme la plus belle chose qui se fût jamais offerte à ses yeux. L'éclat de son teint, la régularité de ses traits, la vivacité éblouissante de ses yeux, mille charmes répandus sur son visage & dans toute la personne, lui présenterent pendant quelques momens un spectacle dont il ne pouvoit se rassasier.

Le tems de cette premiere visite se passa en civilités mutuelles, & l'on se quitta assez satisfait les uns des autres, pour se promettre de cultiver avec soin ce commencement de connoissance.

Le Jésuite, qui osoit porter des vues criminelles sur Cécile, avoit observé Cleveland avec beaucoup d'attention. Il lui demanda en sortant s'il n'avoit pas trouvé la demoiselle fort aimable. Infiniment, lui répondit-il, & je doute qu'il y ait au monde quelque chose qui lui ressemble. Vous cherchez des remedes contre la tristesse, lui dit l'impudent moraliste, en trouverez-vous jamais un plus agréable

Cleveland le regarda avec surprise. Ne vous y trompez pas, continua le Pere, vous ne guérirez les maux que l'amour vous a faits que par l'amour même. Croyez-en la longue étude que j'ai faite du cœur humain.

Cleveland passa le soir & une partie de la nuit à se représenter les charmes de la belle Cécile. Il étoit sans crainte & sans précaution, parce qu'il ne voyoit point de danger; aussi lui arriva-t-il d'y succomber sans défense.

En s'éveillant, il se trouva l'imagination si remplie de cette fille céleste, qu'il ne fut plus capable de s'occuper d'autre chose. L'amour lui fit sentir les plus charmantes émotions; & soit par un effet des songes qui lui avoient fait illusion pendant le sommeil, soit par la nature de cette passion, il se leva avec un mouvement de joie, qu'il n'avoit connu que dans les momens les plus heureux de sa vie. Le remede de mes douleurs est trouvé, disoit-il, le voilà, c'est l'amour: mais je suis lié par les sermens du mariage: oui, mais mon épouse m'a trahi, & je ne lui dois plus rien. L'ingrate! ne l'adorois-je pas?... ne l'aurois-je pas aimée conf.

tament? hélas! je la préférerois encore à l'empire du monde, s'il étoit possible qu'elle retrouvât son innocence. Je puis donc, continuoit-il, suivre le penchant qui m'entraîne vers Cécile. Il est vrai que je n'ai rien à me proposer au-delà du simple plaisir que je puis trouver à le suivre: mais qu'ai-je jamais cherché dans l'amour? Est-ce le plaisir des sens? Non, c'est la douce union de deux cœurs qui s'accordent dans leurs sentimens; c'est le goût du mérite; c'est le charme inexprimable de la tendresse; c'est tout ce qu'il ne m'est plus permis d'attendre de mon infidèle épouse. Le cœur devient libre quand on lui manque de foi, & le corps seul demeure lié par les promesses de la bouche... Ces réflexions l'agiterent toute la matinée.

Après midi on vint lui annoncer la visite de M. de R....., accompagné de son épouse & de sa fille. Son cœur tréfaillit de joie, lorsqu'il vit paroître celle qui s'en étoit rendue la maîtresse. Il les combla de civilités & engagea sa belle-sœur & sa niece, à former une intime liaison avec Cécile & sa mère.

Un peu de familiarité mit une grande différence dans les manieres & dans le tour de la conversation. Ils arriverent à ce degré presque tout d'un coup, & les dames prirent entre elles sans s'en appercevoir, le ton d'une véritable amitié.

Le lendemain, Cleveland ne manqua point d'aller dès l'après-midi chez Cecile, il la rencontra dans l'avenue de la maison où elle se promenoit avec le Jésuite. Aussitôt qu'il l'eut apperçue, il descendit de sa voiture pour l'aborder. La rougeur dont se couvrit le visage de cette belle personne à son approche, lui fit croire qu'elle étoit occupée de quelque chose d'intéressant. Il alloit lui faire des excuses de la liberté qu'il prenoit d'interrompre la conversation par sa présence, mais le Jésuite le prévint. C'est de vous, monsieur, lui dit-il, que j'avois l'honneur d'entretenir mademoiselle. J'ai cru lui rendre service en lui faisant connoître votre mérite & une partie des sentimens que vous avez pour elle. Je suis allé encore plus loin, j'ai trahi votre secret, & je lui ai promis de votre part quelque chose de plus que de l'estime. Une déclaration si

nette, augmenta la rougeur de Cécile, & mit Cleveland lui-même dans un extrême embarras. Ses réponses néanmoins furent aussi tendres que respectueuses. Il l'aimoit avec ardeur, il trouva une douceur infinie à le dire. L'arrivée du pere de Cécile, ne laissa point le tems à cette charmante fille de s'expliquer; elle se remit de sa rougeur en le voyant, & ils entrèrent ensemble dans la maison.

A peine Cleveland avoit-il le pouvoir de se rendre maître de son attention pour entendre le pere de Cecile & pour lui répondre. L'embarras de cette aimable fille étoit égal au sien. Elle paroissoit rêveuse. Cleveland remarqua qu'elle portoit souvent la main au front comme pour cacher ses yeux, mais ses doigts s'entrouvroient & laissoient passer ses regards. Elle les fixoit sur lui avec langueur, & lorsqu'elle appercevoit que les siens se tournoient sur elle, il voyoit ses doigts se fermer aussi-tôt pour lui dérober un spectacle si ravissant. Il vécut pendant quelques mois dans cette douce ivresse.

Un jour qu'il étoit à Saint-Cloud, il

reçut un billet de M. de R.... par lequel celui-ci le pressa de la manière la plus vive de se rendre incessamment chez lui. Il y vola. Monsieur, lui dit le gentil-homme en l'apcevant, tout est perdu sans ressource. Je suis informé qu'il n'y a d'autre parti à prendre si je veux rester fidele à ma religion, que d'abandonner promptement le Royaume. Je ne fais comment me défaire secretement de mon bien. Je crains à tout moment qu'on n'enleve ma fille. Le danger est pressant, & je n'y vois point de remede, si votre amitié ne vient à mon secours.

Il ne faut rien espérer du côté de Saint-Cloud, lui dit Cleveland, pour une entreprise où la Religion est mêlée; les courtisans font toujours de celle du prince; mais j'ai un ami à Rouen, c'est Milord Clarendon qui pourra vous servir. Il peut vous ménager facilement les moyens de passer en Angleterre. Je lui écrirai par le premier ordinaire. Fort bien, répondit M. de R...., mais pendant que vous écrirez, si l'on m'enleve ma fille? Eh bien, reprit Cleveland, faites-la partir d'avance pour Rouen. Milord Clarendon la rece-

vra avec plaisir, j'en suis sûr, & elle y sera agréablement avec son épouse, jusqu'à ce que vous puissiez la rejoindre. J'approuve infiniment cette idée, ajouta M. de R..., mais observez que dans la circonstance, il ne m'est pas possible de la faire conduire à Rouen, sans être soupçonné d'avoir contribué à son évasion; faisons-mieux, continua-t-il, venez la prendre cette nuit dans votre carosse, & vous profiterez de l'obscurité pour gagner bien du chemin avant le jour. Cleveland accepta la proposition de tout son cœur; il prit avec lui un petit nombre de gens de confiance, & l'heure de s'approcher de la maison de Cecile étant arrivée, il en gagna aussi-tôt l'avenue.

Il n'y fut pas long-tems sans voir paroître M. de R..., son épouse & leur adorable fille. Ils la remirent entre ses mains après l'avoir embrassée. Les adieux furent courts. Ils partirent.

Cecile gardoit le silence & paroissoit rêveuse. Son conducteur avoit eu soin de prendre une bougie allumée dans la voiture. Sans affecter de la regarder fixement, il n'observoit pas moins la dou-

ceur de ses yeux, & il sentoit une émotion extraordinaire, lorsqu'il lui arrivoit de rencontrer ses regards.

Cecile étoit jeune & sans expérience. L'amour lui faisoit sentir déjà tout ce qu'il a de plus doux & de plus séduisant. Bientôt elle fit connoître à son conducteur qu'elle craignoit d'être aussi sensible que lui aux peines de l'absence. Il l'assura que son dessein n'étoit pas qu'elles fussent éternelles, qu'il étoit résolu de quitter la France avec M. de R.... & qu'ils passeroient tous ensemble en Angleterre. Elle fut si satisfaite de cette résolution, qu'elle lui traça sur le champ une route bien propre à l'avancer. Il me semble, lui dit-elle avec douceur, que vous eussiez pu me faire éviter le voyage de Rouen, si vous eussiez proposé à mon pere de me prendre chez vous, pour y être avec vos dames, jusqu'à ce que ses affaires fussent terminées. Cleveland, charmé de cette ouverture, imagina effectivement qu'il pouvoit lui donner un asyle assuré dans le bâtiment qui étoit au milieu de son parc, & il donna ordre sur le champ au cocher de retourner sur ses pas.

Quand ils en eurent gagné la porte, Cecile s'appuya sur son bras. L'amour n'a point d'expressions passionnées, qu'il ne lui adressât & qu'elle ne parût écouter avec plaisir. Ils arriverent au bâtiment. Voilà, lui dit Cleveland, l'asyle que vous vous êtes choisi. L'empire du monde, si j'en étois le maître, seroit bientôt dans vos mains, comme celui de ce petit appartement; mais vous savez bien, ajouta-t-il en lui montrant son cœur, où vous regnez encore plus souverainement. En effet, il étoit enchanté de la voir. L'émotion de la marche, & les aventures de la nuit donnoient à Cecile un air si fin & si brillant, qu'il se rassasioit aussi peu d'admiration que d'amour. Elle s'aperçut avec plaisir de l'impression que faisoient ses charmes, & ses yeux lui disoient qu'il étoit tendre autant que les siens lui apprenoient qu'elle étoit belle.

Les regards de Cécile, en s'attachant sur ceux de Cleveland, acheverent de l'embraser. Il s'assit auprès d'elle. Ses sens étoient troublés. Elle lui demanda s'il avoit quelque sujet de chagrin. Du chagrin, lui dit-il, en se saisissant d'une

de ses belles mains : du chagrin, lorsque je vous vois, que je vous adore, que j'ai la douceur de vous le dire, & de croire que vous voulez bien l'entendre? Votre cœur n'est-il pas à moi? Ne me l'avez-vous pas donné, & si je le possède, puis-je être chagrin ou malheureux?

Quel plaisir pour Cecile! Sa tendresse & sa joie éclatoient sur son visage. Dans un tel moment, que pouvoit-elle lui refuser? Leurs desirs étoient les mêmes. Le cri de l'honneur & de la vertu, n'étoit plus assez fort pour se faire entendre. Il imprimoit mille ardens baisers sur sa belle main, & ils n'étoient pas repoussés. Cependant un reste de modestie la lui fit retirer. Ciel! que fais-je, s'écria-t-elle, me promettez-vous du moins de m'épouser? Cette question prononcée d'un air tendre & languissant, le fit frémir. Il garda le silence. Elle s'aperçut de son embarras. O Dieu! vous balancez, lui dit-elle? Sans lui répondre, sans oser la regarder, il reprit une de ses mains, qu'il tâcha de retenir malgré elle, mais elle la retira & cessa aussi de parler.

Ils demeurèrent l'un & l'autre, assez

longtems dans cette situation. Cleveland tourna enfin la vue sur elle. Elle lui parut d'une tristesse extrême. Il remarqua même quelques larmes qui couloient le long de ses joues. Il ne résista point à ce spectacle. Son premier mouvement fut de se jeter à ses genoux. Ah ! laissez-moi , s'écria-t-elle , je ne dois plus vous voir ni vous entendre. Vous m'avez trompée. Hélas , il ne vous en coutoit guere. Je suis une malheureuse qui devois mourir de honte. Ce reproche le pénétra jusqu'au fond du cœur. Il lui jura avec les sermens les plus saints , que rien n'étoit si tendre & si sincere que son amour. Pourquoi refusez-vous donc , lui dit-elle , de m'épouser ? Belle Cécile , lui répondit-il , en embrassant ses genoux , le Ciel est témoin qu'il n'y eut jamais de passion si sincere & si parfaite que la mienne. Mon cœur est tout pénétré de vos charmes ; il vous aime plus qu'on n'a jamais aimé. Il vous adore. Il sent que le bonheur d'être à vous , est le bien suprême : il me feroit préférer la qualité de votre époux à toutes les fortunes du monde.... Elle l'interrompit , & prenant ces dernieres

paroles dans le sens favorable à ses desirs, elle lui dit en lui tendant la main, avec un souris tendre & un air déjà consolé, que vous êtes cruel de m'avoir fait payer cette explication si chere ! cette erreur ne fit qu'augmenter son embarras ; il refusa sa main : ôtez-vous, lui dit-il, ne me regardez qu'avec horreur : ma chere Cecile, je ne puis être à vous, je suis marié.

L'étonnement où cette déclaration la jetta, ne peut pas se décrire. Elle fut prête à tomber évanouie entre ses bras, & elle ne sortit de cet état que pour répandre deux ruisseaux de larmes. Je suis perdue, s'écria-t-elle, je suis déshonorée sans retour. Elle se leva, & s'éloignant de lui avec une espee d'horreur, elle lui donna les noms les plus odieux.

Le jour commençoit à paroître. Cleveland eût été au désespoir qu'une scene si fâcheuse fût devenue publique. Lorsqu'il la vit déjà près de la porte, & lui trop éloigné pour l'empêcher de sortir, il tira son épée avec un transport que toutes les expressions ne représenteroient jamais ; mille fois plus déchiré de la crainte
de

de la perdre que de celle du déshonneur dont elle le menaçoit, il s'écria qu'il alloit se percer le cœur si elle sortoit sans l'entendre. Elle fut si effrayée de ses menaces, qu'elle demeura comme immobile. Il se jeta à ses genoux dans le lieu même où il étoit, & tendant les bras vers elle, ô Cecile! lui dit-il, écoutez-moi, je vous conjure de m'écouter. Apprenez l'histoire du plus malheureux homme qui fût jamais. Je vous demande en grace de m'entendre un moment, ou je meurs si vous me le refusez. Après avoir balancé quelque tems, elle repoussa doucement la porte & s'assit sur la chaise la plus voisine.

Cleveland commença par lui apprendre les tristes circonstances de sa première jeunesse. Il lui raconta ensuite tout ce que l'on a vu dans sa malheureuse histoire, jusqu'à l'infidélité de son épouse. Elle l'écouta d'abord avec plus de curiosité que d'émotion; mais à mesure que les événemens se développoient, elle ne put s'empêcher de s'attendrir.

Son récit avoit été long. Il revint auprès d'elle, mais le cœur si triste & si

Septembre 1788.

K

abbatu qu'il n'osoit encore lever les yeux sur les siens. Il étoit timide & tremblant aux pieds d'une fille de seize ans, comme s'il eût attendu d'elle l'arrêt qui devoit décider sa destinée.

Cecile voulut qu'on avertît madame Bridge & sa fille, qu'elle étoit au parc avec lui, & qu'ils les attendoient avec impatience. Ces dames ne tarderent pas d'arriver. Elles furent surprises d'apprendre les raisons qui obligeoient Cecile à venir se cacher pour quelque tems dans leur parc; elles lui promirent de ne pas la quitter & de ne rien épargner pour lui éviter de l'ennui. Cecile fit partir ensuite un domestiqué pour informer son pere de sa nouvelle demeure, & elle fut bientôt instruite de la satisfaction qu'il en éprouvoit.

Le Jésuite recommença ses visites, il parla de Cecile & du malheur qui lui étoit arrivé. M. de R... ayant fait courir le bruit qu'elle s'étoit laissée enlever par un amant, il affecta de paroître persuadé de la vérité de l'aventure qu'on se plaisoit à débiter, & de consoler Cleveland, comme s'il l'eût cru pénétré de la plus

vive affliction; mais la conduite nouvelle que l'on tenoit avec lui ayant achevé de lui ouvrir les yeux, il ne douta plus que Cécile ne fût cachée dans la maison, & que toute cette intrigue ne renfermât un mystère important. Pour l'approfondir, il prit une voie qui ne pouvoit manquer de réussir. Il étoit le directeur de madame Lallin; en cette qualité, il la pressa de lui dire s'il n'étoit pas vrai que Cécile fût cachée dans la maison? Madame Lallin ne s'attendant pas à cette question, demeura fort interdite, & finit par découvrir tout ce qu'il vouloit savoir.

Le Jésuite en profita pour aller proposer à l'Archevêque de Paris de faire renfermer Cleveland à la Bastille, & de mettre Cécile dans un Couvent; mais le Prélat ne se prêta point à cet excès de méchanceté & d'injustice.

Madame Lallin, désolée de son indiscretion, déclara ce qui s'étoit passé. Cleveland n'y voyant que des sujets de crainte, prit le parti de faire avertir promptement le pere de Cécile, qu'il avoit des choses importantes à lui communiquer; celui-ci ne tarda pas à venir; & ils confererent

ensemble sur le danger commun des deux familles.

Je suis plus touché, lui dit M. de R..., de votre embarras que du mien; car il est clair que c'est votre amitié pour moi, & votre bonté pour ma fille, qui vous mettent dans le danger où vous êtes. Parlons en amis, ajouta-t-il, vous aimez Cécile. Je n'ai qu'elle; vous savez qu'elle aura du bien; épousez-la; c'est le seul moyen de prévenir les embarras dont on vous menace.

Cleveland l'embrassa avec transport sans pouvoir trouver des expressions pour lui répondre. O cher ami! lui dit-il enfin, comment oser vous dire que je suis marié? Cette déclaration déconcerta M. de R.... Quelque idée qu'il eût de la probité de Cleveland, il fut alarmé pour la vertu de sa fille, & il le quitta sur-le-champ après cet entretien.

Il fut de retour au bout d'un quart d'heure. Il venoit de demander à Cécile comment elle se conduisoit avec Cleveland, & de l'avertir qu'il étoit marié. Cet éclaircissement ayant produit un effet qui le combla de joie, il revint à lui les

bras ouverts; pourquoi, lui dit-il, ne m'aviez-vous pas fait la même confiance qu'à Cécile? J'aurois pu vous apprendre tout d'un coup que vos peines ne sont pas sans remède. Dans le cas où vous êtes, vous pouvez obtenir facilement la dissolution de votre mariage, & la liberté d'en contracter un autre: il n'y a qu'à s'adresser au Consistoire de Charenton.

A cette proposition, Cleveland sentit un frémissement douloureux qui se répandit dans tous ses membres, & il ne fit point de réponse; mais il n'eut besoin que de se retracer un moment les charmes de Cécile, pour n'être bientôt rempli que de cette délicieuse image. Il pria M. de R.... de faire tout ce qu'il jugeroit à propos, sous prétexte qu'il n'avoit aucune connoissance des loix & des procédures de la justice.

Le pere de Cécile ne croyant point qu'il y eût des mesures à garder devant madame Bridge & madame Lallin, reprit la conversation qui avoit eu lieu dans le parc. Il promit d'aller à Chaillot le jour même, & de proposer à Faany le con-

sentement que son époux desiroit d'elle. Il partit en effet & revint le soir même. On le vit entrer d'un air gai & satisfait, qui donna les plus grandes espérances.

Tout est arrangé, dit-il à Cleveland; j'ai vu votre épouse. Elle étoit vêtue de noir, en grand deuil; son air m'a paru si doux & si modeste, que je n'ai pu m'empêcher de faire quelques réflexions sur l'injustice & la trahison de la nature, qui cache souvent une ame vicieuse sous des dehors qui n'annoncent que de la vertu. Je lui ai expliqué avec beaucoup d'honnêteté, ce que je m'étois proposé de lui dire. Elle m'a demandé si je connoissois celle que vous vouliez épouser. Je lui ai répondu que je la connoissois; & moi aussi, m'a-t-elle dit, en versant un torrent de larmes; puisqu'il ne manque à mon époux que mon consentement pour être heureux, assurez-le que je le donne tel qu'il le desire. Je l'ai priée de mettre par écrit le consentement qu'elle m'avoit donné de bouche: elle n'a point résisté; elle s'est fait apporter une plume & de l'encre, & elle a écrit tout ce que j'ai jugé à propos de lui dicter; le voilà.

Cleveland prit le papier. Sa main étoit tremblante en le recevant; mais il tourna les yeux sur Cécile, & l'oppression qui l'accabloit fut bientôt dissipée.

Malgré sa satisfaction, cet arrangement faisoit dans son cœur des obscurités difficiles à démêler.

Sa belle-sœur & madame Lallin étoient dans l'usage de se promener tous les jours avec ses enfans dans les environs de Saint-Cloud. Ayant interrompu cette habitude pendant quelques jours, il leur prit envie de la renouveler. Elles cachèrent leur motif, dont le but étoit de satisfaire leur curiosité en se procurant la vue de madame Cleveland à Chaillot. Sans avoir le dessein de lui faire une visite, elles se proposoient seulement d'observer un moment sa contenance.

Elles rentrèrent assez tard. Cleveland remarqua, en les voyant paroître, qu'elles n'étoient pas dans leur situation naturelle. Ses enfans pleuroient; il voulut en savoir la cause; voici l'aveu qu'il tira de madame Bridge.

En nous promenant dans la campagne, lui dit-elle, la curiosité nous a

portées à Chaillot. C'étoit l'heure de Vêpres. Nous sommes entrées dans l'église ; nous désirions de voir Fanny ; nous l'avons vue. Mon dessein n'étoit pas qu'elle pût nous appercevoir. Je souhaitois encore moins que vos enfans pussent la reconnoître. Cependant elle s'est tournée, & paroissoit nous regarder d'un œil incertain. Comme j'allois prendre vos deux fils par la main, & me retirer promptement, ces pauvres enfans ont reconnu leur mere. Ils se sont élancés tout d'un coup pour aller à elle, sans considérer que la grille les en empêchoit. Leurs gémissemens ont fait retentir l'église. Fanny les ayant apperçus est accourue les bras ouverts, sans faire attention ni au lieu, ni aux personnes, & elle est tombée sans connoissance au milieu du cœur. Je voulois faire sortir vos deux fils de l'église, je n'ai pu en venir à bout. Leurs larmes & leurs cris redoublaient, en voyant leur mere étendue par terre : enfin le plus jeune est tombé aussi à mes pieds sans le moindre sentiment. Madame Lallin l'a porté à l'air pour le faire revenir plus promptement.

Je n'ai point quitté l'aîné, il se soutenoit avec plus de force. Le secours des religieuses ayant rappelé votre épouse à la vie, elle s'est faite amener à la grille. Vous eussiez été attendri jusqu'à l'excès de voir & le fils & la mere ne pouvant s'embrasser. Ils tenoient la bouche collée sur la grille qui les séparoit. Votre épouse a pris ensuite les mains de son enfant, & les a baisées mille fois en les arrosant de larmes. Elle a demandé avec un tendre empressement ce que l'autre étoit devenu. Je lui ai dit qu'il s'étoit trouvé mal & qu'il étoit dehors pour un moment. Ma réponse lui a fait faire attention que c'étoit à moi qu'elle parloit. Ah ! ma sœur, s'est-elle écriée, est-il vrai que je vous revois ? sans me laisser le tems de lui répondre, elle m'a priée de me laisser conduire avec ses enfans dans une chambre où elle alloit se rendre pour m'entretenir. Madame Lallin est rentrée aussi-tôt ; à peine votre épouse l'a-t-elle apperçue, qu'elle a poussé un cri douloureux, & qu'elle est retombée dans son évanouissement. Le désordre que cela caufoit dans l'église, m'a fait prendre le

parti de remonter en voiture & de revenir droit à la maison.

Ce récit fit tomber Cleveland dans ses anciennes agitations. Il sentoit quelque chose au fond de son cœur qui combattoit encore en faveur de son épouse. Hélas ! quel est mon sort, disoit-il, avec de profonds soupirs ? le commun des hommes a besoin de s'exciter à la confiance ; & moi, j'ai des violences continues à me faire pour oublier une femme qui m'a couvert de honte, & que toutes sortes de raisons devoient me faire hair.

Cependant le pere de Cecile pressoit l'affaire du divorce. Il avoit eu assez de crédit pour faire passer le Consistoire sur ses craintes, & le jour étoit déjà marqué pour la déposition des témoins.

Ce même jour on vint dire à Cleveland qu'un Chanoine de Saint-Cloud, nommé M. Audiger, demandoit à l'entretenir, & qu'il avoit avec lui un inconnu qui ne marquoit pas moins d'envie de le voir. On les fit entrer. Pardonnez mon importunité, lui dit le Chanoine, mais je me suis chargé d'introduire chez

vous ce gentilhomme qui m'est recommandé par un ami, & qui a des affaires pressantes à vous communiquer. Un mouchoir que l'étranger tenoit devant la bouche, & une grande perruque qui lui cachoit une partie du visage, ne permirent pas à Cleveland de le reconnoître; mais s'étant assis, il se laissa voir à découvert.

L'extrême surprise de Cleveland, le tint d'abord dans l'incertitude; mille mouvemens tumultueux s'éleverent dans son ame. L'étranger s'en apperçut & se hâta lui-même de l'éclairer. Vos yeux ne se trompent pas, lui dit-il, en Anglois, pour n'être pas entendu du Chanoine, je suis Gélin. J'ai eu recours à ce déguisement pour m'introduire chez vous sans être reconnu. Parlons donc sans bruit. Vous me haïssez, continua-t-il, avec beaucoup d'assurance, je ne m'en plains pas, & je ne suis point ici pour rechercher votre amitié : j'y viens combler la mesure de tous mes crimes. J'ai séduit votre épouse; j'ai massacré votre frere & mon ami : je veux maintenant vous arracher la vie à vous même, ou perdre

la mienne par vos mains. Il faut nous battre; convenons du tems & du lieu.

Dans sa premiere indignation, Cleveland fut tenté de le punir par ses mains de toutes ses perfidies; cependant un moment de réflexion lui fit comprendre qu'étant seul & sans armes, la violence réussiroit peut-être mal avec un homme de ce caractère. Il n'y avoit point à délibérer sur le duel proposé. L'honneur & la raison, lui défendoient de l'accepter. C'est à la justice publique à tirer vengeance des scélérats. La difficulté consistoit à saisir ce traître qui sans doute s'étoit muni de pistolets, outre une longue épée dont il sembloit affecter de faire parade. Cleveland lui demanda si le Chanoine savoit quelque chose de son dessein; Gélin l'ayant assuré que non, il les invita à déjeuner avec lui. Ils y consentirent.

Il se leva assitôt pour appeller quelque domestique. Il en vint un auquel il donna ordre d'apporter promptement ce qui étoit nécessaire. S'étant avancé vers la porte de la chambre, il lui fut aisé de dire secrettement à son laquais qu'il avoit besoin de secours, & que sa vie étoit en

danger. L'alarme fut en un instant dans toute la maison. Le bruit alla jusqu'au parc; Cecile accourut, & elle étoit au bas de l'escalier avant même que les gens y fussent arrivés. Gélin effrayé du tumulte ne douta point qu'on venoit l'arrêter. Aussitôt la rage le laifit; il tira son épée avec précipitation, & tombant sur Cleveland, il le renversa sur un lit de repos qui étoit à côté de lui, & lui plongea deux fois son épée au travers du corps.

Le Chanoine n'ayant pas été assez prompt pour arrêter l'assassin, se jeta sur lui au moment qu'il alloit porter un troisième coup. L'épée tomba par terre, mais Gélin entendant les gens qui s'approchoient, ne s'arrêta point à la ramasser, & il tenta de se sauver le pistolet à la main.

Sa résistance fut inutile; neuf ou dix hommes dans l'escalier, le forcerent de mettre bas les armes. Ils le saisirent, & quatre laquais demeurèrent à le garder. On se hâta de faire venir un chirurgien, qui trouva les blessures dangereuses, sans pouvoir décider si elles étoient mortelles.

Le laquais envoyé à Saint-Cloud, ayant publié cet événement funeste, les juges firent amener le criminel dans leurs prisons.

Le Chanoine pénétré de douleur, déclara qu'il ne connoissoit point Gélina & qu'il ne l'avoit amené qu'à la prière du Chapelain de Chaillot. Ah ! seroit-il possible, s'écria Cleveland, que la misérable Fanny.... il n'osa achever. Sa sœur baissa les yeux & demeura sans répondre.

L'avis de M. de R.... fut de poursuivre avec chaleur le procès de l'assassin & de remonter jusqu'à la source de son crime : non, lui dit Cleveland, je craindrois trop d'apprendre ce que je veux toujours ignorer. Irai-je informer le public de ma honte & m'exposer à voir peut-être mon infâme épouse sur un échaffaud ? Je vous prie, au contraire, ajouta-t-il, d'employer votre crédit pour sauver ce misérable. Madame est attendue au premier jour ; gagnez seulement du tems pour faire surleoir à la procédure, & j'obtiens d'elle tout ce que je prendrai la liberté de lui demander.

Madame étant arrivée le lendemain,

il pria sa sœur de se rendre sur-le-champ à Saint Cloud, de lui expliquer les circonstances de cette horrible perfidie, & de la conjurer d'employer son pouvoir en faveur de Célin, pour mettre à couvert l'honneur de Milord Axminster & le sien propre.

La nuit étoit fort avancée lorsque madame Bridge revint de Saint-Cloud. Elle se hâta de lui dire que la Princesse ayant couché à Charenton la nuit précédente, elle y avoit reçu la visite de Fanny, & que c'est d'elle-même qu'elle avoit appris son dernier malheur. Fanny, ajouta madame Bridge, se prétend innocente, & loin de se reconnoître au portrait que vous avez fait à Madame de son infidélité, elle a traité de calomnies les accusations qu'on a formées contre sa vertu. Gélin qu'elle avoit toujours pris pour un ami honnête & fidèle, étoit venu l'avertir du noir complot qui se tramoit à Charenton; les liaisons qu'il y avoit en qualité de protestant, lui avoient fait découvrir que vous pensiez à faire dissoudre votre mariage, & qu'ayant besoin de prétexte pour autoriser une entreprise

qui bleffoit toutes les loix, vous vous fondiez sur les plus affreufes impoftures; qu'il lui avoit exagéré cet outrage; qu'il avoit profité adroitement de fa confternation pour lui propofer de sortir du Monaftere, & de fe venger de vous en l'époufant; mais que n'ayant pu fe faire écouter, il l'avoit quittée en lui promettant de hafarder fa vie même pour mériter la faveur qu'il lui demandoit. Que le Chapelain de Chaillot, à qui elle avoit fait la confidence de fes peines, étoit venu lui donner avis que Gélin vous avoit affaffiné dans votre propre maifon, & qu'il s'étoit même fervi de fon entremife pour s'y faire introduire par un Chanoine de Saint-Cloud. Qu'ayant appris que vos bleffures n'étoient pas défefpérées, elle étoit venue implorer la pitié de Madame pour lui redemander fon époux, fon honneur, tout ce qu'elle avoit de plus cher & de plus précieux, & pour mourir à fes pieds, fi elle avoit le malheur de ne pas l'obtenir.

Madame, continua-t-elle, a été extrêmement fenfible à ce difcours: Cependant comme elle n'avoit point oublié

le détail de vos plaintes, elle a demandé naturellement à Fanny, comment elle pouvoit être si touchée de votre accident après vous avoir abandonné dans l'Isle de Sainte-Hélène? Elle a confessé que cette fuite pouvoit passer pour une démarche imprudente dans l'esprit de ceux qui ignoroient le triste état où votre mépris l'avoit réduite; mais que n'ayant rien à se reprocher, elle ne s'attendoit pas qu'une princesse généreuse, dont elle venoit de solliciter la compassion & le secours, pût prendre plaisir à augmenter sa tristesse par des imputations si cruelles & si peu méritées. L'air consterné dont elle avoit accompagné sa justification, avoit tellement touché Madame, qu'elle l'avoit embrassée avec une vive tendresse, en l'exhortant de tout espérer de l'avenir; & formant, à l'heure même, un projet digne de sa belle ame, sur l'opinion qu'elle prenoit déjà de son innocence, & sur la certitude qu'elle avoit de la vôtre, elle avoit fait appeller un de ses gentilshommes pour vous faire transporter à Saint-Cloud, si vos blessures le permettoient.

Cleveland étoit immobile. Toute l'attention de son ame se portoit sur la nouveauté de tant d'objets qui se présentoient en foule à son imagination. Jamais un calme si profond n'avoit régné dans tous les sens. Fanny innocente ! s'écrioit-il , Fanny telle que je l'avois aimée ! un tel prodige feroit-il au pouvoir du Ciel ! il alloit continuer, lorsque tournant la tête vers la porte de sa chambre, où il avoit entendu quelqu'un, il reconnut le Jésuite qui l'avoit déjà si souvent fatigué de ses visites.

Quoiqu'il la sincérité de ses complimens lui fut très-suspecte, il eut la patience de l'entendre. Le Pere l'assura que son amitié ne lui permettoit pas de différer quelques ouvertures qu'il croyoit nécessaires à sa sûreté; que les uns le faisoient passer pour un homme non-seulement sans religion mais pour le corrupteur de celle d'autrui : les autres pour un émissaire des protestans voisins de la France, pour faciliter l'évasion des déserteurs du Royaume. Votre péril m'a touché jusqu'au cœur, ajouta-t-il, en jetant sur lui un regard affectueux; j'ai loué votre esprit & votre

favoir ; j'ai parlé de vous comme d'un homme qui méritoit d'être respecté ; enfin je me suis rendu votre caution , & j'aurois fait davantage si... Cleveland l'interrompit. Le souvenir des aveux de madame Lallin lui étoit trop présent pour ne pas voir que ces protestations de service n'étoient qu'autant d'artifices. Il pénétra ses motifs & se contenta de lui dire que sa reconnoissance seroit proportionnée à ses services.

Le Jésuite prend congé , & Cleveland se croyoit débarrassé de lui , mais il s'arrête encore. S'il est vrai , lui dit-il , d'un ton benin & à voix basse , que la belle Cecile soit chez vous , vous m'accorderez sans doute le plaisir de la voir ? Cecile est en effet chez moi , lui répondit Cleveland ; elle doit bientôt être mon épouse , mais c'est de son pere que vous devez en obtenir la permission. Le Jésuite lui ferra la main & partit.

Cleveland ayant communiqué aussi-tôt à M. de R... ce qui venoit de se passer , il fut résolu de faire partir Cecile pour Rouen avec les autres dames. On écrivit à Milord Clarendon. En moins d'une

heure, le carosse fut prêt & les gens à cheval. Cecile partit au milieu de la nuit avec la sœur de Cleveland, sa niece & ses deux fils : madame Lallin resta seule auprès de lui.

A la pointe du jour, l'équipage fut arrêté vers Saint-Germain. Une compagnie de gardes à cheval, entourra la voiture, & le commandant exhiba un ordre du Roi. Drinck, valet de chambre de Cleveland, voyant que la résistance seroit inutile, leur demanda dans quel lieu on se proposoit de les conduire, & la permission de les suivre. L'officier laissa aux dames la liberté du choix. Elles desirerent que ce fût à Chaillot; on les y mena, & les deux fils de Cleveland furent conduits au college des Jésuites de la rue Saint-Jacques.

Drinck apporta cette fâcheuse nouvelle; on apprit bientôt que c'étoit une perfidie du Jésuite. Voici comment il l'avoit tramée.

Après avoir demandé à Cleveland la permission de voir Cecile, il avoit tiré adroitement de cette jeune personne toutes les lumieres qu'il desiroit; en la quittant,

il avoit vu rentrer dans l'appartement des dames, M. de R.... qui sortoit de celui de Cleveland, & ne doutant point qu'il ne dût parler de sa visite, il étoit retourné sans bruit à leur porte, où il n'avoit pas perdu un seul mot de l'ordre qu'il leur portoit de partir, & des circonstances de leur marche. Il avoit écrit sur le champ au Ministre, pour l'avertir que Cecile partoît cette même nuit pour l'Angleterre, accompagnée de plusieurs enfans de la religion qui se fauvoient comme elle hors du Royaume, & qu'il seroit facile de se saisir d'une aussi belle proie. L'ordre en avoit été expédié sur le champ, & le Jésuite l'avoit remis aux gardes pour le mettre à exécution.

Ce fut du moins un sujet de consolation pour M. de R..... que de savoir sa fille si proche de lui, & il se flatta que la satisfaction de la voir à Chaillot ne lui seroit pas refusée.

Pour Cleveland, sa langueur étoit mille fois plus dangereuse que tout ce qu'il avoit éprouvé jusqu'alors. Elle sembloit tendre par degrés à éteindre toutes ses

facultés naturelles & à le conduire à l'anéantissement.

On vint l'avertir que Madame étoit dans son carrosse à la porte de sa maison, & qu'elle demandoit si sa santé lui permettoit de la recevoir; elle amenoit Fanny avec elle.

Dans l'état où il étoit, accablé d'inquiétudes & de douleurs, épuisé de sang & de force, quelle apparence de le trouver disposé aux éclaircissémens que cette princesse lui préparoit? Comment se promettre que les agitations qu'elle alloit lui causer, n'acheveroit point de ruiner sa santé & d'envenimer les blessures? Les grands ne connoissent point les passions violentes; soit que la facilité qu'ils ont à les satisfaire, les empêche d'en ressentir jamais toute la force, soit que leur dissipation continuelle serve bientôt à l'adoucir, ils ignorent ces tempêtes de l'ame qui ébranlent la raison jusque dans ses fondemens, & qui agissent quelquefois sur le corps avec plus de furie que tous les maux extérieurs auxquels on attribue les plus redoutables effets.

Madame ayant eu la bonté de se faire introduire, vous me paroissez affoibli, dit-elle à Cleveland en s'asseyant....; il avoit apperçu Fanny, & un mortel évanouissement avoit déjà fermé ses yeux. La princesse fut embarrassée; Fanny s'empressoit de le secourir, lorsqu'étant revenu à lui, & s'appercevant qu'elle lui foutenoit la tête, il la repoussa de la main. Cruelle ennemie de mon repos, s'écria-t-il, viens-tu m'arracher le peu de vie qui me reste? Il remarqua le chagrin qu'un accueil si peu attendu caufoit à Madame, & il s'efforça de le réparer en se baissant vers elle en silence, avec un mouvement qui marquoit son trouble & sa confusion. Fanny qui sentit bien plus vivement sa dureté, se laissa tomber à genoux contre son lit, & se mit à verser un torrent de larmes en tenant sa tête appuyée sur ses deux mains.

Pourquoi le désordre où je vous vois, dit Madame à Cleveland, quand la présence d'une femme tendre & innocente, devoit vous rendre la santé? La démarche que je fais de vous l'amener, n'est-elle

pas une preuve suffisante que je ne la crois pas coupable?

Ah! Madame, lui répondit-il, daignez m'entendre; rappelez votre incomparable bonté pour m'écouter. Les marques que j'en ai reçues sont gravées au fond de mon cœur; elles y vivront jusqu'au tombeau, mais qu'elle ne vous aveugle pas en faveur d'une infidelle; qu'elle ne vous fasse pas oublier mes intérêts pour les siens. Songez qu'elle m'a trahi, & que sa perfidie m'a réduit à l'extrémité où je suis.

Dans le même instant, le spectacle qui frappa les yeux de Madame, lui fit jeter un cri perçant. Le sang du malade couloit à grands flots sur son lit, & avoit déjà mouillé tout ce qui étoit autour de lui. Ses blessures étoient r'ouvertes; il avoit senti une chaleur humide qui auroit dû l'avertir de cet accident; mais l'agitation où il étoit, ne lui avoit pas permis de s'appercevoir que les linges dont il étoit enveloppé, s'étoient écartés de leur place. Enfin il remarqua ce qui alarmoit Madame; laissez-moi mourir, lui dit-il, il
en

en est tems.... Ah! barbare, ajouta-t-il en s'adressant à Fanny; n'est-ce pas là ce que tu attendois & ce que tu es venu peut-être chercher ici? Fanny, le visage baigné de pleurs, s'agitoit pour lui donner quelques secours, mais il la repoussa encore. Son cœur n'y put résister. Hélas! s'écria-t-elle, une absence à laquelle il m'a forcée par ses mépris, mérite-t-elle les honteux reproches dont il prend plaisir à m'accabler?

Madame se retira pour laisser le Chirurgien en liberté. Elle s'appuyoit sur le bras de Fanny. Madame Lallin parut. La voilà, s'écria Fanny, voilà la malheureuse qu'il est résolu d'épouser, & sa colere la fit tomber dans un évanouissement dont on eut beaucoup de peine à la faire revenir. Madame eut la bonté de la secourir de ses propres mains, & lorsqu'elle la vit en état de partir, elle la força de retourner avec elle au château, d'où elle la fit reconduire le soir à Chaillot.

Elle n'y fut pas arrivée, qu'une religieuse, son amie, n'eut rien de si pressant à lui raconter, que l'arrivée de trois

Septembre 1788.

L

dames, dont l'une disoit la connoître & marquoit une extrême envie de la voir.

Sa surprise fut extrême en reconnoissant sa sœur. Elle se jetta à son cou & la tint long-tems embrassée. Est-ce un reste d'amitié ou de compassion qui vous amene, lui dit-elle? où sont mes enfans? Je fais tout, j'ai tout appris.... ah! ma sœur, dites moi pourquoi je suis réduite au dernier degré de l'opprobre & de l'infortune?

Ses larmes l'interrompirent. Madame Bridge après plusieurs marques de tendresse, entra tout d'un coup dans l'explication qu'elle s'étoit proposée. Ma sœur, lui dit-elle, vous ne sauriez vous dissimuler à vous-même que les apparences passées ne vous sont pas favorables. Vous accusez ceux qui se plaignent de vous. Vous reprochez vos peines à ceux que vous avez rendus malheureux; vous criez qu'on attaque votre innocence, & ceux à qui vous imputez cet outrage, donneroient tout leur sang pour vous la rendre. Au nom du Ciel, faites-moi voir quelque jour dans ces obscurités.

Je ne puis mieux vous satisfaire, lui

dit Fanny, qu'en reprenant mes tristes aventures depuis leur origine, pour vous mettre en état de les comparer avec les funestes impressions que vous avez contre ma fidélité & peut-être contre mon honneur : mais, ma chere sœur, écoutez-moi : j'ai des choses incroyables à vous raconter. Je vais vous découvrir la plus horrible scene de malice & de cruauté dont on ait jamais eu d'exemple.

Supposez, poursuivit-elle, que Cleve-land n'ait eu que de l'estime pour madame Lallin, mais avant même mon mariage, n'ai-je pas dû lui croire d'autres sentimens ? Elle l'avoit aimé, elle lui avoit fait des avances peu convenables à une femme d'honneur. Elle avoit employé l'artifice pour se faire épouser. Elle avoit quitté sa famille & sa Patrie pour le suivre en Amérique. Nos tristes aventures ayant pris leurs cours, elles avoient fini après mille malheurs par la perte du meilleur de tous les peres. Nous revînmes à la Havane où nous vécumes quelque tems dans un bonheur digne d'envie, lorsqu'il entreprend un voyage dont l'unique fruit fut de me ramener madame

Lallin. Jugez quelle fut ma surprise & avec quelle douleur je la vis entrer dans la maison!

Vous arrivâtes de Sainte-Helene avec mon frere & Gelin. Nous primes, vous & moi, le genre d'occupation qui convenoit à notre sexe, mais je fus frappée du choix de celui de madame Lallin. Attribuez cette conduite à la jalousie; accusez-moi d'avoir contribué moi-même à ma ruine; je n'ai pour me justifier que la droiture de mon cœur & ma malheureuse tendresse.

Gelin m'ayant suivie un jour au jardin, me demanda la liberté de m'entretenir. Le cas que je faisois de son esprit, & l'attachement qu'il marquoit pour notre famille, me disposerent à l'écouter. Il me déclara qu'il se croyoit obligé, & par l'honneur & par l'amitié, de m'apprendre l'indigne abus que madame Lallin faisoit de ma confiance. Il me plaignit, il m'offrit ses services, il releva l'injustice de mon mari & l'odieuse imprudence de ma rivale; enfin il me persuada de tous les maux dont je cherchois encore à douter.

Si vous vous rappelez l'estime que mon frere & Cleveland marquoient pour Gelin , vous ne m'accuserez peut-être pas d'avoir accepté trop légèrement ses offres. Nous convinmes qu'il me rendroit un compte exact de ce que son adresse lui feroit découvrir , & je lui confiai la clef de plusieurs cabinets qui touchoient à celui de Cleveland.

Il ne manqua point de me communiquer le lendemain ses observations. Il me protesta qu'il n'avoit rien découvert, qui dût absolument me chagriner; que ce n'étoit point à quelques légères circonstances qu'il falloit s'arrêter, & qu'un mari qui se tiendroit dans des bornes si innocentes, ne mériteroit pas qu'on lui en fît rigoureusement un crime.

Il me laissa avec ce trait dans le cœur.

Quelques jours se passerent pendant lesquels il n'eut encore à me rapporter que les signes ordinaires d'un amour qui se déguise en public, & que la honte ou le remord's empêche de se satisfaire dans le secret même d'un cabinet. Enfin, je crus remarquer un jour qu'il étoit plus rêveur qu'à l'ordinaire. Je me

rends au jardin qui étoit le lieu marqué pour nos entretiens. Je le fis appeler. Voulez vous ma vie, me dit-il, en m'abordant, elle sera employée sans regret à vous prouver mon obéissance & mon zele. Mais permettez que je commence d'aujourd'hui à garder un silence éternel sur ce qui a fait jusqu'ici le sujet de votre curiosité. J'en ai trop dit. Je me suis trop engagé; je ne me sens plus capable de voir pousser si loin l'injustice & la cruauté.

Vous ne m'abandonnerez pas, lui répondis-je, après avoir commencé de si bonne grace à me servir; rassurez-vous sur la crainte de vous exposer au ressentiment de mon mari, ou de me causer trop de chagrin par quelque récit qui surpasse toutes les horreurs passées. Je vous fais serment de ne laisser rien échapper qui puisse vous compromettre.

Ma curiosité ne faisoit que s'enflammer; je le pressai si vivement, qu'il m'accorda la triste satisfaction que je desirois; il me raconta mille choses que j'ai honte de répéter, des infamies, des horreurs, les plus lâches transports; hélas! plus d'ardeur & de tendresse que je n'aurois

osé prétendre, & que je n'avois jamais obtenu. En continuant de m'accabler par d'horribles préparations, il me porta enfin le coup qui m'ôta l'espérance; vous n'êtes point mariée, me dit-il, en me regardant d'un œil timide. Quel doute, interrompis-je en rougissant; de quoi osez-vous me soupçonner? Ne vous offensez point, répliqua-t-il aussi-tôt, je répète ce que j'ai honte d'avoir entendu. On prétend que votre mariage n'est qu'une vaine cérémonie, parce que vous n'êtes liée que par la main d'un prêtre catholique, dont vous ne reconnoissez ni la religion, ni l'autorité. Sur ce fondement, on a promis à madame Lallin de le rompre & d'en former un plus durable avec elle, aussi-tôt qu'on pourra secouer le joug de la bienfiance.

C'est assez, dis-je à Gelin, ma funeste curiosité est remplie; qu'il me méprise, qu'il se satisfasse, il n'aura besoin ni de violence, ni d'artifice. Ma mort prévient son impatience & lui épargnera des parjures.

Je m'épuisai en exclamations douloureuses que Gelin écouta long-tems sans

m'interrompre; enfin il me représenta avec tant de force tout ce qu'il y avoit d'outrageant pour moi dans la conduite de mon mari, qu'il me mit en effet pendant quelques momens dans la disposition de faire tous mes efforts pour l'arracher à jamais de mon cœur.

Pour fortifier ma résolution, il me proposa d'aller surprendre dès le lendemain les deux amans au milieu de leurs plaisirs. J'y consentis. Nous gagnâmes un des cabinets du jardin. Gelin me dit qu'il n'osoit y demeurer avec moi par la crainte de nous exposer nous-mêmes aux soupçons de la médifance; j'approuvai ce sentiment. Gelin me quitta, mais à peine étoit-il parti, que revenant sur ses pas, il me témoigna un nouveau scrupule. Permettez, me dit-il, que je vous enferme ici seulement pour une heure, & que cette clef me réponde de votre modération. Je ne m'opposai point à son dessein.

Etant seule, je me tins le visage collé plus d'un quart d'heure sur la fenêtre du côté de l'autre cabinet. Enfin j'apperçus mon mari. Il étoit en robe de chambre, il avoit

à la main un mouchoir dont il se couvroit la bouche. Son air étoit inquiet, il tourna deux fois la tête, & lorsqu'il fut proche du cabinet, il acheva les quatre pas qui lui restoient à faire avec beaucoup de précipitation; de quels mouvemens n'étois-je point agitée? Je m'attendois à voir bientôt ma rivale. Elle ne parut point. Mon cœur en fut soulagé quelques momens; ils ne furent pas longs; bientôt je mē dis à moi-même, qui m'assure qu'elle n'étoit point la première au rendez-vous & qu'elle ne fût pas descendue au jardin lorsque j'y suis entrée? N'en ai-je pas dû juger par la précipitation avec laquelle mon mari s'est élancé dans le cabinet? Ah! je ne m'abuse point; ils y font ensemble; elle est dans ses bras; ils s'enivrent de délices; ils insultent à mon désespoir.... Dans le transport qui s'empara de tous mes sens, ce fut un bonheur, en effet, que Gelin eût pris la cîef à son départ; je serois sortie du cabinet, j'aurois poussé des cris, lorsque les forces m'auroient abandonné pour marcher, & j'aurois porté la terreur &

la honte au milieu de leurs criminels plaisirs.

Je vis sortir mon mari; il portoit la robe de chambre que je lui avois vue deux jours auparavant. Elle avoit le bras appuyé sur le sien; & quoique je ne pusse la distinguer si aisément, parce qu'elle marchoit entre le mur & lui, il étoit clair qu'une femme avec laquelle il venoit de se renfermer, ne pouvoit être que ma rivale. Aussi la nouvelle agitation que je ressentis à cette vue, me fit-elle tomber évanouie sans aucun reste de sentiment.

Madame Bridge, qui avoit écouté tout ce récit avec un profond silence, ne put entendre ces dernières circonstances sans interrompre Fanny. Arrêtez, lui dit-elle, écoutez moi. Apprenez que si toutes les causes de vos peines, & celles de toutes les injustices que vous avez faites au meilleur de tous les hommes, n'ont jamais eu plus de réalité que votre dernier récit, vous êtes coupable de tous vos malheurs & de tous les siens. Ce rendez-vous mystérieux de votre mari & madame Lallin; ces horreurs, ces infamies

mies, cette séparation, sont autant d'inventions d'un scélérat qui s'est joué de votre tendresse & de votre crédulité.

Elle lui apprit ensuite que c'étoit elle-même & Gelin, qu'elle avoit pris pour madame Lallin & Cleveland. Je me rappelle de quelques circonstances, pour suivit-elle, que je n'aurois pas soupçonnées d'avoir le moindre rapport avec votre histoire. Trois jours avant l'avanture du jardin, on vint me demander, je ne fais sous quel prétexte, une robe de votre époux, pour Gelin; je lui en fis porter une. Quelques raisons de santé m'obligeoient dans le même tems de me lever à la pointe du jour & d'aller prendre le frais dans le bois. Je revenois ensuite au cabinet, où je me reposois en faisant quelque lecture. Je fus fort étonnée de l'y voir entrer tandis que j'étois à lire; il me dit quelque chose de civil sur la hardiesse qu'il avoit de m'interrompre, & il trouva insensiblement le moyen de m'arrêter près d'une demi heure. Enfin, je fis réflexion que je ne devois pas rester seule si long-tems avec lui; je lui proposai de nous retirer, il me conduisit à

mon appartement avec des galanteries affectées, & il me quitta en me disant qu'il alloit s'habiller.

Rien n'étoit si clair & si précis. Fanny baissa la tête sur les genoux de sa sœur, & tenant son visage collé sur ses mains qu'elle inondoit de ses larmes, elle demeura quelque tems dans cette posture, sans faire entendre que des soupirs; qu'ajoutant, s'écria-t-elle enfin? quelle espérance que Cleveland me pardonne & qu'il oublie jamais mes injustices? Ensuite elle reprit ainsi son discours.

Mon évanouissement dura jusqu'au retour de mon perfide confident. Le bruit qu'il fit en ouvrant la porte, & l'air qui vint me frapper sur le visage, servirent à rappeler mes esprits. Il me tendit la main pour me relever, en me témoignant son regret, du spectacle que j'avois eu & de l'impression qu'il avoit faite sur moi. Il ne doutoit point, ajouta-t-il, qu'un si noir exemple d'inconstance & d'infidélité, ne me fît prendre le seul parti qui convenoit à une femme d'honneur, & il me promit d'exécuter aveuglement toutes mes résolutions.

Je tombai dangereusement malade. L'ardeur avec laquelle je vis accourir M. Cleveland, à la première nouvelle de ma maladie, ne me parut qu'un nouvel artifice, & toutes ses caresses autant de trahisons. Cependant la constance avec laquelle il passoit auprès de moi les jours & les nuits, étoit un autre sujet d'embarras; car il falloit qu'il se privât de la satisfaction de voir madame Lallin, & je revenois à me flatter, qu'il conservoit encore pour moi un reste d'affection, que l'état où j'étois réduite avoit pu réveiller. Mon cœur se repaissoit quelquefois de cette espérance, mais Gelin ne manquoit pas d'étouffer aussi-tôt ces mouvemens favorables par quelque imposture qui me replongeoit dans toutes mes agitations. C'étoit un rendez-vous accordé pendant mon sommeil, une faveur prise à la dérobée, un mot qu'il avoit entendu, & j'avois honte de m'être laissée séduire par le moindre espoir.

Cependant cette complaisance dont mon mari ne se relâcha point pendant six semaines, rétablit ma santé. Il entreprit un voyage pour les intérêts de mon grand

pere. Je ne m'occupai pendant son absence qu'à chercher les moyens de regagner sa tendresse. Il revint, & la vivacité de ses caresses, me fit espérer que je pourrois encore lui plaire.

Gelin m'avoit promis d'observer ses nouvelles démarches. Il m'aborda dès le lendemain d'un air triste, & me dit avec un soupir, que mon triomphe avoit été court; que si j'avois reçu les premières caresses, ma rivale avoit eu les faveurs secrètes; que mon mari sortoit avec elle d'un rendez-vous qui avoit duré fort long-tems, & que dans l'indignation qu'il en ressentoit, il vouloit les surprendre lui-même une autre fois & les couvrir de honte.

Pendant ce tems-là, un jeune homme de l'Isle, prit de l'amour pour madame Lallin & lui offrit sa main avec une fortune considérable; elle rejeta ses offres. L'aversion que ma rivale fit éclater pour le mariage, dans une situation où son bonheur & sa fortune l'obligeoient également de le souhaiter, étoit ce qui pouvoit arriver de plus malheureux pour moi. Je ne doutai plus que le projet de

mon mari ne fût de se la réserver, & mes terreurs augmentèrent encore.

Gelin ne laissoit plus passer un jour sans m'empoisonner de quelque nouveau conseil; il me suggéra de faire souvenir mon mari, que notre mariage s'étant fait sans aucune formalité, nous ne devions pas quitter l'Amérique sans prendre du moins une attestation du prêtre qui avoit fait la cérémonie. S'il n'écoute pas votre demande, me dit-il, il est résolu à vous sacrifier quelque jour à votre rivale; vous connoîtrez ses intentions par la réponse, & vous examinerez, ajouta-t-il, négligemment, si l'intérêt de votre honneur & de votre repos vous permet de le suivre en Europe pour y souffrir une insulte éclatante & pour servir de triomphe à une femme que vous devez haïr.

Ce dernier trait demeura au fond de mon cœur & m'engagea bientôt dans des résolutions auxquelles je n'avois jamais pensé. La proposition de sonder mon mari me parut si naturelle que j'en cherchai l'occasion dès le même jour. Il étoit fort occupé des préparatifs de notre départ. Je l'abordai avec embarras; j'étois

tremblante & dans la plus grande émotion; enfin, m'étant expliquée avec beaucoup de timidité, il me répondit d'un air riant que je me troublais d'un soin fort inutile, que ni lui, ni moi, n'étant catholiques, & devant tous deux nous rendre à Londres, le témoignage d'un prêtre espagnol, ne pourroit être d'aucune utilité.

Je demeurai confondue de sa réponse, & ne la trouvant que trop conforme à mes idées, je la regardai comme ma dernière sentence. Il partira seul, m'écriai-je en voyant Gelin; j'irois au fond de l'Amérique, plutôt que de partir pour le suivre; croit-il donc, repris-je en pleurant amèrement, que la patience & la bonté n'aient pas leurs bornes, & le barbare se figurera-t-il qu'il ait le droit d'outrager une femme, parce qu'elle a eu le malheur de lui marquer trop de tendresse & de soumission?

Gelin ne fit plus difficulté de louer ouvertement le parti auquel je paroissais m'arrêter. Il me pressa de rester à la Havane, où il continueroit à me donner des preuves de sa fidelle amitié. Je lui

marquai de la reconnoissance, sans accepter son offre. J'écoutai néanmoins les moyens qu'il me proposa pour me dérober à mon mari. Il devoit me conduire, quelques jours avant celui du départ, dans une isle voisine, chez une dame de ses amies qu'il avoit disposée à m'accorder un asyle. J'avouai à mon séducteur que je croyois que ce fût le seul parti qui convînt à mon infortune, & je suis persuadée que dès ce moment, il le crut certain de sa victoire.

Cependant, j'en revins à des réflexions plus modérées, & je me déterminai à suivre le cours de ma misérable fortune jusqu'au dernier instant du moins où ma raison & l'honneur me permettroient de m'aveugler.

Nous partîmes. Des raisons que vous n'avez pas oubliées, nous firent prendre notre route pour l'isle de Sainte-Helene.

Dès la première promenade que je fis sur le port, Gelin me montra un bâtiment françois qu'on réparoit avec beaucoup de diligence. Le Ciel, me dit-il, est du moins dans vos intérêts, il vous offre une ressource. Je compris sa pensée.

Un tremblement soudain qui se répandit dans tous mes membres, m'obligea de m'appuyer sur lui pour me soutenir. Je demeurai quelque tems à considérer le vaisseau avec une palpitation si violente, qu'étant effrayée moi-même de la situation où j'étois, je me fis reconduire aussitôt à la ville. Gelin continuoit de me donner la main, il feignit de ne pas s'appercevoir de mon trouble, & reprenant froidement son discours, je souhaite, me dit-il, que le parti que vous choisirez, soit le plus convenable à votre repos. Allarmé sans doute de mon silence, il trouva le moyen de me rejoindre avant la nuit, & s'étant armé d'un nouvel artifice, il le fit valoir si habilement, qu'il acheva de vaincre toutes les difficultés qui m'arrêtoient.

Je m'imagine, me dit-il, que vos irrésolutions viennent du doute où vous êtes toujours, que votre mari soit capable de porter la trahison jusqu'à rompre votre mariage: l'espérance est le poison qui vous perd, mais je ne puis douter qu'avec les sentimens de vertu & de fierté que vous avez, vous ne prissiez plu-

tôt tout autre parti que celui d'aller servir de témoin à une cérémonie, qui doit vous deshonorer ; tout dépend donc de vous assurer de la disposition de votre mari, & vous le pouvez ici bien facilement ; il y a une société protestante, un Temple, des Ministres qui peuvent réparer en un moment tout ce qui manque à la célébration de votre Mariage. La bienséance demande même que ce devoir soit rempli avant que vous ne paroissiez à Londres. Proposez à votre mari de vous délivrer ici d'un embarras dans lequel il vous a laissée à la Havane. S'il rejette votre demande, vous êtes perdue, & il ne vous reste que de mettre votre honneur à couvert par une généreuse fuite.

Je suivis ce fatal & pernicieux conseil ; la seule réponse que je reçus de Cleveland fut de traiter ma proposition de contre-tems & de folie. Jugez dans quel désespoir un refus si cruel me précipita. Livrée à tous les mouvemens du dépit, de la honte & de la douleur, je m'engageai par un horrible serment à faire voile pour la France, & à porter

mon infortune dans quelque solitude ignorée du genre humain. Gelin m'assura qu'il me serviroit de guide, & je regardai ses offres comme une faveur du Ciel.

Pour engager le Capitaine du vaisseau françois & son épouse, à me donner des marques particulieres de leur affection, j'ai sçu qu'il leur avoit dit alors que je pensois à quitter la religion protestante & à fuir l'opprobre dont j'étois menacée.

Madame des Ogeres, c'est le nom de la femme du Capitaine, vint me voir. Gelin étoit avec elle; il lui répéta mes raisons avec tant de force & d'adresse, qu'il confirma ma résolution en échauffant de plus en plus mon ressentiment. Nous réglâmes les circonstances du départ. Ce devoit être la nuit au premier vent qui seroit assez favorable pour nous éloigner de l'Isle avant le jour. Madame des Ogeres me jura une amitié inviolable, & de ne pas me quitter un moment, jusqu'à ce que j'eus trouvé une retraite où mon honneur & mon repos fussent en sûreté.

Je me levai à l'heure marquée. Mon mari paroissoit dormir dans une paix profonde. Je le considérai long-tems dans cet

état. Mes larmes couloient comme un ruisseau ; malgré les réflexions qui devoient irriter mon ressentiment, je ne pouvois m'éloigner de son lit. La crainte de l'éveiller, ne pouvoit arrêter les sanglots qui m'échappoient avec violence. Je crus entendre du bruit à la porte, j'y courus & je retournai sur mes pas, comme forcée par une main invisible qui me repoussoit encore vers mon devoir. Je repris ma situation. Mes pleurs recommencerent. La chambre étoit éclairée par la lumière d'une bougie ; le moindre mouvement pouvoit me trahir. Cependant on m'appelloit impatientement. Mon transport me fit mépriser tout-à-fait le péril. Je me jettai à genoux en tendant les bras vers le Ciel. Je le pris à témoin de l'excès de mes peines. Je lui adressai les prieres les plus touchantes. Je souhaitai que mon mari pût s'éveiller, me voir dans cet état, se laisser toucher par mes pleurs ou me donner la mort. Gelin ouvrit la porte, vit la posture où j'étois. Il eut la hardiesse d'entrer, de me prendre par la main & de m'entraîner de toute sa force après lui.

La nuit étoit fort obscure; il me pres-
soit de marcher, j'avançois sans répon-
dre. Cependant, à peine eus-je fait vingt
pas, que le souvenir de mes enfans vint
se présenter à ma mémoire. Je jettai un
cri lamentable; je voulois aller les em-
brasser; je ne savois plus ce que je vou-
lois. J'étois comme un criminel condam-
né à mourir, & qui déjà dans le chemin
ne voit plus ce qu'il regarde, ne com-
prend plus ce qu'il entend, & dont tous
les sens troublés par l'image de la mort,
ont déjà comme anéanti sa mémoire &
sa raison.

Gelin rappela toute son adresse pour
me représenter le danger du moindre délai;
le Capitaine me fit craindre que le vent
ne fût pas long-tems assez favorable pour
nous conduire hors du port; mais quoi-
que forcée de me rendre aux instances
de mes guides, mon cœur y résista jusqu'à
l'entrée du vaisseau.

Madame des Ogeres m'y attendoit. Elle
essaya d'arrêter le cours de mes pleurs.
Je lui demandâ pour unique faveur, la
liberté d'être seule. Gelin, dans l'erreur
profonde où j'étois, auroit peut-être été

plus capable de me faire trouver quelque douceur à l'entretenir, ou à lui faire écouter mes plaintes; mais la première loi que je m'imposai dans l'absence de mon mari, fut d'éviter toute ombre de liaison secrète avec les hommes. Aussi la violence que je me faisois à tous les momens du jour, devint-elle bientôt funeste à ma santé.

Un vent impétueux nous ayant détournés de notre route, nous fûmes surpris de nous trouver, après une nuit obscure, vis-à-vis d'une côte agréable. C'était L'isle de Madere, Gélin sans nous proposer d'y faire aucun séjour, marqua seulement une forte envie d'y descendre. Il nous invita, madame des Ogères & moi, à profiter d'une si belle occasion de nous remettre un peu des fatigues de la mer; je ne me rendis qu'à condition de ne pas entrer dans la Ville. On me promit de faire tout dépendre de ma volonté. Nous quittâmes le vaisseau & nous gagnâmes heureusement une pointe charmante où l'on voyoit quelques maisons extrêmement agréables.

Je m'assis sur le premier gazon qui

se présenta. Madame des Ogères charmée de me procurer quelque plaisir, s'empressa d'augmenter ma satisfaction par tous les agrémens qu'elle pût tirer de ce lieu champêtre. Elle fit avertir quelques habitans de nous apporter tout ce qu'ils avoient de plus délicieux.

Pendant que je me livrois à ces distractions, Gélin prit un ton doux & riant pour me demander si la vue d'une si belle solitude ne m'engageoit pas d'y passer le reste de ma vie? M'arrêter dans cette isle, lui dis-je, & dans tout autre lieu du monde, où je serais sans espérance d'apprendre le sort de mon mari & de lui faire connoître le mien, ce serait justifier son infidélité en lui ôtant le pouvoir de la reconnoître & de la réparer; je veux qu'il n'ignore jamais, ni le lieu de ma retraite, ni la conduite que j'y aurai tenue. Eh! bien vous partirez seule, reprit Gélin, ma résolution est inébranlable, & je ne quitte point cette isle. Je lui répondis, avec douceur, qu'il étoit le maître de ses volontés, & que j'étois aussi maîtresse des miennes; il s'éloigna d'un air chagrin. Monsieur & madame
des

des Ogeres, qui se défioient peut-être de ses vues, sans oser m'expliquer leurs soupçons, me marquerent leur joie par mille témoignages. Nous regagnames notre vaisseau & nous quittames bientôt la terre.

Le Capitaine n'ayant que deux lits commodes, j'occupois l'un avec son épouse & Gelin occupoit l'autre avec lui. Quoique nos chambres fussent séparées par une légère cloison, on entendoit aisément tout ce qui se passoit de l'une à l'autre. Le retour d'une de mes foiblesses pendant la nuit, fit lever Gelin & le Capitaine, pour m'offrir leur secours. Je revins à force de soins & d'assistance. Mais il me resta tant d'abattement, que la crainte de quelque nouveau danger, fit demeurer Gelin & le Capitaine auprès de moi. Gelin se plaça sur une chaise au bas du lit, & pressé apparemment du sommeil, il pencha la tête pour se reposer; mes pieds se trouverent justement sous son visage; accablée de mes douleurs, je n'étois capable d'aucune attention; insensiblement ils se trouverent à découvert, & dans le même moment, je sentis deux levres

Septembre 1788.

M

ardentes qui se colloient sur l'une de mes jambes & qui me causerent une véritable frayeur; je pouffai un cri perçant, en donnant à l'aventure un coup de pied qui fut si malheureux pour Gelin, que lui ayant ferré la tête contre le bois du lit, il s'y trouva un clou qui lui déchira le visage; son sang coula aussi-tôt en abondance. Le Capitaine & son épouse, furent étonnés de le voir tout sanglant; je leur expliquai le sujet de cette scene, en l'accablant de reproches. Sa justification fut prise du hasard qui lui avoit offert, me dit-il, cette occasion de me marquer son respect sans l'avoir cherchée; & j'eus encore assez d'indulgence pour le croire sincère.

Le vent n'ayant plus cessé de nous être favorable, nous eûmes bientôt doublé la pointe d'Espagne. M. des Ogeres m'avertit civilement, qu'il étoit bien aise de voir quelques personnes à la Corogne, mais que si j'avois d'autres projets, il les exécuteroit volontiers. La reconnoissance m'obligeoit de suivre les siens, & je le priai de ne pas se contraindre. Nous fumes en peu de jours à la vue du port,

& je me renfermai avec madame des Ogeres dans une maison retirée où je la fis consentir de ne recevoir la visite de personne.

Un jour, vers le soir, j'entendis dans l'appartement qui étoit au-dessus du mien, un bruit lugubre qui m'effraya. C'étoit Gelin, qu'on rapportoit percé de coups & mourant de la perte de son sang & de la profondeur de ses blessures. On m'apprit qu'il avoit été trouvé sur le port dans cet état. M. des Ogeres entra chez moi d'un air affligé, & me demanda de satisfaire Gelin qui souhaitoit ardemment de m'entretenir. Je le verrai, répondis-je, avec un faisissement mortel, & me faisant aussi-tôt conduire à sa chambre, je le trouvai si pâle & si foible, que ce spectacle redoubla ma frayeur.

A peine m'eut-il apperçue, qu'étendant ses bras & marquant sa douleur par un frémissement de tous ses membres, il me pria de faire éloigner les personnes qui étoient avec moi. « Madame, me dit-
» il alors, nous sommes poursuivis, on
» en veut sans doute & à vous qui avez
» fui la tyrannie, & à moi qui ai faci-

» lité votre fuite : on nous cherche, ne
» croyez pas que cette persécution vienne
» de votre mari. Ah ! plût au Ciel ! mais
» un ressentiment mal entendu a fait pren-
» dre sa vengeance à mon cher Bridge.
» Il est venu.... Epargnez-moi un détail
» qui me tue.... Mon ami est mort, &
» nous devons penser à nous mettre à
» couvert ».

Je ne pense point ici, ma sœur, à me faire un mérite auprès de vous de la force de ma douleur; je craindrois au contraire qu'une peinture si lugubre, ne renouvellât trop vivement la vôtre : mais si vous vous souvenez de la tendresse que j'avois toujours conservée pour cet aimable frere, si vous songez aux raisons que j'avois de le chérir, vous ne douterez pas de la sincérité de mes pleurs.

Sans renoncer, sans consentir à rien, je priai M. des Ogeres d'aller sur le champ chez le Gouverneur qui se nommoit Dom Pedro Taleyra, & de lui expliquer le besoin que j'avois de son secours. M. des Ogeres fut bientôt de retour avec des nouvelles satisfaisantes. Le Gouver-

neur ne l'eût pas plutôt entendu parler de mon grand pere, qu'il fut enchanté de pouvoir marquer beaucoup d'intérêt à la fille de son ami, & il ne voulut point d'autre interprete de ses sentimens que lui-même.

En effet, son carosse se fit entendre au même instant. Je fus fâchée de le voir entrer avec son fils & un grand nombre d'Officiers. Son premier compliment fut de me proposer un logement chez lui. Je ne lui fis point d'autre objection que la peine que j'aurois à me séparer de madame des Ogeres. Il y répondit sans balancer, en me pressant de la prendre avec moi, & en me promettant de faire observer Gelin.

Je fus menée comme en triomphe. Les Officiers de la suite du Gouverneur & son fils à leur tête, entouroient ma voiture. Ils observoient avec la plus grande attention tout ce qui s'approchoit, & marquoient la plus grande ardeur à vouloir me défendre.

La gouvernante, prévenue sur mon arrivée, m'attendoit avec ses filles. Elle m'auroit proposé dès le premier moment,

des amusemens & des plaisirs si j'avois été disposée à les goûter; mais le poids de ma douleur n'ayant fait que s'aggraver, je me défendis sur divers prétextes & je demandai la permission d'être seule. On me conduisit à l'appartement qui m'étoit destiné.

Je m'entretenois de mes douleurs avec madame des Ogeres, lorsque je fus interrompue tout d'un coup par le bruit de plusieurs instrumens qui commencerent aussitôt un concert réglé. Ils me parurent si près de ma fenêtre, que je ne pus douter que cette fête ne me fût adressée. Hélas! m'écriai-je, la joie ose-t-elle donc éclater si proche de moi! J'aurois fait éloigner sur le champ ce bruit importun si j'avois pu me faire obéir. Au moment que je faisais ces plaintes à madame des Ogères, un tumulte qui s'éleva dans la rue & qui fit cesser les instrumens, ne nous permit pas de douter qu'il n'y fût survenu quelque querelle.

J'envoyai Rem pour s'en informer. J'appris par des cris qui se firent entendre dans la maison, aussitôt que par son re-

tour, qu'il était arrivé quelque chose de funeste à la famille du Gouverneur. Rem m'expliqua ce qu'on n'avait pu cacher à personne. Quelques-uns des officiers qui m'avoient vue sur le vaisseau, ou qui m'avoient accompagnée jusques chez le Gouverneur, avoient conçu pour moi une folle passion: ils avoient eu l'imprudence de s'en vanter. Le fils de Dom Taleyra étoit aussi devenu amoureux; sa fureur jalouse s'étoit tellement exaltée au premier bruit des instrumens, qu'il étoit tombé l'épée à la main sur les acteurs & sur ceux qui les conduisoient; il avoit été dangereusement blessé, & on l'avoit rapporté dans cet état à son père.

Le Gouverneur me fit demander le lendemain la permission de m'entretenir quelques momens. Il entra d'un air rêveur que j'attribuai à son chagrin. Vous n'ignorez pas, me dit-il, le funeste accident qui va me ravir un fils unique qui faisoit toute la consolation de ma vieillesse; vous en savez même la cause, car il n'est pas possible qu'après s'être fait blesser mortellement pour vous, il soit

venu vous voir cette nuit, malgré ses blessures, sans y avoir été encouragé par vos bontés. Je l'interrompis avec chaleur, aussi irritée que surprise de ce que je venois d'entendre.

Mon fils expire, reprit-il, avec douleur. Je ne viens point vous demander pour lui des faveurs dont il n'est plus capable de sentir le prix; il est au bord du tombeau. Cependant, si c'est à l'excès de sa passion qu'il faut attribuer sa mort, votre cœur ne vous dit-il pas que vous devez quelque chose à la pitié. Hélas! les marques en seront peut-être trop tardives, mais qui fait ce que votre présence peut produire? Au nom du Ciel, ajouta-t-il, que le ressentiment que vous paroissez conserver de mon indiscretion, ne s'oppose point à votre générosité. Faut-il que j'embrasse vos genoux? Je suis sensible au malheur de votre famille, lui répondis je, & je m'afflige d'en être innocemment la cause. J'oublie en faveur de vos peines l'outrage que vous m'avez fait & dont j'espère que vous me donnerez l'explication. Venez, je ne refuse point de donner à votre fils toutes

les consolations que l'honneur permet & que l'humanité demande; un cœur ferme dans son devoir est au-dessus des soupçons téméraires, & ne prend la loi que de ses propres sentimens. Je lui demandai la main pour me conduire; il reçut la mienne avec transport, & ne cessa point de m'exprimer sa reconnoissance jusqu'à l'appartement de son fils.

Nous le trouvâmes dans l'état le plus déplorable. La paleur de la mort étoit répandue sur son visage. Il avoit la tête penchée & les yeux fermés. Ce spectacle me pénétra de compassion. Vous le voyez, me dit tristement son pere; hélas! qui me rendra mon malheureux fils! Il continuoit de me tenir la main, & baissant la tête vers le malade, il l'avertit à voix haute que j'étois auprès de lui. Je profitai de ce moment pour adresser moi-même quelques civilités au malade. Le son de ma voix lui fit ouvrir les yeux. Ses premiers regards étoient foibles & troublés, mais les ayant fixés sur moi, je remarquai qu'ils s'éclaircissoient par degrés & que bientôt même ils s'animerent jusqu'à me paroître vifs & pleins de

feu. Le Gouverneur s'en étant apperçu, me conjura de me reposer sur son respect, & de lui permettre de tirer tout le fruit qu'il pourroit de cette heureuse visite. Thadeo, dit-il à son fils, vous avez refusé de me croire, lorsque je vous ai répondu de l'indifférence de Donna Darpès pour Don Lucascar, un de nos officiers, & vos inquiétudes vous ont été aussi funestes que vos blessures. Rassurez-vous. Elle va vous apprendre elle-même qu'elle ne connoît votre ennemi que de nom, qu'elle n'a aucune part au concert qu'il lui faisoit donner, & qu'il n'aura jamais de préférence qui puisse vous chagriner. Aimez la vie, puisqu'elle s'intéresse à votre santé, & hâtez-vous de vous rétablir pour chercher les occasions de mériter son estime. Il se tourna vers moi en me priant de confirmer l'explication qu'il osoit donner à mes sentimens. J'entrai volontiers dans ses vues, & m'expliquai assez civilement pour guérir la jalousie de Dom Thadeo. Dispensez-moi, ma sœur, de vous représenter la confusion de ses transports, & les excès de sa reconnoissance.

La satisfaction de son pere étoit à son comble, il s'y livra sans mesure, en me reconduisant à ma chambre; il m'exprima ses regrets & ses excuses sur son dernier procédé. Je vous avoue en rougissant, me dit-il, que j'ai pris le parti de m'expliquer d'abord dans des termes qui pouvoient vous paroître offensans, pour faire éclater la vérité par vos réponses; voilà l'aveu de mon crime. C'étoit un fardeau pour moi, depuis qu'un généreux oubli de mes offenses & votre compassion pour mon fils m'ont fait connoître la noblesse de votre caractère & la pureté de mes sentimens. Demeurez s'il se peut à la Corogne pour y conserver un empire absolu sur moi, sur mon fils, & sur tout ce qui m'appartient. Disposez de nos biens & d'une vie que vous nous avez rendue; ou si votre devoir & votre inclination vous appellent plus loin, exigez de moi tout ce qui peut être utile à vos desseins, & soyez sûre de tout obtenir de mon respect & de mon obéissance.

Votre fils, lui répondis-je, dans l'état où nous l'avons laissé, me paroît sans

danger. Comme il ne peut exiger ma présence à tous momens, vous ferez le maître d'entretenir ses espérances autant que vous le jugerez nécessaire à sa guérison, c'est un soin dans lequel il ne me convient plus d'entrer. Je pars : supérieure, comme je crois l'être, à tous les soupçons, je ne vous demande qu'une grâce, c'est que vous accordiez à Gélin tous les secours dont il aura besoin jusqu'à son rétablissement. Je renonce à le voir, mais il seroit honteux de le laisser ici sans ressource.

Il nous fut aisé de sortir de mon appartement & de gagner le port à l'heure où l'obscurité cachoit notre marche. Le Gouverneur qui avoit eu soin de faire retirer tous ses domestiques, à la réserve de ceux qui devoient me conduire jusqu'au vaisseau, veilloit lui-même à la porte de sa maison pour me renouveler ses adieux. Le vent étoit favorable; nous fûmes loin de la côte à la pointe du jour, & nous cinglames vers la France.

J'arrivai heureusement à Bayonne. Nous y fûmes reçus avec les marques de considération les plus flatteuses pour

M. & madame des Ogeres. Ils avoient une fort belle maison dans la ville, ils m'y donnerent un appartement disposé très-favorablement pour mes vues de retraite & de silence; mais dès le premier jour, il me fut impossible d'éviter la visite & les civilités de toute leur famille.

Je ne fus pas plus libre les jours suivans, & sous prétexte de satisfaire aux bienséances & aux usages du pays, je me vis environnée du matin au soir de tout ce que la ville avoit d'aimable dans l'un & l'autre sexe. Bientôt les civilités se changerent en galanterie. J'essuyai dans l'espace d'un après-midi sept déclarations d'amour. Peut-être aurois-je essuyé celles de tous les jeunes gens de la ville, si je n'avois pris le seul parti que ma situation me laissoit à choisir.

Je me souvins de tout ce que l'Aumônier du vaisseau m'avoit dit à l'avantage des Maisons religieuses; je me sentis naître une forte envie d'y chercher le repos qu'on s'obtinait à me ravir. Je m'adressai à l'Aumônier lui-même, ma seule crainte regardoit la religion. Je ne voulois pas troubler celle d'autrui; mais

je souhaitois qu'on me laissât libre dans la mienne. Il s'engagea aussitôt à lever tous les obstacles, & je trouvai enfin, dans le cloître, le repos que j'aurois vainement cherché par-tout ailleurs.

Une dame angloise, veuve d'un écuyer du Roi Charles, s'étoit retirée dans le même couvent; j'avois eu quelques liaisons avec elle. Des affaires l'ayant déterminée de se rendre à la Cour, pour en solliciter le succès auprès de Madame, elle m'offrit ses services. L'occasion me parut favorable pour m'avancer vers l'Angleterre, & pour presser des recherches dont la lenteur commençoit à me désespérer. Je communiquai cette pensée à M. des Ogeres, qui, ne s'étant point relâché de son zele, forma aussitôt la résolution de m'accompagner avec son épouse. Des obstacles imprévus s'opposèrent ensuite à leur dessein, mais le mien se soutint & je pris le chemin de Paris, dans une voiture bien escortée.

En arrivant dans cette grande Ville, je crus qu'il pouvoit m'être utile de me faire présenter à Madame, & de me ménager une si puissante protection. Je

ne cherchai point d'autre voie pour aller jusqu'à elle, que la dame angloise avec qui j'étois venue de Bayonne & qui étoit connue à sa Cour. Nous y fûmes reçues avec la bonté & la douceur que vous connoissez à cette excellente princesse ; mais malgré la résolution où j'étois de lui cacher mon sort, je ne pus répondre à diverses questions qu'elle me fit sur les motifs qui m'avoient amenée en France, sans me trahir par mes larmes. L'intérêt qu'elle y paroissoit prendre, ne fit que redoubler mes pleurs. Elle me pressa de lui déclarer en quoi elle pouvoit soulager mes peines. Hélas ! Madame, lui dis-je, je ne demande qu'un asyle ; elle me proposa Chaillot. Je l'acceptai, & elle donna ordre à l'un de ses Officiers, de me présenter de sa part à la Supérieure, comme une personne qu'elle honoroit particulièrement de sa protection

Aujourd'hui qu'une grille armée de pointes & des murs impénétrables, vous répondent de ma conduite, souffrez ma sœur, que je passe sur tout ce qui est moins pressant que mon impatience. Et qu'aurois-je d'ailleurs à vous retracer que

mes agitations ordinaires, de la douleur, des larmes, tout ce que vous êtes déjà fatiguée d'entendre? J'ai vécu à Chaillot dans la même langueur qu'à Bayonne, dévorée par le poison réuni de l'amour & de la tristesse. Je me suis donné mille soins inutiles pour découvrir les traces de mon mari & de mes enfans. J'ai écrit lettre sur lettre à Londres & dans tous les ports d'Angleterre; j'y ai envoyé, puis-je vous le dire sans honte? jusqu'à Gelin; tel a été toujours mon aveuglement. Ce perfide, après avoir lutté contre la mort, s'étoit rétabli de ses blessures; il s'étoit bientôt attaché sur mes traces, & s'étant enfin adressé à Saint-Cloud, il y avoit reçu des lumieres qui ne lui avoient plus caché ma retraite.

Je fus d'autant plus surprise de sa visite, que je croyois n'en pouvoir attendre que de la part de M. ou de madame des Ogeres. Je demurai interdite en le voyant, & je fus prête à me retirer sans lui répondre. Cependant, l'espoir d'apprendre quelque nouvelle de mon mari ou de mes enfans, fut assez fort pour m'arrêter. Après quelques témoignages confus de

l'attachement qu'il conservoit pour moi, il se plaignit de la dureté que j'avois eu de l'abandonner dans un malheur où il s'étoit précipité pour me servir. Il s'engagea en me quittant à ne se présenter devant moi qu'avec des éclaircissemens qui établiroient mon repos & qui me rendroient la liberté de pouvoir disposer de moi-même. La satisfaction que j'eus de le voir s'offrir volontairement pour une commission dont je le croyois plus capable que personne, m'empêcha de lui répliquer.

Il ne revint qu'au bout de six semaines; il avoit fait le voyage d'Angleterre, où il m'assura que mon mari n'avoit pas encore paru; mais à force de recherches, il avoit appris de quelques matelots, toutes les mesures qu'il avoit prises à Nantes pour la conclusion de son mariage avec madame Lallin. Il me fit la description de toute cette odieuse fête. Vous voyez, reprit doucement l'indigne Gelin, que votre sort est entièrement éclairci. Non, non, interrompis-je, les yeux mouillés de larmes; je ne m'arrête point au témoignage de vos matelots, & pour une horrible vérité qui entraîne la décision de ma vie

ou de ma mort, apprenez qu'il me faut d'autres preuves. Cette réponse le mit en fureur; il se leva avec transport, je me levai aussi; il me conjura de l'écouter un moment, mais je sortis sans lui répondre.

Dans quel excès de douleur ne retombai-je pas tout d'un coup! Mes foiblesses, que l'air de la France avoient beaucoup diminuées, me reprirent avec leur première violence. J'en eus le même soir une plus dangereuse que toutes celles que j'avois jamais essuyées. Cependant, Gelin se présenta dès le lendemain à la grille. Je balançai si je devois le recevoir. Enfin toujours ardente à la moindre lueur d'espérance, je me figurai qu'il m'apportoît quelque nouvelle explication qui lui étoit échappée la veille; je descendis au parloir. Il parut extrêmement touché de ma pâleur & du changement qu'une seule nuit avoit mis dans ma santé. Ses excuses, ses protestations de zèle furent mêlées de quelques larmes. Je pense, me dit-il, que pour finir une incertitude qui produit de si fâcheux effets, il faut que j'entreprenne le voyage de Nantes. Je

fuis prêt à partir; j'acceptai cette offre & je lui recommandai au nom du Ciel, de ne rien négliger pour s'instruire.

Je continuai ainsi d'être le jouet de cet imposteur. A son retour, il me confirma tout ce qu'il avoit rapporté de Londres; chaque mot de son discours étoit un coup mortel! Enfin, je demeurai persuadée, sinon de la conclusion du mariage, du moins de la vérité de toutes les preuves qui pouvoient me le faire regarder comme une résolution certaine & inaltérable; de sorte que la personne qui est venue ici me demander mon consentement, a dû vous rapporter qu'elle m'y avoit trouvée préparée. Je la fis suivre cette personne; on découvrit votre demeure. Dès le lendemain, je conjurai le chapelain de cette maison, de voir M. Cleveland de ma part. Je le chargeai de lui dire mille choses, & les lui répétai mille fois. La confusion de tant de sentimens, me faisoit tout craindre & tout désirer à la fois; dans certains momens, je me flattois encore. J'attendis le retour du chapelain comme l'arrêt de ma mort. Il revint, & sa réponse fut un

coup de foudre qui anéantit toutes mes espérances. Gelin paroît, il venoit d'apprendre à Charenton, non-seulement la consommation de ma ruine, mais encore celle de ma honte. Il me fait ce funeste détail; & pour comble d'horreur, il me propose de l'épouser. Je le chasse avec indignation. Jugez dans quel état il me laisse; & le jour d'après un bruit funeste qu'on ne peut empêcher de percer jusqu'à moi, m'apprend que mon mari est assassiné par ses mains.

Je serois sortie du tombeau pour le défendre ou pour le venger; oui, jeme serois ranimée dans les bras même de la mort. Je ne précipite aussi tôt de ma chambre pour voler à Saint-Cloud. J'y allois à pied & sans suite. Le Chapelain me demandant pardon à genoux, de la part qu'il avoit eue malheureusement au crime de Gelin, m'apprit que ce détestable assassin étoit arrêté, & que mon mari n'étoit pas mort. Je vais me jeter aux pieds de Madame; elle entra dans mes peines avec la plus grande bonté; elle a voulu me conduire elle-même à la maison de mon mari; je l'ai suivie

en tremblant. Je me flattois bien moins de le trouver innocent, que de toucher son cœur par mes larmes, & d'obtenir peut-être de sa compassion, ce que je n'osois plus attendre de son amour.

Mais hélas! ma sœur, dois-je vous le dire? il a marqué de l'horreur à ma vue. Mes pleurs & mes soumissions n'ont pu l'attendrir. Ma présence a r'ouvert ses blessures, & par un effet qui n'est propre qu'à la haine, j'ai vu couler son sang à grand flots. Dieux! cette image terrible trouble encore tout le mien.... Mais ne m'assurez-vous pas qu'il m'aime, & que le seul désespoir lui fait chercher de la consolation dans de nouvelles amours? ne m'assurez-vous pas que jamais madame Lallin ne m'a chassée de son cœur & que ce n'est pas à elle qu'il pense à s'attacher? ne m'assurez-vous pas enfin, que toujours prêt à me rendre son cœur.... Ah! si je pouvois vous croire. Mais pour quoi ne vous croirois-je pas? N'êtes-vous pas, ma sœur, la personne à qui je dois le plus de confiance? & quand vous seriez capable de me tromper, ne dois-je pas désirer plutôt de l'être, que de passer le

reste de ma vie dans des tourmens insupportables?

Fanny, en finissant ainsi son récit, auroit voulu quitter Chaillot à l'heure même & venir surprendre son mari dans sa maison; mais la sœur qui la voyoit extrêmement agitée, l'engagea insensiblement à prendre un peu de repos, & à mettre un peu d'intervalle entre les peines & les plaisirs qu'elle lui promettoit le lendemain.

Pendant ce tems-là, M. de R.... recevoit par la protection de Madame, une lettre de cachet qui rendoit la liberté à son épouse, à Cecile & à madame Bridge. C'étoit la meilleure voie que cette princesse avoit cru pouvoir employer pour éviter les difficultés & les longueurs.

Dans l'abattement de corps & d'esprit où se trouvoit Cleveland, madame Bridge comprit qu'un excès de joie pouvoit lui être aussi pernicieux qu'un excès de douleur. Elle le prépara par degrés à cette grande révo'ution. L'ardeur de Fanny ne pouvoit être modérée que par l'intérêt de la santé de son époux, & ce

fut par ce motif, qu'elle surmonta son impatience.

Un autre danger qui n'étoit pas moins pressant, étoit celui qui pouvoit naître dans l'entrevue de Fanny & de Cecile, Quelle espérance de faire régner la paix entre deux rivales si tendres & si délicates? A la vérité, Fanny n'avoit aucune raison de se défier que Cecile fût celle qui devoit occuper sa place, mais pour plus de sûreté, madame Bridge engagea Cecile & sa mere, à cacher les liaisons qu'elles avoient avec Gleveland.

Cependant, Cecile à qui sa curiosité ne laissoit point de repos, s'informa des lieux que Fanny fréquentoit pendant le jour. On prit soin de la lui montrer à l'église. Elle n'eut besoin d'aucun signe pour la distinguer tout d'un coup, Elle étoit en long habit de deuil. C'étoit une parure qu'elle ne quittoit plus. La beauté de son teint en recevoit tant d'éclat, qu'elle n'en eut pas choisi de plus propre à plaire si l'on eût pu la soupçonner d'une pensée si frivole. Cecile ne se laissa point de la regarder, elle ne pouvoit se rassasier de cette vue. Loin de se prévenir de quelque sentiment de haine, comme madame

Bridge l'appréhendoit , elle fut touchée jusqu'au fond du cœur de l'air d'inquiétude & de tristesse qui régnoit encore sur son visage.

Dès le même jour l'ayant vue descendre au jardin avec madame Bridge & sa fille , elle proposa à sa mere de les suivre. Fanny n'ignoroit pas qu'on avoit arrêté avec sa sœur & sa fille , deux dames françaises qu'on vouloit faire instruire , mais elle n'avoit pas poussé sa curiosité plus loin. Madame Bridge se hâta de lui expliquer leur aventure , sans lui faire naître les moindres soupçons ; elle fut frappée de la physionomie de ces deux étrangères & la jeunesse de Cecile attirant sur-tout ses regards , elle s'attacha à la considérer avec complaisance. Deux religieuses l'ayant arrêtée en croisant son allée , firent naître l'occasion que Cecile désiroit. Après les premières civilités , Fanny fut la première à proposer une autre promenade. Cecile tournoit à tout moment la tête pour la regarder. Elles paroissoient toutes deux également attentives aux mouvemens l'une de l'autre & comme étonnés

nées de trouver tant de plaisir à se voir & à s'entendre. Fanny fit la proposition aux deux étrangères de venir se reposer chez elle, elles acceptèrent avec joie. On passa une partie de la soirée à s'entretenir avec autant de familiarité que de douceur, & Fanny ne vit partir Cecile qu'à regret.

Pendant ce tems-là Cleveland étoit toujours de la plus grande faiblesse & ne pouvoit se remettre du trouble que lui avoit causé la vue de son épouse. Son cœur n'étoit plus capable de se laisser tenter par des possibilités & des vraisemblances. Son sort étoit comme décidé. Loin de s'arrêter à quelque espoir, ses desirs même étoient éteints; ou si dans ses agitations passionnées, il souhaitait de retrouver Fanny avec son innocence, il n'eût été que plus malheureux en revenant bientôt à sentir qu'il s'étoit occupé d'une chimère.

Il étoit dans cette situation terrible, lorsqu'il apprit que Madame éprouvoit des convulsions violentes, & que les médecins commençoient à désespérer de sa vie. Il ne consulta rien, le zèle sup-

Septembre 1788.

N

pléa à ses forces, & se faisant apporter sur le champ au château, il entre; la Princesse l'apperçut; elle lui fit signe d'approcher: « je meurs, lui dit-elle, » d'une voix basse; vous perdez une amie; » je vous aurois reconciliée avec votre » épouse. Un autre achevera mon ouvrage. Je la crois innocente & je » ne voudrois pas vous tromper. Attendez le retour de Briand que j'ai envoyé à Bayonne. Votre situation ne » vous permet pas de rester ici. Allez, » & quand vous serez heureux, souvenez-vous que j'ai pris part à votre » bonheur ». Cleveland se jeta à genoux pour lui exprimer la force de ses sentimens, elle lui ordonna de retourner chez lui. Il obéit en versant des larmes.

Sa vie étoit à l'extrémité. Cette opiniâtreté du sort qui ne cessoit de s'attacher à tout ce qui lui étoit cher, & qui non contente de sa ruine, se plaisoit à détruire tout ce qui pouvoit le consoler ou le soutenir, triomphoit enfin de sa patience & le réduisoit au dernier désespoir.

On le mit au lit, il tourna le visage contre son chevet, & le pressant de tout ce qui lui restoit de force, il se livra aux noirs sentimens que ces réflexions étoient capables de lui inspirer : enfin soit pour l'esprit, soit pour le corps, il étoit comme au dernier terme où l'infortune & la douleur pussent le réduire.

L'inquiétude que madame Lallin eût pour sa vie, lui fit employer tant d'adresse & d'efforts pour lui faire accepter quelques secours, qu'il y consentit. Il prit quelques liqueurs fortes qui ranimèrent un peu ses esprits. Elle s'efforça envain de faire changer d'objet à son imagination ; alors elle se figura qu'il valoit mieux lui parler du sujet même de ses peines que de le laisser seul à les dévorer. Dans cette idée, elle l'engagea adroitement à lui raconter ce qu'il avoit vu à saint Cloud. Il satisfit sa curiosité avec ardeur. Quand elle lui eût entendu répéter le dernier adieu de Madame, elle en fut extrêmement frappée. Quoi ! au dernier moment de sa vie, lui dit-elle, elle vous a protesté qu'elle croyoit votre épouse innocente, & vous n'avez

pas réfléchi sur ces précieuses paroles? Soit que le premier mouvement de madame Lallin fit sur lui la plus grande impression; soit que le ciel, touché de ses peines, eût marqué ce moment pour les finir, il crut voir clairement que l'innocence de Fanny ne devoit plus lui paroître impossible. A mesure que cette réflexion s'étendoit sur son esprit, il sentoit des mouvemens de cœur qu'il avoit peine à contenir. Dans certains momens, il auroit poussé volontiers cent cris de joie, & le moment d'après, il tomboit dans une sombre méditation qui le replongeait dans toutes ses peines... Mais quelle explication donner à cette fuite, disoit-il à madame Lallin? croyez-vous que Gélin adroit & hardi comme vous le connoissez, eût trouvé le moyen de l'enlever pendant son sommeil & le mien? ou plutôt ne lui auroit-il pas persuadé le matin que j'étois allé au port & que je souhaitois qu'elle y vînt avec moi? N'auroit-il pas ainsi abusé de la soumission aveugle qu'elle avoit pour toutes mes volontés? Quelle auroit été la surprise en se voyant au pouvoir

d'un perfide ! Dieux ! l'aura-t-il du moins respectée ?.. Mais je m'abandonne à des craintes insensées. Le capitaine françois étoit un homme d'honneur qui n'aura pas favorisé les lâches entreprises d'un infâme ravisseur ; lui , son épouse , vous verrez que le traître Gélin les aura tous séduits par des attestations d'honneur & de vertu. Hélas ! avec quelle facilité n'aura-t-il pas fasciné les yeux de l'innocente & crédule Fanny !

L'espérance qui s'insinuoit ainsi dans son cœur y faisoit déjà renaître les plus tendres sentimens ; madame Lallin les apperçut , & elle se fit un devoir de les augmenter par ses réflexions.

Une lettre qu'il reçut en même temps de madame Bridge , acheva de lui faire ressentir mille douceurs auxquelles il n'auroit jamais osé prétendre. Je n'ai que vous , dit-il à madame Lallin , à qui je puisse donner ma confiance ; je ne veux pas retarder ce qui peut être exécuté aujourd'hui ; allez , rapportez-moi les éclaircissemens que vous me reprochez vous même d'avoir négligés. Sur-tout ménagez la pauvre Fanny : épargnez-lui

tout ce qui pourroit sentir la plainte. N'exigez pas trop d'elle; je ne demande à retrouver que son cœur & sa vertu.

Madame Lallin accepta la proposition avec zèle, mais elle jugea que pour préparer Fanny à une visite qu'elle avoit si peu de raison d'attendre, il devoit la lui faire annoncer par un de ses gens; il y consentit, & sur le champ il fit partir Drink, le plus fidele de ses domestiques.

Drink fut bientôt de retour avec la triste nouvelle que sa maîtresse étoit partie le matin du même jour pour retourner en Angleterre. Partie! s'écria Cleveland; hélas! que deviennent mes espérances? Elle est partie, continua-t-il avec le même transport, parce qu'après la mort de Madame, il ne lui reste plus personne sur qui elle ose faire l'essai de ses artifices. Elle est partie, parce que demeurant à découvert, elle a senti combien il lui seroit difficile de m'en imposer à moi-même... Il fit répéter plusieurs fois à Drink la réponse qu'il lui avoit rapportée. Enfin madame Lallin le pria de suspendre son jugement & d'ap-

prouver le dessein qu'elle avoit d'aller prendre elle-même des informations à Chaillot, mais il sembloit mériter les nouveaux malheurs qu'il craignoit en cédant si facilement à ses défiances, & il étoit dans ce moment même, mille fois plus heureux qu'il ne le croyoit.

La liaison qui s'étoit formée entre Fanny & Cecile, se fortifioit de jour en jour. Elles ne se quittoient plus. Madame Bridge se crut obligée d'épargner à Cecile des chagrins qu'elle croyoit inévitables, en engageant sa mère à faire naître quelque prétexte pour la retenir près d'elle. Madame de R... entrant dans cette vue, la pria d'être témoin des ordres qu'elle alloit donner à sa fille; en effet, elle lui reprocha sérieusement la préférence qu'elle donnoit sur elle à une étrangere, & sa légèreté en se liant si étroitement avec une dame dont elle savoit bien que M. Cleveland étoit peu satisfait.

Cecile ne fit aucune réponse. Ses yeux qu'elle tenoit baissés, & quelques larmes qu'elle laissa couler, marquoient son embarras & sa tristesse. Enfin, pressée de parler, elle donna un libre cours à ses

pleurs, en priant sa mere de l'écouter : vous outragez madame Cleveland, lui dit-elle, & vous ne la connoissez pas. Il est surprenant que madame Bridge qui n'ignore ni son innocence, ni ses malheurs, me laisse le soin de la justifier; elle m'a confié toute l'histoire de ses peines. J'en fais assez pour me croire obligée de lui sacrifier le penchant que j'ai pour son mari, & à n'épargner ni soins, ni repos, ni ma vie même pour lui faire rendre la justice qui lui est due. C'est un cruel mal-entendu qui l'a séparée de son mari. Je trahis le secret de mon amie; mais vous, reprit-elle, en s'adressant tendrement à madame Bridge, comment laissez-vous languir si long-tems l'innocence & la vertu? A quoi tient-il que vous ne fassiez savoir à M. Cleveland, qu'elle est plus digne que jamais de ses adorations, & qu'il lui a fait en m'aimant, une infidélité dont il doit gémir toute sa vie? Je fais vos motifs; & l'état où il est encore, me force de les approuver; mais croyez-vous que l'ignorance de son bonheur, ne soit pas plus mortel que ses blessures. Hâtez-vous, reprit-elle encore,

je fouhaite leur réconciliation plus que je n'ai defiré mon mariage, lorsqu'il m'a été permis de fuivre le penchant de mon cœur.

Tant de générofité, de tendrefle & de naïveté, firent la plus grande impreflion fur madame Bridge; elle ne put s'empêcher de l'embraffer avec transport. En fuite, faifant des excufes à fa mere, de lui avoir caché une circonftance fi importante, elle la fit convenir que dans les termes où Cleveland en étoit avec fa fille, la bienséance & l'amitié avoient exigé d'elle les ménagemens qu'elle avoit obfervés. Mais elle revint auffi-tôt à Cecile, qu'elle ne pouvoit fe laffer d'embraffer. Cette aimable fille obtint la liberté qu'elle defiroit de vivre avec Fanny. Elle n'eut à la fin qu'une même chambre & un même lit. Sa mere & madame Bridge commencerent auffi-tôt à ne les plus quitter un moment. Toutes les réfolutions fe formoient de concert, & jufqu'aux lettres que madame Bridge continuoît d'écrire à fon frere, chacune y fournisfoit quelque chofe avec le même zèle & le même intérêt.

Comme l'état où Cleveland étoit encore, ne permettoit pas à madame Bridge d'entreprendre sitôt l'éclaircissement qu'elle lui préparoit, il lui vint à l'esprit qu'un voyage de Rouen chez Milord Clarendon, ne changeroit rien à ses desseins. Elle pensa aussi que le séjour de Fanny à Chaillot, ne pouvant plus servir qu'à redoubler son impatience & son chagrin, il seroit utile à son repos & à sa santé, de sortir un peu de sa solitude & de faire une espece de promenade avec ses amies. Cecile fut ravie de ce plan. Fanny combattit le regret qu'elle avoit de s'éloigner de son époux; mais lorsque sa sœur lui remit devant les yeux, que l'ardeur devoit céder à la prudence, elle la fit consentir à partir dès le lendemain avec elle.

Ce voyage se fit avec tant d'agrément, que madame Bridge ne put s'empêcher de faire observer leur joie à ses compagnes & de les en féliciter comme d'un heureux présage. Fanny sembloit avoir oublié toutes ses peines. Elle étoit charmée de se revoir à la tête de sa famille & de se retrouver dans une partie de ses droits. Cecile l'entretenoit dans cette

gaieté par cent questions tendres & badines. Elle la traitoit, tantôt de sa première femme, tantôt affectant un air sérieux, elle lui marquoit de l'embaras sur le rôle qu'elle auroit à soutenir avec Cleveland dans leur première entrevue.

Elles étoient assez près de Rouen, lorsque madame de R.... qui étoit zélée protestante, leur proposa de s'arrêter à Quevilly pour assister au prêche. Ce bourg n'étoit alors habité que par des familles de la religion réformée. Il y avoit des écoles pour les enfans de l'un & de l'autre sexe. Cecile y avoit été élevée, & madame de R..... ne laissoit point passer d'année sans y venir renouveler sa ferveur avec elle; outre ce motif ordinaire, elle vouloit proposer à la nourrice de Cecile, qui ne subsistoit que d'une pension honnête qu'elle lui faisoit à Quevilly, de quitter la France pour la suivre en Angleterre. C'étoit un Dimanche; & le jour n'étant point avancé, elle comptoit qu'après avoir satisfait à sa piété & à sa reconnoissance, il resteroit assez de tems pour arriver chez Milord Clarendon avant la nuit.

Fanny, qui avoit embrassé la religion françoise, demeura dans une maison du bourg pendant que les autres étoient au Temple. La vue d'un grand nombre de personnes qui s'y rendoient, la fit demeurer un moment à les considérer. Elle n'avoit avec elle que Rem & quelques laquais. Toute son attention qui étoit divisée d'abord par la multitude, se réunir malgré elle, sur une femme qui s'arrêta au milieu de la rue pour la regarder. La curiosité de cette étrangère se déclaroit d'une manière fort extraordinaire. Outre ses regards qui paroissoient animés d'un grand intérêt, elle avançoit la tête & le corps si vivement, qu'on l'eût cru prête à s'élançer. Enfin, s'apercevant que son agitation commençoit à donner de l'inquiétude à Fanny, elle s'approcha d'elle au moment qu'elle se retiroit. Més yeux me trompent-ils, lui dit-elle, & n'ai-je pas le bonheur de parler à madame Cleveland?

Fanny balançoit si elle devoit lui confesser son nom dans un lieu où elle n'étoit point sans défiance; cependant, cette voix ne lui étoit pas inconnue; mais l'étran-

gere déjà certaine de ce qu'elle demandoit, se précipita dans ses bras. Quoi ! vous ne reconnoissez pas, lui dit-elle, madame Riding ? Hélas ! vous l'avez donc entièrement oubliée ? Fanny, saisie d'étonnement, se laissoit embrasser sans avoir la force de lui répondre. Elle reconnoissoit bien madame Riding au son de la voix, mais le reste ne s'accordoit point avec le souvenir qu'elle conservoit de cette chère amie. Elle voyoit une femme de la même taille à la vérité, mais extrêmement maigre, brune ou plutôt noire, sans teint & sans fraîcheur, les yeux éteints, les mains & les bras décharnés ; & madame Riding au contraire, avoit de l'embonpoint, de la vivacité dans les yeux, & un teint d'une blancheur admirable. Outre des raisons si fortes, Fanny croyoit madame Riding mangée depuis long-tems par les Sauvages. Cependant, cette généreuse & fidèle amie étoit suspendue à son cou & baignoit son visage de larmes. Que je suis heureuse ! répéta-t-elle vingt fois ; mais pourquoi ne vois-je point notre cher Cleveland ? où est-il ? qu'il me tarde de l'em-

brasser ! que j'ai soupiré , continua-t-elle , que j'ai languï après le bonheur que je tiens ! & dans le transport où elle étoit , sa voix étoit étouffée par ses pleurs.

Fanny ne pouvant plus méconnoître madame Riding , malgré le changement de sa figure , lui rendit ses embrassemens avec la même cordialité. Ce spectacle attira la curiosité des passans ; elles monterent dans une chambre où leurs cœurs acheverent de se livrer aux plus vifs sentimens de l'amitié. Hélas ! s'écria Fanny , seroit-il donc vrai que mes peines touchent à leur terme ? Seroit-il permis à mon cœur de se livrer à cette douce espérance ? Si vous avez cru que rien ne pouvoit surpasser vos malheurs , c'est que vous n'avez pas connu les miens. Ah ! comme votre tendresse & votre pitié vont être émues ! vous reverrez Cleveland , puisse votre retour.... mais je ne veux troubler un moment si doux que par des larmes de joie ; hâtez-vous de me dire par quel bonheur je vous revois encore ; vous que j'ai cru morte & que j'ai pleurée si long-tems ainsi que ma fille.

Dispensez moi , lui dit madame Ri-

ding, de vous faire un récit qui demande plus de préparation & de tranquillité, & qu'il ne soit question aujourd'hui que de ce qui vous intéresse. Rappelez-vous du terrible moment de notre séparation; n'oubliez pas ces affreuses circonstances, où, succombant à ma douleur autant qu'à ma lassitude, je fus saisie par les cruels Rouintons, & traînée avec une barbare violence au milieu de ces bêtes féroces. Je vous perdis de vue au même instant, mais tandis qu'ils tenoient conseil sur ma destinée, la frayeur ne m'empêcha pas d'appercevoir votre fille, qu'un de ces tigres gardoit à terre auprès de moi. L'exemple de tant de malheureux qui venoient d'être dévorés à nos yeux, m'annonçoit le genre de mort qui devoit m'attendre. Des cris, des préparatifs, un air moqueur & cruel que mes gardes affectèrent en me regardant, me firent juger que je touchois au moment de mon supplice.

Cependant mes bourreaux, en me dépouillant des peaux qui composoient mon vêtement, s'apperçurent que je n'étois pas de leur sexe; leur surprise, la di-

ligence qu'ils apportèrent à vérifier celui de votre fille, me donnerent une lueur d'espérance que mon trouble ne m'empêcha pas d'approfondir. Ils s'assemblèrent, après une courte délibération, ils revinrent à moi, & me déliant les mains avec plus d'humanité, ils me conduisirent à la suite de leur troupe, & je marchai avec leurs femmes, ayant remis votre fille doucement dans mes bras.

Vous m'avez fait trembler, interrompit Fanny, mais malgré mes craintes, je savois de Cleveland que ma fille avoit été épargnée par les Rouintons, & qu'elle n'étoit pas morte par leur cruauté. J'ignore, reprit madame Riding, d'où pouvoient lui venir ces lumieres, mais si vous me permettez d'abreger mon récit, pour en venir aux soins, aux inquiétudes que m'a coûté la garde de votre fille.... Ma fille ! interrompit encore Fanny, n'étoit-elle pas déjà morte avant que les Sauvages nous eussent fait prendre des routes différentes ? Non, répondit madame Riding, mais de grâce écoutez la suite de mon récit.

Loia d'avoir succombé alors aux fati-

gues & à la misere qu'elle partageoit nécessairement avec moi, un secours invisible paroissoit la défendre contre toute sorte d'accidens ; je fus assez heureuse, pendant plus de deux ans que je passai en Amérique, pour conserver une vie qui m'étoit devenue beaucoup plus chere que la mienne. D'heureux hazards me conduisirent dans un port françois, où je trouvai un vaisseau prêt à faire voile en Europe. L'espoir de vous rejoindre bientôt dans notre patrie commune, me fit profiter de l'occasion. Je partis avec votre fille, qui étoit mon plus cher trésor, & nous arrivâmes au Havre de Grace, après deux mois de navigation.

Quoi ! s'écria Fanny, ma fille a vécu jusqu'en France ! Votre fille n'est pas morte, interrompit madame Riding, elle est pleine de vie & de santé. Elle jouit de tout le bonheur que la fortune n'a pu refuser à ses charmes, & je ne serai pas deux jours sans la remettre dans vos bras ; mais ayez assez d'empire sur vous-même pour m'écouter jusqu'à la fin.

L'agitation de Fanny étoit si grande, qu'elle n'étoit plus capable de l'atten-

tion qu'on lui demandoit. Cependant, après lui avoir laissé le tems de se remettre, madame Riding reprit ainsi son discours.

La joie de me voir en Europe, ne pouvoit dissiper l'inquiétude qui venoit du mauvais état de ma fortune. A peine me restoit-il de quoi me conduire en Angleterre. Le Capitaine étoit honnête homme; je lui confiai mon embarras; il n'hésita point à m'offrir son secours & je l'acceptai: vous êtes protestante, me dit-il, toute ma famille l'est aussi, & j'ai une sœur riche & âgée, à qui le seul zele de la religion est capable d'inspirer de l'affection pour vous. Le mérite d'élever dans nos principes l'aimable enfant que vous lui présenterez, sera un motif tout puissant pour s'en charger & lui servir de mere. Elle demeure à Quevilly; allez-y, vous trouverez cent moyens de vous établir honnêtement dans un lieu où la générosité & le zele sont la vertu des habitans. Je profitai de ses conseils pour me mettre à couvert de la nécessité présente. Le Capitaine me conduisit chez sa sœur. Votre fille lui gagna le

cœur dès le moment de notre arrivée; mais je ne voulus pas m'en séparer.

Une dame protestante que la religion amenoit tous les ans à Quevilly, eut le malheur d'y perdre sa fille unique, du même âge que la vôtre. Dans le désespoir où elle étoit, son mari lui proposa pour la consoler, de se charger de votre fille qu'ils avoient vue plusieurs fois entre mes bras. Il suffisoit de la voir pour l'aimer. Cette mere désolée crut retrouver tout ce qu'elle avoit perdu. Je fus sollicitée aussi-tôt de lui accorder une satisfaction qui dépendoit de moi. Après m'être assurée par des informations certaines du rang honorable que le gentilhomme & son épouse tenoient en France, j'exigeai encore un écrit de leur main, par lequel ils reconnurent que l'enfant que je leur confiois, n'étoit pas né d'eux & que je serois toujours en droit de le reprendre. Ce soin me parut d'autant plus nécessaire, que l'intention du gentilhomme étoit non-seulement de l'adopter, mais de cacher dans son pays, la perte qu'il avoit faite. Sa demeure ordinaire est à trente lieues d'ici, & la

filles qu'il venoit de perdre, ayant été nourrie depuis sa naissance à Quevilly, ils ont souhaité que je continuasse d'y vivre pour être plus assurés du secret de cette substitution. Nous nous verrons souvent, me dit le Gentilhomme. Je ferai de tems en tems un vóyage à Quevilly; & vous viendrez quelquefois vous rassasier du plaisir de voir votre élève. Il m'assura avant son départ, une pension de deux mille francs, qui m'a toujours été fídelément comptée.

Cruelle amie ! s'écria Fanny, pourquoi ne ménagez-vous pas mieux l'impétuosité de mes sentimens ? Partons. Qui nous retient ? Je ne verrai jamais assez-tôt ma fille. Je crains de mourir en l'embrassant. Nous partirons à l'heure même, si vous l'ordonnez, interrompit madame Riding, mais prenez le reste du jour pour vous reposer. Du-moins reprit Fanny, apprenez-moi le lieu de sa demeure, le nom de ce généreux gentilhomme qui lui sert de père... Madame Riding le nomma & désigna son habitation dans le voisinage de saint Cloud. Il ne manque que de nommer Cecile,

lui dit Fanny, en la regardant d'un air timide & incertain. Oui, répondit madame Riding, c'est le nom de votre fille. Fanny n'étoit plus en état de l'entendre; l'excès d'une joie si subite avoit serré son cœur. Ses yeux se couvrirent d'un nuage épais; sa respiration étoit haute & mêlée d'un son tendre & plaintif. Elle n'avoit de mouvement que pour ferrer de tems en tems le bras de madame Riding, qui l'exhortoit à se remettre & à modérer ses sentimens. Fanny ne pouvoit retrouver l'usage de la voix, & ne répondoit que par ses soupirs.

Pendant que tous ses sens étoient encore en désordre, le carrosse de M. de R.... se fit entendre. Cecile arrivoit avec lui. Elle monta impatientement sans attendre madame de R... ni madame Bridge. Fanny sût bien la distinguer à son vif empressement & l'entendant déjà à la porte, elle n'eût pas assez de force pour se soutenir contre le redoublement de son transport. Elle tomba sans connoissance entre les bras de madame Riding. Cecile entra dans ce moment. Le spectacle qui s'offrit à elle, l' alarma vi.

vement, elle courut à Fanny. Madame Riding, moins inquiète d'un accident qui ne pouvoit être fort dangereux, que surprise de l'arrivée imprévue de son élève, interdite de joie d'une si heureuse rencontre, se mit à crier de toute sa force : C'est votre mère; ma fille, c'est votre mère. Ne la reconnoissez-vous pas? Quelques mouvemens que ces exclamations pussent exciter dans le cœur de Cecile, l'erreur où elle avoit été élevée, ne lui permettoit guere d'en comprendre le sens. Toute occupée de la situation de Fanny, elle continuoit ardemment de lui rendre ses soins, lorsque M. de R... paroissant à la porte de la chambre avec sa femme & madame Bridge, ce nouvel objet redoubla le trouble de madame Riding : quelle faveur du ciel nous rassemble, s'écria-t-elle ! quels prodiges ! connoissez-vous cette dame? savez-vous que c'est madame Cleveland, mere de Cecile, cette chère amie, que je croyois perdue pour sa fille & pour moi. Ah ! c'est elle même ! rendez-lui sa chère fille ! assurez Cecile que vous n'êtes pas son pere, car tous

mes discours ne peuvent la persuader. Hâtez-vous donc; ne retardez pas son bonheur. Dans l'ardeur qui l'animoit, elle paroissoit offensée de la froideur de M. de R... En effet il étoit demeuré immobile. Il se fit d'abord assurer que la maladie de Fanny n'étoit qu'un évanouissement causé par la joie, & pendant que les autres dames s'employèrent à la secourir, madame Riding lui donna tous les éclaircissemens dont il avoit encore besoin.

Il leva les bras au ciel de surprise & d'admiration; il s'approcha de Cecile qui ne marquoit d'attention que pour ce qui attiroit tous ses soins, & lui prenant les mains, ma fille, lui dit-il, car je ne renoncerai jamais à un nom si cher, le ciel vous est plus favorable qu'à moi: il va m'ôter toute la douceur de ma vie, pour vous procurer un bonheur, auquel vous ne vous seriez jamais attendue. Je ne suis point votre père, suivez les mouvemens de la nature; c'est à Cleveland que vous devez la naissance, & cette dame est votre mere.

Il ne put achever ces paroles sans

verser des larmes, mais quel foible sentiment en comparaison de ceux qui s'élevoient dans le cœur de Cecile ! elle s'échappa dans l'instant de ses mains, & s'ouvrant un passage au travers des dames qui environnoient sa mère, elle se précipita sur elle sans considérer l'état où elle étoit encore. L'embrasser mille fois, mouiller son visage d'un torrent de larmes, lui donner mille noms passionnés, en la conjurant d'ouvrir les yeux & de reconnoître sa fille, tels furent les premiers emportemens de sa tendresse.

Il n'y avoit point d'évanouissement si profond qui pût tenir contre tant d'ardeur ; aussi Fanny revint-elle à elle-même : mais ce fut pour retomber aussitôt dans le même état. Il fallut forcer Cecile de passer dans une chambre voisine ; enfin on vint à bout de la remettre, & Cecile fut ramenée. Fanny ne vit pas reparoître sa fille, sans être prête à ressentir encore les mêmes révolutions. Elle lui tendit les bras avec des regards où l'ardeur de son ame étoit si vivement dépeinte, au milieu même de leur lan-
gueur.

gueur, qu'elle fit craindre que la nature ne s'épuisât dans des efforts trop violens; mais quelle joie, lorsqu'elle la tint serrée contre son sein, & qu'elle sentit le double charme de recevoir ses caresses, & de l'accabler des siennes! ô délices que les cœurs insensibles ne connoîtront jamais! Hélas! où étoit Cleveland dans des instans si précieux!

Comment n'ai-je pas senti, disoit Fanny à Cecile, comment n'ai-je pas reconnu au premier moment que j'avois ma fille devant les yeux? Ce penchant extraordinaire que j'avois pour elle, n'étoit-il par la voix de la nature? Cent fois, ma chere Cecile, j'ai senti tout mon sang s'ébranler, en te tenant dans mes bras. Le tien étoit-il plus tranquille? Ah! que de douceurs & de consolations perdues! Tu aurois partagé les douleurs de ta mere; tu aurois fléchi ton pere par tes larmes... Cecile interrompoit à chaque instant ses discours par ses empressemens & par les plus tendres caresses; elle lui répondoit du sentiment de son pere; elle l'assuroit que ses peines touchoient à leur fin, & toujours vivement intéressée

Septembre 1788.

○

à son bonheur & à sa consolation, elle employoit tout son esprit à la plaindre & à la justifier.

Madame Riding n'étoit revenue de son étonnement que pour retomber dans un autre, en apprenant par les discours échappés à Fanny, que la division s'étoit mise dans sa famille, & qu'elle y avoit produit des effets qui la faisoient gémir. Elle se fit expliquer ce malheur par M. de R..... Ciel! qu'entends-je, dit-elle, en se rapprochant de Fanny? Quel mortel poison a détruit votre repos? Qu'on me dise où est M. Cleveland; j'y vole à l'instant avec sa fille. Je ne doute pas, reprit madame Bridge, que vos soins n'aient le succès que vous espérez, mais vous ne connoissez pas tous les dangers dont nous avons à nous défendre; la santé de Cleveland est encore trop foible pour soutenir la vue de sa fille & la connoissance de son bonheur. Partons ensemble ajouta-t-elle, votre présence suffira. M. de R.... se chargera de conduire madame Cleveland & sa fille chez Milord Clarendon, où elles attendront tranquillement l'effet de notre voyage.

M. de R... dépêcha en effet un de ses gens à Milord Clarendon, pour le prévenir sur la visite qu'il alloit recevoir; Quevilly étant dans le voisinage de Rouen, il avoit su que ce seigneur s'étoit retiré nouvellement dans une maison fort commode, qu'il avoit louée aux environs de la ville. Le courier fut de retour en moins d'un quart d'heure; il apporta des assurances de l'affection & du zèle avec lesquels toute la famille de Cleveland seroit reçue, & ils partirent.

Madame Riding & madame Bridge, toujours résolues de se mettre en chemin le jour suivant pour Paris, communiquèrent leurs projets au comte de Clarendon. Il ne leur y fit changer que le dessein sur lequel madame Riding insistoit toujours de se faire accompagner de Cecile. Vous n'avez pas besoin de sa présence, lui dit-il, pour toucher le cœur d'un père si tendre: il suffit que vous lui annonciez tous les biens qu'il ignore & qui ne peuvent pas lui échapper. Fanny parut persuadée comme lui que Cecile devoit rester avec elle, son cœur ne lui permettoit plus de s'en séparer.

Tandis que ces dames partoient pleines d'espérance, & que leur zele s'animoit entre les bras de Fanny & de Cecile qui les conduisoient à leur voiture, le duc de Montmouth se promenoit dans la plaine. Il étoit à si peu de distance du château, qu'ayant distingué le comte de Clarendon, qui avoit donné la main à madame Bridge, il s'approcha au galop pour le saluer. Le comte le pressa de descendre pour se reposer un moment, & lui voyant marquer une admiration extraordinaire à la vue de madame Cleveland & de sa fille, il crut cette rencontre favorable, pour les lui présenter comme des dames de distinction qui méritoient son estime & qui auroient peut-être quelque jour à lui demander une faveur. Il ne fallut point d'autres instances pour le faire consentir à la proposition du comte. Ses discours furent une continuelle exagération des charmes de la mère & de la fille; il se rendit sans peine à la prière qu'on lui fit de dîner au château & l'air de la plus grande satisfaction ne l'abandonna pas pendant le reste de la journée. Milord Clarendon l'ayant prié de re

venir chez lui aussi souvent qu'il pourroit espérer de s'y amuser, il accepta cette offre avec tant d'avidité, que Fanny en fut alarmée. Tremblante pour Cecile, sur laquelle les regards du duc s'étoient attachés aussi souvent que sur elle-même, elle jugea que l'ardeur qu'il marquoit de revenir, pourroit bien être une nouvelle menace du sort contre sa tranquillité.

Elle ne s'étoit pas trompée. Le Duc avoit emporté le germe d'une violente passion, & il ne balançoit plus qu'entre les charmes de la mere & de la fille. Cette incertitude, qui n'auroit pas supposé beaucoup d'ardeur dans un autre, s'expliquoit par le caractère bouillant qui le dominoit. Jeune, présomptueux, ardent, comblé d'ailleurs de tous les dons de la nature & de la fortune, il ne se proposoit rien qui ne devînt dans son cœur une passion violente. Le caractère dont il étoit revêtu, dans une extrême jeunesse, & le rôle qu'il venoit de faire à la Cour de France, augmentoient encore son impatience & sa fierté naturelle. Cependant, il s'apperçut qu'on ne

lui offroit pas toutes les facilités auxquelles il s'attendoit; car étant revenu le lendemain chez le Comte, Fanny prit le parti de feindre une indisposition qui l'empêchoit de paroître. La bienséance obligeant aussi sa fille de ne pas s'éloigner d'elle, il fut impossible au Duc de se procurer l'occasion de les voir. Elles continuerent de refuser ses visites sous le même prétexte; cette conduite auroit dû le corriger de sa présomption.

Madame Riding s'étant fait raconter sur sa route, par madame Bridge, ce qui s'étoit passé entre madame Cleveland & son époux, jugea qu'il falloit garder des menagemens. Elle proposa d'aller descendre au château de M. de L.... qui étoit à peu de distance de Saint-Cloud. Son dessein étoit de se faire précéder par madame Bridge qui seroit venue préparer Cleveland à la voir, en lui annonçant sa visite; après avoir formé ce projet, elles durent se savoir gré de l'avoir exécuté.

Un de leurs gens, que madame Bridge dépêcha aussi-tôt à Drinck, leur rapporta de la part de ce fidele Anglois, que

malgré sa foiblesse, Cleveland avoit voulu recevoir Gelin qui s'étoit présenté à sa porte; & qu'il étoit depuis long-tems à l'écouter & à l'entretenir. Drinck ne doutant pas des alarmes de madame Bridge, au seul nom de Gelin, lui faisoit dire en même tems, que s'il n'avoit pu résister à ses ordres, il avoit pris du moins les précautions nécessaires à sa sûreté. Il avoit commencé par lui faire lier les mains; & tous les domestiques étoient placés à la porte de l'appartement, pour le punir sur le champ, s'il s'échappoit à la moindre insulte.

Ce cruel ennemi de Cleveland étoit entré d'un air ferme, mais plus modeste qu'on ne s'y seroit attendu. Son visage étoit pâle, ses joues enfoncées. Cleveland lui fit offrir un fauteuil; il le refusa, & comme il paroissoit attendre que les gens fussent sortis, leur maître les renvoya. Lorsqu'il fut seul, il s'approcha du lit de Cleveland, & mettant un genou à terre, il s'écria d'une voix foible & attendrie, ô Cleveland! ô le meilleur & le plus malheureux de tous les hommes! que demandez-vous de moi, qui ne soit

au-dessous de mon repentir & trop doux mille fois pour mon châtement ! Vous devez être sans défiance ; lorsque j'ai obtenu de vos amis la liberté de paroître ici seul & sans gardes , vous devez penser qu'ils ont cru pouvoir se reposer sur l'assurance de mon changement. Oh ! que je trouve de douceur à vous confesser mes crimes ! Mais vous ne les connoissez pas tous. Je suis prêt à vous déclarer le plus odieux , si vous voulez l'entendre.

C'est à vous seul, lui dit Cleveland, que je suis en droit de reprocher les fautes de mon épouse, comme c'est de vous que je puis en apprendre toute l'étendue. Je ne lui en impute point d'autres que celles que vous lui avez fait commettre. Vos plus noires offenses sont celles dont vous l'avez rendue complice ; avec cette différence entre elle & vous, que le repentir d'une femme coupable ne suffit pas pour la satisfaction d'un mari outragé. Gelin se leva, & se plaçant dans le fauteuil qu'on lui avoit approché, il conjura Cleveland de l'écouter.

Dans l'abyme horrible où je suis, lui dit-il, coupable & déshonoré à mes pro-

pres yeux, qu'il m'est doux de pouvoir témoigner encore que mon cœur regrette du moins la vertu? Je le confesse à ma honte : je ne lui ai pas fait un seul outrage dont elle n'ait été vengée sur le champ par mes remords; mais je vois bien, reprit-il, quel est le motif qui vous presse, & quand je me rappelle notre départ de Sainte-Hélène, je conçois bien que je n'étois pas le seul misérable; mais vous étiez rempli d'une passion qui vous rendoit moins sensible à votre perte... Que dites-vous de ma passion, interrompit Cleveland, & quel adoucissement vous figurez-vous que j'aie pu trouver à mon malheur? Cette question l'embarrassa : mais, répondit-il, en baissant les yeux, vous paroissiez aimer madame Lallin, & peut-être n'aurois-je jamais eu tant d'indulgence pour mes propres foiblesses, si je n'eusse cru que votre épouse vous étoit devenue fort indifférente.

Arrêtez, lui dit Cleveland; voilà donc le repentir & la sincérité que vous m'avez promis? J'aimois madame Lallin! j'avois perdu quelque chose de ma tendresse:

pour Fanny ! ô noire imposture ! mais je veux savoir si vous eutes la cruelle adresse de faire prendre ces fausses impressions à Fanny. Hélas ! ajouta-t-il , je commence à découvrir le funeste nœud de mon infortune. Vous avez trompé mon épouse ; vous lui avez persuadé que j'avois cessé de l'aimer ; ah ! je connois la délicatesse de son cœur. Elle n'aura pu supporter l'idée d'une rivale : elle aura souffert mille tourmens mortels sans avoir le courage de se plaindre , & dans l'excès de son désespoir , elle aura pris le parti de venir cacher ses douleurs dans le couvent de Chaillot. Achevez , cruel Gelin , reprit-il , en s'attendrissant jusqu'aux larmes. Apprenez-moi les funestes fruits que vous avez tiré de vos détestables desseins.

Fiez-vous à l'aveu que la vérité m'arrache , continua Gelin ; il ne m'est pas échappé un mot , depuis tant d'années , pas un dessein , pas une pensée , qui n'ait porté avec soi mon supplice & sa punition. Vous abuseriez aujourd'hui trop cruellement de mon humiliation , si vous me forciez ici de me rappeler tous mes

tourmens. Figurez-vous quels ils doivent être avec la funeste passion que j'avois dans le cœur, lorsqu'au lieu de tirer quelque satisfaction de mes soins, je leur voyois produire toujours les deux plus horribles effets que j'eusse à redouter : le malheur de ce que j'aimois, & l'augmentation de ces mêmes sentimens que je cherchois à détruire. Et vous me demandez quels sont les fruits que j'ai tiré de mes desseins ! O Cleveland ! ô trop heureux objet d'une constance si inébranlable & d'une tendresse si pure ! qu'avez-vous fait si vous avez jamais offensé, par vos soupçons, la plus aimable & la plus vertueuse des femmes ! Mais s'il est vrai que vous l'avez toujours aimée, reprit-il dans le même transport, où est-elle donc ? & comment n'êtes-vous pas à ses pieds pour y mourir de joie & d'amour ? Quoi ! vous êtes arrêté par quelque défiance de sa vertu ou de sa tendresse : homme trop favorisé du ciel ! ah ! savez-vous les douleurs & les larmes que vous lui avez coûtées ? Savez-vous qu'elle n'a respirée que pour vous ? qu'elle a voulu mourir mille fois pour finir une vie

qu'elle ne peut supporter fans vous ? qu'elle n'a le cœur rempli que de votre image , la bouche que de votre nom ? Vous ne savez donc pas que le plus précieux de tous les trésors est à vous , & que tout le pouvoir de la terre & du ciel s'uniroit envain pour vous le ravir un moment ? O froideur incroyable ! ô lenteur d'un homme qui paroît ne sentir ni connoître le prix du bien inestimable qui est entre ses mains !... Il s'arrêta en revenant de ce transport, & comme s'il eût ressenti quelque honte de s'être laissé emporter par la force de son imagination , ou par celle de ses sentimens , Cleveland vit quelques larmes qui couloient au long de ses joues sans qu'il s'en appercût.

L'innocence de Fanny étant déjà décidée dans le cœur de son époux , tout ce qui pouvoit s'y rapporter , prenoit pour lui la force d'une preuve , & il étoit déjà au point de souhaiter bien moins des éclaircissemens pour la satisfaction de sa tendresse que pour l'honneur de sa raison ; cependant la joie de voir Fanny comme sauvée du plus affreux de tous les dangers , fit tomber aussi-tôt.

Cleveland dans un autre transport où il ne put garder plus de modération. Approchez, dit-il à Gelin, qui parut lui-même étonné de l'air de satisfaction qui se répandit tout d'un coup sur son visage. Ecoutez-moi sans crainte; vous m'avez causé des malheurs & des peines, dont il n'y eut jamais d'exemples; mais vous me rendez aujourd'hui si heureux, que je me sens porté à vous pardonner. Je crois votre repentir & vos satisfactions sinceres. Vivez tranquille, si la promesse que je fais d'oublier tous vos crimes, peut servir à vous rendre la paix qu'ils vous ont fait perdre.

Il lui demanda ensuite à quoi il se destinoit, & s'il lui restoit quelque espérance de se mettre à couvert de la misere. Gelin ne lui répondit point. Ses larmes couloient rapidement au long de son visage. L'immobilité avec laquelle il tenoit la vue baissée sembloit faire attendre à Cleveland quelque aveu, que la crainte ou la confusion avoit la force d'arrêter. C'est mon désespoir, lui dit-il enfin, que mes crimes soient tels qu'ils ne puissent être expiés par le repentir; mais je suis

fatisfait, ajouta-t-il en se levant, si vous me pardonnez, & sans m'expliquer davantage aujourd'hui, je vais vous prouver au péril de ma vie, que je ne suis ni ingrat, ni perfide quand mon cœur est assez maître de lui-même, pour suivre ses penchans.

Quoique l'obscurité de ce discours & l'agitation qui paroissoit dans ses mouvemens, fit concevoir qu'il méditoit quelque entreprise extraordinaire, Cleveland ne l'arrêta point pour l'interroger. Il appella aussitôt Drink à qui il donna ordre de lui compter mille écus. Il les reçut en priant ce fidele domestique, d'assurer son maître qu'il ne les acceptoit que pour le servir.

Drink rentra dans la chambre de son maître pour lui apprendre que madame Bridge étoit chez M. de R.... & qu'elle attendoit impatiemment que Gelin l'eût quitté pour se rendre auprès de lui. Dans le même instant, madame Lallin, instruite des aveux de Gelin, prit subitement un parti auquel on ne s'attendoit pas. Elle se fait amener une voiture de Saint-Cloud, & sans autre équipage qu'une

malle où elle avoit renfermé ses habits, elle part en faisant remettre à Cleveland une lettre cachetée.

Il se hâta de lire les éclaircissemens qu'elle lui envoyoit. C'étoit des prières qu'elle lui faisoit d'entrer dans les sentimens de compassion qu'elle croyoit mériter. Elle lui rappelloit les premiers tems de leur liaison, & confessant qu'elle avoit eu pour lui une vive tendresse jusqu'à son mariage avec Fanny, elle lui demandoit si dans le tems même qu'elle s'étoit abandonnée à cette innocente inclination, il avoit jamais remarqué qu'elle eût été capable de la préférer à son devoir; ni les bontés qu'il avoit eu pour elle, ni la facilité de le voir, ni l'ennui du célibat où elle vivoit depuis si long-tems, n'avoient jamais fait entrer dans son cœur le moindre sentiment qui blésât ce même devoir. Avec une conduite si capable de la justifier, quelle avoit été sa douleur en apprenant qu'elle se trouvoit chargée de toutes les infortunes de sa famille, & que tant d'affreuses aventures, dont l'amitié lui avoit toujours fait partager le désespoir avec lui, étoient regardées com-

me son ouvrage ! Cette pensée lui avoit percé le cœur, & la condamnoit à passer le reste de sa vie dans la tristesse & dans les larmes.

L'estime que Cleveland portoit à madame Lalliu, ne lui permettant pas d'avoir une certaine indifférence pour son sort, il s'informa avec soin des circonstances de son départ & de la route qu'elle avoit prise. Sa femme de chambre qu'elle avoit même refusé de prendre avec elle, lui raconta qu'elle lui avoit fait diverses questions sur le chemin de plusieurs villes qu'elle avoit nommées, sans faire connoître néanmoins celui qu'elle vouloit prendre, mais qu'elle avoit donné ordre au cocher de la conduire à Paris.

Il la fit suivre par un de ses gens avec toute la vitesse d'un cheval anglois fort léger. Le courier la joignit au-dessous de Chaillot, mais elle le pria de retourner seul & de rapporter fidelement à son maître les dernières paroles qu'il recevrait jamais de sa bouche. La colère du Ciel, lui fit-elle dire, l'avoit poursuivie avec plus de rigueur que lui, puisqu'il touchoit à la fin de ses infortunes, &

que les siennes qui avoient duré depuis la naissance, reprenoient un cours qui ne pouvoit plus finir; qu'elle se flattoit néanmoins, qu'il ne donneroit pas de mauvaises interprétations à son départ; mais qu'il ne lui restoit plus d'autre parti à choisir qu'une profonde retraite, où elle alloit s'enfvelir jusqu'au dernier moment de sa vie; & elle continua sa route sans permettre au laquais de répliquer.

Madame Bridge étoit arrivée. Cette tendre sœur avoit recueilli tout ce qui pouvoit confirmer l'innocence de Fanny. La nécessité où elle avoit été d'attendre le départ de Gelin, lui avoit donné le tems de prendre quelques informations à Saint-Cloud. Au moment qu'elle y étoit allée elle-même, M. Briand, ce même Officier que Madame avoit envoyé à Bayonne, arrivoit au château avec monsieur & madame des Ogeres. Elle reconnut plus aisément le Capitaine qui avoit servi à l'enlèvement de Fanny, que l'Officier de Madame qu'elle n'avoit jamais vu. Elle se présenta pour les recevoir à la sortie de leur carosse, & s'étant fait reconnoître pour la sœur de Cleveland, elle leur

propofa de fe rendre avec elle chez M. de R.... où elle avoit laiffée madame Riding & où il lui paroiffoit important de démêler avec elle tout ce qu'elle devoit entendre de la bouche du Capitaine. La mort de Madame difpenfoit M. Briand de s'arrêter à Saint-Cloud; il consentit à fuivre madame Bridge, & la maifon de M. de R.... étoit à fi peu de diftance, que toutes ces démarches cauferent peu de retardement.

M. des Ogeres entra dans des explications qui cauferent la plus grande joie à madame Bridge. Cet honnête homme qui avoit conçu pour Fanny tous les fentimens qu'il devoit à fes charmes & à fa vertu, ne fe laiffoit point d'admirer une fuite d'événemens qu'il n'avoit jamais compris. N'ayant eu de véritables lumieres que celles qu'il avoit reçues de M. Briand, il n'avoit pas voulu fe reposer fur un autre de la part qu'il y pouvoit prendre par fon témoignage. Sa femme étoit entrée dans les mêmes fentimens, & joignant l'efpérance de revoir leur chere amie, au defir de contribuer à fon bonheur, ils s'étoient hâtés de fe rendre à Paris

avec l'Officier de Madame. L'inconnu qui les accompagnoit, étoit Dom Thadéo, fils du Gouverneur de la Corogne. Après s'être rétabli de ses blessures, ce jeune Espagnol n'avoit pensé qu'à suivre les traces de Fanny, & n'ignorant pas que c'étoit à Bayonne, qu'il devoit chercher M. des Ogeres, il étoit allé lui demander des nouvelles de ce qu'il n'avoit pas cessé d'aimer uniquement. Fanny avoit déjà quitté cette ville pour se rendre à Paris. Elle étoit en sûreté à Chaillot contre toutes les témérités de l'amour. Cependant, par ménagement pour elle, autant que par estime pour un jeune homme qui avoit toujours marqué la plus grande noblesse dans ses sentimens, M. des Ogeres avoit pris le parti de donner à Dom Thadéo, quelques éclaircissemens qui avoient enfin servi à le guérir de sa passion. Il lui avoit déclaré que Fanny étoit mariée, & que si elle avoit paru sous un autre titre à la Corogne, c'étoit pour cacher des malheurs dont elle n'étoit pas encore délivrée. Le devoir avoit eu la force d'éteindre l'amour dans le cœur de l'Espagnol, &

il avoit changé cette passion en zele pour le bonheur de ce qu'il avoit aimé. Il étoit à Bayonne, lorsque M. Briand y étoit arrivé par l'ordre de Madame. M. des Ogeres ne lui ayant pas caché le secret de cette commission, il avoit marqué autant d'ardeur que lui pour se rendre à Paris, & son témoignage ne pouvant être que glorieux & utile à Fanny, M. Briand avoit jugé lui-même que ce seroit faire plaisir à Madame, que de multiplier les éclaircissmens dans une affaire où elle prenoit un si grand intérêt.

Dom Thadéo n'eut pas plutôt appris qu'il parloit à la belle-sœur de Fanny, que rappelant toute la courtoisie espagnole, il lui parla avec ravissement de sa famille & de la part qu'il prenoit à son bonheur. Le tems qu'ils eurent pour s'expliquer fut très-court, mais les confirmations que madame Bridge attendoit, demandoient peu de détail, & Drinck, en venant la chercher, la trouva disposée à partir.

Elle entra d'un air satisfait. Ménagez-moi, lui dit Cleveland, en lui tendant la main, & si vous m'apportez tous les

biens que votre visage m'annonce, ne m'accablez pas d'un torrent de plaisirs qui surpasse mes forces. De la modération dans vos transports, lui répondit-elle ; mais je ne balance plus à vous déclarer que tout ce que le Ciel peut faire pour le bonheur d'un homme, il l'a fait dans l'espace de peu de jours en votre faveur. Je ne vous propose plus des conjectures ni des espérances. Vous êtes heureux ; c'est à ne plus cesser de l'être, qu'il faut tourner à présent tous vos soins.

Aux premiers mots d'une déclaration si formelle, Cleveland crut sentir le mouvement de son sang suspendu. Il poussa un profond soupir pour sortir d'une situation dangereuse pour sa vie ; mais passant tout d'un coup à l'extrémité opposée, ce fut un torrent rapide qui portoit le trouble dans son cœur, & qui le communiquoit à tous ses sens. Madame Bridge s'étant apperçue de ce nouveau désordre, donna le change à ses idées, en lui demandant ce qu'il pensoit du sort de madame Riding, cette ancienne amie dont elle savoit que la mémoire lui étoit si

chere. Quel souvenir me rappelez-vous, lui dit Cleveland, & pourquoi m'entretenir de ce qui n'a point de rapport à ma joie? Vous êtes-vous cru bien certain de sa mort, continua-t-elle, & n'avez-vous jamais eu quelque espérance de la revoir? Seroit-il possible, reprit-il, que le Ciel l'eût conservée? Seroit-elle avec Fanny? Elle est vivante, dit madame Bridge; elle étoit hier avec votre épouse; & vous la verrez aujourd'hui si vous croyez que sa présence & son amitié puissent contribuer à votre satisfaction. Je veux la voir à ce moment, s'écria-t-il, en se levant de la moitié du corps; où est-elle? faites-la paroître. Que j'expire de joie en l'embrassant!

Madame Bridge l'avoit laissée dans l'antichambre. Elle fut à elle pour la presser de paroître. Cleveland la reçut dans ses bras, en lui exprimant le ravissement de sa surprise & de sa joie. Elle ne répondit à ses transports que par ses larmes. Avez-vous vu Fanny, lui dit-il, pourquoi n'est-elle pas ici avec vous? Qui l'arrête, si elle est telle qu'on me flatte de la retrouver? Vous a-t-elle prié du

moins de me parler d'elle? vous a-t-elle dit que son cœur soit à moi? Madame Bridge l'interrompit : nous sommes chargées toutes deux , lui dit-elle , de vous rendre compte de l'impatience mortelle qu'elle a de vous rejoindre , & nous craignons de ne pouvoir assez vous la représenter. C'est malgré elle & par la seule déférence qu'elle n'a pu refuser à nos conseils , qu'elle est demeurée à Rouen , chez Milord Clarendon. Nous la remettrons plutôt que vous ne pensez entre vos bras ; mais pour l'intérêt de son repos , comme pour le vôtre , nous voulons qu'il ne manque rien à la preuve de sa vertu. Ce jour même , à ce moment si vous le desirez , nous sommes prêtes à vous produire les témoins que Madame a désiré d'entendre. Ils sont arrivés avec nous ; & vous ne devez accuser que vous à présent , si vous manquez de lumière.

Il marqua beaucoup d'empressement à les voir , & madame Bridge qui les avoit prié de l'accompagner , se chargea elle-même de les introduire. Des quatre personnes qui parurent , Cleveland ne reconut que M. Briand ; les autres étoient

M. des Ogeres & sa femme avec Dom Thadeo. Il les prévint par de vifs témoignages de la reconnoissance qu'il devoit à leur zele. M. Briant lui répondit civilement qu'il regrettoit que la mort eût privé Madame du plaisir qu'elle auroit eu de sa commission; ensuite lui présentant M. & madame des Ogeres, il les exhorta tous deux à confirmer ce qu'ils lui avoient dit plusieurs fois.

Madame des Ogeres se mit à raconter toutes les circonstances du tems qu'elle avoit passé avec Fanny; elle ne prononçoit son nom qu'avec transport. Elle fit une peinture si vive, de son désespoir en quittant Sainte-Hélène, & de sa résolution de ne pas survivre au mariage de son époux avec madame Lallin, que Cleveland en fut effrayé. Je vous demande le tems de respirer, lui dit-il, épargnez-moi un détail que je n'aurois pas le courage de soutenir. Vous devez me regarder comme un monstre si vous me soupçonnez d'avoir causé volontairement tant de maux.

Madame des Ogeres lui répondit qu'aussi long-tems qu'elle ne reverroit point

point Fanny dans ses bras, elle croiroit son ouvrage imparfait. Votre santé, lui dit-elle, ne vous permet point d'entreprendre un voyage. C'est sur mon mari & sur moi que tombe le soin de vous ramener ce que nous vous avons malheureusement enlevé. Nous partirons dès aujourd'hui. Cleveland qui ne connoissoit ni le dessein, ni le nom de Dom Thadéo, entroit dans ses intérêts avec la même chaleur, & paroïssoit se disposer aussi à partir pour Rouen; mais M. des Ogeres lui représenta que la bienfaisance ne lui permettoit pas de penser à ce voyage. Et sans pénétrer le sens de ce discours, Cleveland, en prit encore une meilleure opinion de la sagesse & de l'honneur d'un homme capable de cette sorte d'attention, & il ne fit point difficulté de confier à sa femme & à lui, la conduite de son épouse.

Il restoit un mystere bien intéressant à découvrir à Cleveland. Madame Bridge & madame Riding se regardoient en souriant, elles furent prêtes à lui parler de Cecile; mais après s'être concertées un moment, elles jugerent à propos de

Septembre 1788. P.

remettre cette explication à un moment plus paisible.

Ce parti étoit d'autant plus prudent, que le séjour de Fanny & de sa fille, chez Milord Clarendon, préparoit de nouveaux événemens. Il sembloit que l'amour se fût acharné à persécuter cette malheureuse famille, & à porter dans son sein le trouble & la désolation jusqu'au dernier excès.

En effet, tandis qu'à Saint-Cloud, tout concouroit à rétablir le calme dans l'esprit de Cleveland, & à lui faire goûter le charme d'une réunion si chère à son cœur, le duc de Montmouth, accoutumé à vaincre toutes les difficultés, trouva le moyen de s'introduire dans l'appartement de Fanny. Kem, l'une de ses femmes, étoit avec elle, Cecile étoit passée dans un cabinet; après avoir balancé jusqu'alors entre la mere & la fille, la circonstance le détermina en faveur de Fanny. Il s'approcha d'elle assez respectueusement pour ne lui causer aucune épouvante, & il s'expliqua si ouvertement sur sa passion, qu'elle auroit feint inutilement de ne pas l'entendre.

Pour répondre à cette déclaration, Fanny crut devoir prendre moins l'air de la colere & du ressentiment, que celui de l'honneur & de la vertu. Elle fit comprendre au Duc, qu'il se livroit à des espérances inutiles, en le priant d'interrompre un discours qui la mettroit dans la nécessité de l'éviter éternellement. Un homme vertueux & sensé, auroit pu s'en tenir à cette explication; mais le Duc ne se retira qu'avec la confiance d'un présomptueux qui se croit fort avancé dans ses vues, après les avoir fait connoître, & qui veut laisser à son mérite, le tems d'agir sur un cœur pour en recueillir un jour des fruits plus sensibles à sa vanité.

Ceci se passoit dans le tems que M. & madame des Ogeres étoient en chemin pour se rendre à Rouen. Dom Thadeo les avoit quittés à Saint-Cloud, & feignant d'aller les attendre à Paris, il étoit parti en effet, deux heures après eux; & suivant longtems la même route, il ne l'avoit quittée qu'à quelque distance de Rouen, pour prendre celle de la maison du Comte. Son dessein n'étoit

pas d'y paroître, mais dans l'espérance où il étoit toujours de trouver le moyen de voir Fanny, il s'étoit proposé de se loger dans le village le moins éloigné de sa demeure, & d'y prendre toutes les lumieres qui pouvoient lui faciliter le plaisir qu'il desiroit.

Pour remplir le dessein qui l'amenoit, il employa une partie du jour suivant, à voltiger autour du château du Comte. Fanny ne se présenta pas à sa vue, mais il fut apperçu lui-même par le duc de Montmouth qui venoit dîner chez le Comte. L'apparition d'un cavalier de bonne mine, qui jettoit des regards curieux sur le château, inspira d'abord quelque défiance au Duc. Il aborda Dom Thadéo, à qui il demanda fierement pourquoi il marquoit tant de curiosité. L'Espagnol ne fit pas une réponse moins hautaine, & dès le premier moment, ces deux esprits fiers & emportés, en seroient venus à quelque violence, si la honte d'insulter un homme seul & sans armes, n'eût fait prendre au Duc un ton plus modéré.

L'arrivée imprévue de M. & de ma-

dame des Ogeres, avoit causé la plus grande satisfaction à la tendre Fanny. Elle s'étoit livrée aux embrassemens de ces deux fideles amis, & sentant même avant qu'ils se fussent expliqués, de quelle utilité leur témoignage étoit pour la preuve de son innocence, elle avoit mêlé aux premieres expressions de sa joie, quelques termes de reconnoissance qui avoient rapport à cette pensée. M. des Ogeres augmenta ses transports, en lui apprenant que ce service même qu'elle croyoit pouvoir attendre de lui, étoit le seul motif de son voyage, & qu'ayant vu son époux à Saint-Cloud, d'où il étoit parti avec son consentement pour la venir prendre & la conduire auprès de lui, il avoit déjà eu le bonheur de tirer tout le fruit qu'il s'étoit promis de son entreprise. Quelles expressions & quelles idées pourront jamais répondre aux sentimens qui s'éleverent dans l'ame de Fanny ! Elle avoit recommencé cent fois à les embrasser en donnant autant de larmes à sa joie, qu'elle en avoit versé dans ses douleurs.

L'heureuse nouvelle qu'on lui apportoit ayant été aussi-tôt communiquée au

comte de Clarendon, il y prit part avec tant d'affection, qu'il s'offrit à faire le voyage de Paris pour la conduire. Le duc de Montmouth fut le seul à qui on cacha la route qu'elle alloit prendre. Quoiqu'elle se crût fort supérieure à toutes sortes de craintes, elle voulut déguiser sa marche pour se délivrer éternellement de ses importunités.

Dom Thadéo ne pouvant résister plus longtems à son empressement de voir Fanny, arrive au château; il la trouve avec Cecile. Il regardoit alternativement la mere & la fille avec une agitation & des marques de trouble, qui causerent de l'inquiétude à tout le monde; enfin se précipitant aux genoux de Fanny, ô gloire de ton sexe, lui dit-il ! ô femme dont j'aurois cru les charmes incomparables, si je n'en avois devant les yeux une image si ressemblante, je t'ai religieusement adorée quand j'ai cru le pouvoir sans crime; mais si le devoir m'a fait surmonter une passion qui devoit être éternelle par son ardeur, il m'engage lui-même aujourd'hui dans d'autres liens que tout le pouvoir du Ciel & de la terre, ne sauroit rompre.

Fanny ne trouvant rien d'offensant pour sa fille dans ce discours, se contenta de l'interrompre en souriant; vous êtes plus libre que nous, lui dit-elle, si rien ne vous empêche de penser à l'amour. Nous avons d'autres soins qui sont aujourd'hui plus importans, & qui demandent d'un autre côté notre attention. Dom Thadéo ne répondit que par une inclination profonde, mais tirant avantage d'une déclaration qui avoit été reçue sans colere, il prit auprès de Cecile l'air d'un amant passionné.

Son amour ne lui ayant pas permis de passer tranquillement la nuit, il vint promener ses inquiétudes autour de la maison du Comte. Quelques gens du duc de Montmouth le rencontrèrent à peu de distance de la maison, & prenant cette occasion pour l'humilier, ils lui firent la même question que le Duc, en s'approchant de lui avec beaucoup d'injures & de menaces; sa seule ressource fut de s'armer de deux pistolets, dont il avoit eu la précaution de se munir, & ses deux coups furent si heureux, qu'il se délivra de deux de ses ennemis. Il en

restoit un troisieme pour lequel son épée auroit suffi, mais qui se déroba par une prompte fuite. Tout autre se seroit éloigné après cet accident; mais Dom Thadéo, soutenu par le témoignage d'un cœur sans reproche, continua de se promener tranquillement, jusqu'au moment où les domestiques qui restoient au Duc, se présentèrent armés de toute sorte d'instrumens. La résistance fut inutile contre le nombre. Le brave Espagnol fut arrêté & conduit chez Milord, où toute l'assemblée fut extrêmement surprise de le reconnoître.

Le Duc qui joignoit au ressentiment de ce qui venoit d'arriver, le souvenir de ce qui s'étoit passé la veille, ne put le remettre sans se laisser emporter à quelques marques d'indignation. La fermeté avec laquelle Dom Thadéo lui répondit, auroit produit une scene encore plus funeste, si Milord Clarendon n'eût arrêté la premiere chaleur de cet emportement. Il pria civilement Dom Thadéo, d'expliquer lui-même son aventure, & n'y trouvant en effet que le procédé d'un galant homme, il conjura

le Duc de prendre des sentimens plus modérés; Fanny le seconda par ses instances, c'étoit le servir mal. La jalousie échauffa l'Anglois jusqu'à lui faire tourner son ressentiment contre elle. Il lui reprocha le mépris qu'elle faisoit de ses soins, & l'intérêt qu'elle prenoit au sort du meurtrier. Fanny lui répondit avec cette supériorité que la vertu donne sur tout ce qui n'est pas capable de la blesser, & loin de se relâcher dans ses instances, elle les renouvela avec tant d'ardeur, qu'elle lui fit une nécessité de se rendre.

Malgré le consentement que le Duc donnoit à la liberté de Dom Thadéo, il n'étoit pas sûr que l'aventure de cet Espagnol demeurât cachée à la justice, & tout le monde lui conseilla de s'éloigner; mais il s'obstina à demeurer jusqu'au départ des dames, auxquelles il vouloit servir d'escorte.

Enfin, ce jour si longtems attendu, désiré avec tant d'impatience, hâté peut-être par les soupirs de tant de cœurs innocens, se leva pour éclairer le plus heureux de tous les voyages & le plus mémorable de tous les événemens. La joie & l'espérance

avoient déjà mis plus de changement dans les forces de Cleveland que tous les remèdes de l'art, & dans certains momens, il se croyoit capable d'entreprendre le voyage de Rouen pour prévenir Fanny ou pour la rencontrer sur la route. Il recommença à se sentir tant de légèreté & de vigueur, que voulant faire connoître à ceux qui s'allarmoient encore pour sa santé, que ce devoit être désormais leur moindre crainte, il exigea absolument qu'on l'aidât à se lever, & il se trouva en effet en état de marcher sans être soutenu.

Il s'étoit fait conduire à quelque distance de son parc, vers une allée fort agréable qui se terminoit au grand chemin; il n'eut pas proposé à ses dames de descendre sur le gazon, qu'il apperçut une berline traînée par six chevaux qui s'avançoit au plus grand train vers sa maison. Il reconnut bientôt la livrée de M. de R..., & ne pouvant douter que ce ne fût lui-même qui lui amenoit son épouse, il tendit la main vers sa sœur. A peine eut-il la force de prononcer ces deux mots; hélas! c'est Fanny. Les deux

dames se leverent aussi-tôt, pour s'affurer de ce qu'elles commençoient à croire aussi. Mais loin de pouvoir les imiter, il se trouva si foible par l'épuisement soudain de tous ses esprits, qu'il ne put faire le moindre mouvement pour quitter sa place.

Cependant l'équipage avançoit avec tant de vitesse, qu'il fut dans un instant vis-à-vis de l'allée. Ce n'étoit pas Fanny qui arrivoit; mais qui pouvoit inspirer cet empressement de voir Cleveland, si ce n'étoit l'amour ou la nature? C'étoit Cecile qui jetta des cris lorsqu'elle l'eut apperçu. M. de R.... étoit avec elle & M. & madame des Ogeres, tandis que madame de R.... & Fanny venoient dans le carosse de Milord Clarendon, avec lui & Dom Thadéo.

Fanny avoit été obligée par civilité pour madame de R.... de se priver du plaisir d'avoir sa fille avec elle; mais les soins de M. de R... suffisant pour la rendre tranquille, elle n'en avoit pas fait le voyage avec moins de joie. Les deux carosses s'étoient suivis sans intervalle pendant tout le jour, lorsqu'en appro-

chant de la maison, la pensée vint à Cecile de prévenir adroitement sa mere & de lui dérober les premieres caresses de son époux. Elle communiqua son dessein à M. de R... qui consentit à lui procurer cette fatisfaction. Les prétextes ne manqueraient pas pour faire passer son carosse avant celui de Milord Clarendon. Il n'eut pas plutôt gagné l'avance, que faisant préférer ses chevaux avec la derniere yîtesse, il acheva le reste du chemin dans un espace très-court.

Cecile s'étoit déjà précipitée hors de la voiture, & ses transports renouvelloient dans le cœur de Cleveland, les sentimens les plus tendres. Il demanda à sa sœur ce qu'il devoit penser de ne pas voir Fanny. Rappellez toutes vos forces, lui dit-elle, & préparez-vous au plus agréable de tous les événemens. Cecile étoit dans ses bras, avant qu'il eût pu répondre à ce discours. Elle le feroit avec un mouvement si passionné, en le nommant mille fois son pere, qu'il ne put se défendre de quelque confusion. Il recevoit néanmoins ses caresses, & il lui faisoit connoître qu'il y étoit sen-

sible; mais surpris de les voir continuer avec la même ardeur & comme gêné par la présence de M. de R..., il se dégagèa de ses embrassemens, pour lui dire qu'il acceptoit avec joie le titre qu'elle lui accordoit, & qu'il le conserveroit chèrement toute sa vie. Elle recommença à le caresser sans aucun ménagement; dans la posture où il étoit assis, elle avoit été obligée de se mettre à genoux pour l'embrasser, elle ne quitta point cette situation; elle serroit ses mains, elle les baisoit mille fois, & il les sentoit toutes mouillées de ses larmes.

M. de R... l'aïda à se lever. Laissez-nous le tems, lui dit-il, d'exprimer à M. Cleveland, combien nous sommes sensibles à son bonheur. Cleveland imagina qu'il commençoit à trouver de l'excès dans les caresses qu'elle lui rendoit, & il la regarda en rougissant. Vous ne vous plaindrez plus de la rigueur du Ciel, reprit-il, en s'adressant à lui, & si vous n'êtes pas le plus heureux de tous les hommes, ce n'est pas sur la terre que vous devez espérer ce qui vous manque. On vous ramène une épouse qui réunit

tous les charmes à toutes les vertus. Je vous présente une fille digne de sa mere & de vous. Je suis trop heureux moi-même , ajouta-t-il en l'embrassant , de vous avoir conservé un dépôt si précieux , & je ne vous demande pour prix de mes soins que la permission de partager avec vous le titre de pere.

Madame Bridge comprit aisément l'erreur de M. de R... & celle de Cleveland. Le premier agissoit dans la persuasion que celui-ci étoit déjà instruit du bonheur dont il le félicitoit ; & Cleveland se figuroit en lui entendant mettre le nom de pere à tant d'usage , que par complaisance pour Fanny , qui n'avoit point de fille , M. de R... lui avoit remis ses droits sur la sienne & qu'il l'admettoit au partage du même titre ; sa réponse fut conforme à cette pensée.

Cecile s'assit près de lui , & comme charmée de ses moindres attentions , elle lui rendoit avec usure tout ce qu'il lui disoit de tendre & d'obligeant.

Cependant le bruit d'un carosse qui s'avançoit rapidement , lui fit croire que c'étoit celui de Milord Clarendon ; il

ne se trompoit pas. Il fit un effort pour se lever, mais on le força de demeurer assis. Le carosse arriva; M. de R... & Cecile s'étoient empressés pour donner la main à Fanny; quelle fut leur surprise de n'apercevoir que Milord Clarendon qui descendoit en s'appuyant sur le bras de M. de R.... ! Au lieu de répondre aux questions de Cecile, qui lui demandoit tristement ce qu'étoit devenue sa mere, il se contenta de la saluer avec un sourire, & se précipitant vers Cleveland, il se baissa jusqu'à terre pour l'embrasser, sans vouloir lui permettre de se lever.

Après lui avoir rendu ces témoignages de bonté & d'amitié, Cleveland lui demanda où il avoit laissé Fanny; rassurez-vous, lui dit le Comte, elle est en sûreté au château de Saint-Germain. C'est un coup du Ciel, continua-t-il, après s'être assis auprès de lui, que le jour où tous vos desirs vont être satisfaits, soit en même tems celui qui vous venge de tous vos ennemis.... N' on carosse avoit passé Saint Germain; lorsque M. de R... a pris le parti de presser la marche du sien avec une vitesse qui l'a dérobé tout d'un

coup à ma vue ; je me suis figuré qu'il vouloit se faire un mérite de vous présenter votre chere Cecile ; la même pensée est venue à votre épouse , & nous avons loué cette galanterie. Mes chevaux continuoient d'avancer , lorsqu'au milieu du grand chemin , quatre hommes à cheval ont prié mon cocher d'arrêter. J'ai mis la tête à la portiere. L'un des quatre inconnus a mis pied à terre , & s'approchant de moi , il m'a dit à l'oreille en affectant de se cacher le visage , qu'il me conseilloit pour la sûreté des deux dames que j'avois dans mon carosse , de retourner à Saint-Germain , tandis qu'il alloit suivre la voiture qui me précédoit avec une diligence & un zele qui devoient me laisser sans inquiétude. Il m'a quitté brusquement après ce discours , & remontant à cheval sans répondre à mes questions , il a pressé ses compagnons de le suivre avec toute la vitesse de leurs chevaux.

Si je n'avois eu que ma personne à défendre , reprit le Comte , mon parti auroit été bientôt pris ; mais dans les allarmes où je me suis trouvé pour votre épouse.

j'ai jugé à propos de faire tourner mes chevaux sur leurs pas. J'ai détaché seulement trois de mes gens, dont le courage & la fidélité me sont connus, avec ordre de suivre à toute bride le carrosse de M. de R.....; votre épouse n'a rien compris de mon embarras; j'ai feint une aventure qui n'avoit point de rapport à nous; & elle a consenti à retourner à Saint - Germain où je l'ai laissée avec madame de R.... chez une dame de mes amies, qui occupe un appartement au château.

Le Comte ayant interrompu son récit, demanda à Cleveland s'il connoissoit un jeune homme qui se donnoit le nom de Gelin? Oui, lui répondit-il, avec un mouvement de frayeur. Hélas! penseroit-il à me causer de nouveaux tourmens? Il n'en est pas capable, reprit le Comte, & vous avez au contraire peu d'amis plus fideles. Ensuite il lui raconta qu'étant parti de Saint-Germain avec Dom Thadéo, ils s'étoient mis en marche avec toute la vitesse de six bons chevaux; qu'ils avoient appris à l'entrée de la forêt de Chatou, qu'on y avoit vu plusieurs

cavaliers dans un désordre extraordinaire, & qu'il s'étoit fait entre eux un combat sanglant; que les vainqueurs avoient passé au travers de ce village avec ceux qu'ils avoient désarmés; & que son embarras auroit redoublé s'il n'eût apperçu ses gens qui revenoient à toute bride à Saint-Germain. Vous êtes heureux, lui avoit dit l'un d'eux, d'avoir suivi le conseil qu'on vous a donné; votre vie & celle de madame Cleveland étoient en danger; qu'ayant joint avec ses deux compagnons les quatre inconnus qui lui avoient conseillé de rétrograder, ils en avoient été accueillis avec beaucoup de joie, & que sans avoir eu le tems d'entrer avec eux dans la moindre explication, ils avoient apperçu cinq autres cavaliers qui se tenoient derriere les arbres dont le chemin est bordé, & qui paroissoient observer les passans. Les quatre inconnus s'étoient échauffés à cette vue, & déclarant aux domestiques du Comte, qu'il étoit question des intérêts de leur maître, l'on étoit venu si brusquement aux mains, que l'un d'eux se trouvoit légèrement blessé; mais le parti opposé ayant

été plus malheureux, il en étoit tombé deux presque sans vie, & les trois autres avoient pris la fuite, l'un des deux blessés étoit mort presque aussitôt; l'autre étoit d'une foiblesse qui faisoit craindre pour lui le même sort; cependant, après avoir bandé sa plaie, ils vinrent à bout de le mettre en croupe derrière un de ses compagnons & de lui faire traverser Chatou dans cet état. Ils gagnèrent assez heureusement Ruel; on le mit entre les mains d'un Chirurgien qui désespéra de sa vie, s'il tardeoit un moment à se faire panser. Milord ne balança pas à continuer sa marche vers Ruel, c'étoit naturellement le chemin de Saint-Cloud. Il fut conduit par ses gens dans le lieu où les inconnus étoient à l'attendre. Le premier qui s'offrit à lui, fut le même qu'il se souvint d'avoir vu à sa portière deux heures auparavant. Il le traita avec bonté, & le faisant monter dans son carrosse, il le pressa de lui expliquer des événemens qui étoient pour lui autant de mystères.

Il est difficile, lui dit l'inconnu, (& il faut avouer que son observation étoit

très-juste) qu'ayant une liaison si étroite avec M. Cleveland & sa famille, vous ne connoissiez pas le nom de Gelin; je dois vous apprendre que j'ai d'anciennes obligations à M. Cleveland, qui me font une loi de lui marquer beaucoup de reconnaissance. Etant prisonnier par une fuite de disgraces dont je ne dois pas rappeler le souvenir, je reçus dans ma prison la visite d'un Jésuite, dont le maintien étoit grave & les discours insinuans. Il plaignit mon malheur, mais je m'aperçus bientôt qu'il étoit moins occupé de mon infortune que de ses propres ressentimens. Cependant ayant reconnu que j'avois à faire à l'homme du monde le plus vindicatif, il me parut nécessaire d'employer quelque adresse, pour tirer de lui l'aveu de tous ses desleins. Je réussis à le faire expliquer nettement sur sa haine pour M. Cleveland; il me confessa qu'il n'avoit jamais senti de passion plus forte, & me supposant dans les mêmes sentimens, il me proposa de nous réunir pour la ruine d'un homme, qu'il nommoit notre ennemi commun.

La générosité de M. Cleveland m'ayant

fait ouvrir la porte de ma prison, je me hâtai de courir chez mon libérateur, & de m'acquitter du premier de mes devoirs. Je sortis de chez lui avec la résolution de remplir fidelement tous les autres; & sans avoir cherché à me faire un mérite de mon zele en lui parlant de son ennemi, je pensai à l'en délivrer par des démarches secretes dont je m'occupai dans le même moment.

Je sortis dès le matin, & je me hâtai de me rendre à la porte de l'homme d'église. Le premier visage que je découvris fut le sien. Il sortoit seul, il me reconnut aussitôt que je me fus présenté à lui. Sa joie fut vive. Il la fit éclater en m'embrassant d'un air passionné. Connaissez-vous quelque lieu sûr, me dit-il, où nous puissions nous entretenir sans témoins? Je lui offris de le mener dans l'appartement que j'avois loué en arrivant à Paris. Il y consentit.

Il ne se vit pas plutôt dans ma chambre, qu'il me dit que malgré le dessein où il avoit toujours été de m'associer à son entreprise, il avoit eu quelque peine à s'ouvrir entierement, tandis que j'étois

prisonnier; mais qu'étant libre, j'allois entendre son plan & confesser qu'il dépendoit de moi de le faire réussir dans toutes les parties.

Je suis informé d'hier au soir, continua-t-il, que madame Cleveland doit revenir incessamment à Saint Cloud. Si j'en juge par son impatience, depuis qu'elle se croit réconciliée avec son mari, & qu'elle a reconnu pour sa fille une jeune personne qui passoit pour celle d'un autre, son voyage ne sera pas remis plus loin qu'aujourd'hui ou demain. Il nous est facile de les enlever toutes deux sur la route, & pour vous découvrir toutes mes vues, je suis résolu de passer avec notre proie dans quelque pays protestant, où la nécessité forcera Cecile, de recevoir ma main, tandis que vous aurez la liberté de satisfaire votre inclination pour la mere.

Il en vint ensuite aux moyens. Comme je n'ai pas voulu, ajouta-t-il, m'ouvrir légèrement, je ne puis compter encore que sur quatre hommes; cependant la victoire pourroit être douteuse, ayant appris que les dames seront accompagnées

de Milord Clarendon & de deux autres gentilshommes qui auront sans doute plusieurs domestiques à leur suite.

Ne vous troublez pas d'un soin inutile, lui dis-je, & comptez que je vous trouverai tout d'un coup le nombre qui vous manque. Vous êtes cinq; j'ai trois braves qui le disputeront aux vôtres pour le courage & la fidélité; ainsi nous serons neuf & capables, j'ose le dire, d'une entreprise plus difficile.

Mes offres furent acceptées si avidement que je crus mon projet infailible. J'aidai encore à l'erreur en faisant connoître à mon complice que j'avois une somme considérable à sacrifier à ses desseins. Il m'en fit voir une qui surpassoit la mienne. Notre entreprise étant appuyée sur de si bons fondemens, il me proposa de voir les associés pour prendre nos mesures de concert. Je trouvai quatre hommes dont la figure & le caractère n'étoient pas propres à me rétroidir. On régla que nous nous rendrions dès le même jour dans la forêt de Chatou, & j'allai joindre les trois compagnons dont le secours m'étoit assuré. J'avois assez

d'argent pour nous procurer sur le champ des armes & des chevaux. Nos préparatifs ont été si prompts que nous sommes arrivés dans la forêt avant midi. C'est là qu'en méditant avec mes compagnons sur le service le plus utile que nous pouvions vous rendre, j'ai pris le parti d'aller au-devant de vous jusqu'à Saint-Germain, pour vous servir d'escorte contre toute sorte de dangers. La surprise de me voir arriver du côté de Saint-Germain, leur a fait deviner une partie de la vérité. J'ai cru entendre sortir de la bouche de leur chef, les termes de lâche & de perfide, qui ont achevé de m'irriter. Il y a cette différence entre ta perfidie & la mienne, lui ai-je répondu d'un air furieux, que je puis faire gloire de m'être joué d'un traître, & que tu mériterois de recevoir ici de ma main le châtement qui ne peut te manquer par celles de la justice. Qu'on l'arrête, me suis-je écrié avec la même chaleur. Ses associés craignant que cette menace ne les regardât comme lui, ont présenté le pistolet pour se défendre. Leur insolence m'a indigné. Serons-nous bravés par des scélérats.

scélérats, ai je dit à ma troupe? & pouffant vers eux fans précaution, j'ai effuyé le feu de leurs armes dont un de vos gens a eu le malheur d'être légèrement blessé. Mais le perfide a été renversé d'un coup plus sûr, un autre est tombé près de lui, & n'a survécu qu'un moment à sa chute. Le reste a pris la fuite, & je n'ai pas été fâché de les voir échapper. Lorsque vous me connoîtrez mieux, peut-être penserez-vous que les noms de méchant & de perfide, qui m'ont irrité dans sa bouche, me conviennent autant qu'à lui; mais j'ai sur lui cet avantage, que ce n'est pas la nécessité qui m'a forcé au repentir. Si M. Cleveland, ajouta-t-il, daigne entendre mon nom & le récit de ce que j'ai fait heureusement pour son service, je me flatte qu'il y reconnoitra le zele & l'attachement que je lui ai promis.

Gélin proposa ensuite à Milord Clarendon de descendre, pour recevoir de la bouche même du jésuite des ouvertures importantes que la foiblesse où il étoit, ne lui permettoit pas de porter

Septembre 1788.

Q

lui-même à M. Cleveland. Milord ne se fit pas presser, il le trouva en effet dans un état qui ne différoit guere de celui d'un homme expirant. Un nom aussi respectable que celui du Comte, & l'offre que ce seigneur lui fit de se charger de ses dernieres volontés, parurent lui inspirer plus de confiance. Il souhaita de demeurer seul avec lui.

Je suis trop heureux, lui dit-il, d'une voix mourante, que l'occasion se présente de déposer, dans le sein d'un homme d'honneur, ce que j'aurois entrepris inutilement d'écrire. Dites à M. Cleveland, que s'il a le cœur disposé à me pardonner, jamais ce noble sentiment ne pourra trouver plus de matiere à s'exercer. Vous voyez le plus méchant des hommes à son dernier soupir, & celui qui se promettoit le plus de satisfaction à causer le malheur d'autrui. L'ardeur d'une noire vengeance m'a fait souhaiter de précipiter mon ennemi dans un abyme de maux. Ceux dont il vient de se sauver, n'en étoient que le prélude; & de peur qu'il ne me reste pas assez de force pour vous apprendre ce qui demande incessamment

d'être prévenu, je commence par vous confesser que si l'on ne se hâte d'y mettre obstacle, les deux petits Cleveland qu'on élève au college, y doivent être empoisonnés par mon ordre. J'y ai laissé dans ce dessein, un scélérat qui m'est dévoué, & que le desir du gain rend capable de toutes sortes de crimes. Je lui ai promis cent pistoles à la premiere nouvelle qu'il m'apportera de leur mort.

Milord Clarendon effrayé d'un péril si pressant, fit partir sur le champ son laquais le plus fidele, avec ordre de demeurer près de ces deux enfans, jusqu'à ce qu'il eût pris d'autres mesures. Surpris d'un autre côté, d'une haine si animée, il demanda à ce monstre de lui en faire connoître la source.

Dans le moment terrible où je suis, lui dit-il, je n'ai rien à vous déguiser. La vanité & la molesse ont causé tous mes désordres. J'ai été élevé dans un corps où chaque membre doit suivre la route qui convient à ses talens. Celle que j'ai prise est une des plus dangereuses. La direction, le goût que j'y ai pris, m'a porté plus loin que les vues de mes

supérieurs. Des états communs de la vie où ils m'avoient borné, je me suis élevé dans les conditions brillantes. C'est la vanité qui m'en avoit inspiré le desir, le succès l'a fortifié & je m'en suis fait une passion invincible. Je suis parvenu par degrés à m'ouvrir l'entrée des plus illustres maisons; j'y ai obtenu une confiance sans réserve. A force de voir mes desirs prévenus, & mes goûts satisfaits, je me suis accoutumé à une vie molle & à la recherche de tout ce qui pouvoit flatter mes sens. J'ai trouvé de quoi nourrir délicieusement cette nouvelle passion dans les complaisances d'une infinité de femmes à qui ma santé étoit aussi précieuse qu'à moi-même, & pour m'assurer une ressource pour l'avenir, j'ai eu l'adresse de me procurer, sous divers prétextes de piété, des sommes considérables; telle étoit ma situation lorsque j'ai commencé à connoître M. Cleveland. Madame me faisoit, depuis peu, l'honneur de m'admettre à Saint-Cloud, & je voyois par le goût qu'elle prenoit insensiblement pour moi, qu'elle ne résisteroit pas longtems à l'ascendant que

J'avois sur son sexe. Je me propoſois cette conquête comme le ſommet de ma fortune. Elle me chargea de voir M. Cleveland, & de le délivrer des chagrins dont elle me dit qu'il étoit accablé. Je regardai cette commiſſion comme la plus belle occaſion de faire valoir mes talens, mais je manquai de prudence en jugeant trop de M. Cleveland ſur mes regles ordinaires. Toutes les reſſources que mon imagination m'a fournies pour m'inſinuer dans ſa confiance, n'ont ſervi qu'à le dégoûter de mes conſeils, & ce qui a décidé ma perte, c'eſt qu'en cherchant ſes endroits foibles, je lui ai découvert les miens.

Je penſai d'abord à lui percer le cœur, en lui enlevant une jeune perſonne qu'il ſe croyoit à la veille d'épouſer, & à paſſer dans quelque pays libre avec ma proie. J'avois toujours eu pour cette aimable fille des ſentimens que la bienſéance de mon état, me forçoit de déguiſer, ainſi je ſervois mon amour & mon inclination; mais de nouvelles lumières me firent ajouter horreur ſur horreur. J'appriſ que M. Cleveland étoit engagé

dans un autre mariage, & qu'après avoir été séparé de sa femme, il étoit prêt à se réconcilier avec elle. C'étoit assez qu'il s'en fît un bonheur pour me donner plus de courage à le traverser. Je résolus de lui enlever cette épouse même que je ne connoissois pas, & de la livrer à l'homme du monde qu'il avoit plus de raison de haïr. Il est arrivé que celui à qui je la destinois, a été mon ennemi encore plus que le sien, puisque c'est par sa trahison que je perds la vie..... Son discours fut interrompu par l'arrivée d'un prêtre qu'on avoit appelé pour le confesser, & sentant lui-même qu'il n'avoit pas un moment à perdre : dispensez-moi, ajouta-t-il, en se baissant vers l'oreille du Comte, de vous raconter ce qui est inutile à la réparation de mes fautes.... Le sort d'un si méchant homme, inspirant peu de compassion à Milord Clarendon, il se retira en lui disant de réserver le reste pour son confesseur.

Le soin que le Comte avoit pris de déclarer à Cleveland, en commençant sa narration, que les incidens qu'il avoit à lui apprendre, s'étoient heureusement

terminés, la lui firent entendre avec moins d'inquiétude. D'ailleurs la prudence de Milord lui avoit fait supprimer ce qui concernoit ses enfans, de sorte qu'il ne lui resta point d'autre trouble que celui du retardement de Fanny.

Il étoit si tard que la fraîcheur de la nuit pouvant l'incommoder, on le pressa de quitter un lieu où il étoit découvert. Il arrive avec le Comte, à la porte de sa maison, & il remarque que les appartemens sont illuminés par un nombre extraordinaire de flambeaux. M. de R.... l'attendoit dans la cour, & se présente brusquement à la portiere du carosse. Il lui saisit la main. Descendez, lui dit-il, & venez satisfaire promptement l'impatience d'une tendre & fidele épouse. Madame Cleveland compte tous les momens qui la séparent de vous; elle est ici depuis une heure avec ma femme. Il profita du silence où le jettoit son étonnement pour lui raconter que Fannys'étoit lassée vers la fin du jour, d'attendre Milord Clarendon à Saint-Germain, que l'empressement de revoir son époux & son inquiétude pour sa fille, lui avoient fait

emprunter une chaise de poste dans laquelle elle s'étoit mise avec madame de R.... & comme elles soupçonnoient que le retardement du Comte, n'étoit pas sans quelque espece de raison, au lieu de suivre le grand chemin qui pouvoit les exposer à quelque fâcheuse rencontre, elles avoient pris par les hauteurs de Marly ; enfin qu'elles étoient arrivées heureusement.

Pour donner un air de fête au reste de cet heureux jour, madame Bridge avoit ordonné que toute la maison fut éclairée avant le retour de Cleveland ; & faisant entrer Fanny & Cecile dans ses vues, elle les avoit engagées à relever leurs charmes naturels par toute la parure que le tems & le lieu pouvoient leur fournir. Fanny elle-même s'étoit laissée persuader aisément qu'il lui tiendrait compte du redoublement de ses soins pour lui plaire, & la tendre passion qu'elle avoit pour sa fille, lui faisant souhaiter de la voir paroître aux yeux de l'assemblée dans tout son éclat, elle avoit employé avec complaisance ses propres mains à la parer, tandis que les autres dames lui avoient rendu le même service.

Cleveland arriva enfin à la porte de cette heureuse chambre où les délices de son cœur étoient renfermées. Milord Clarendon qui lui avoit offert inutilement le bras, le pressa encore de l'accepter; en approchant de la compagnie qui s'étoit levée pour les recevoir, mon cher Comte, lui dit-il, je me suis trop défié de l'amour & je n'ai pas assez connu mes forces. Ah! si le cœur de Fanny est à moi, ajouta-t-il, en continuant de s'avancer vers elle, & d'une voix assez haute pour en être entendu, il me reste aussi peu d'allarmes pour ma santé pour que mon bonheur. Elle voulut faire quelques pas vers lui, & quoique son époux affectoit de mesurer les siens, le premier mouvement qu'elle se donna, alloit lui faire oublier toute bien-séance pour se précipiter dans ses bras, lorsque s'étant arrêtée d'un air languissant, elle se remit sur la chaise. Madame Bridge qui lui supposa quelque foiblesse, coupa aussitôt le passage à Cleveland pour voler à son secours, en le priant de modérer un peu son impatience; il demeura au milieu de la chambre, c'est-à-dire, à quatre pas d'elle, les yeux

fixés sur son visage où il voyoit couler un torrent de pleurs, & osant à peine respirer dans l'incertitude où il étoit si elle n'avoit pas perdu connoissance.

Elle revint bientôt de son évanouissement, mais ayant tourné la tête vers sa fille qui étoit à côté d'elle, elle se mit à l'embrasser en l'arrosant de ses larmes.

Ces pleurs que Cleveland voyoit verser à Fanny, & cette affectation d'embrasser Cecile, lui parurent un reproche de l'espece d'infidélité qu'il lui avoit faite en faveur de cette aimable fille. Plein de l'idée qui lui étoit venue à l'esprit, il tenoit les yeux continuellement tournés vers son épouse pour observer les suites du sentiment qu'il lui attribuoit encore. Elle le regardoit elle-même avec une tendre langueur; & surprise du parti qu'il avoit pris de s'asseoir avant que de s'être avancé jusqu'à elle, son visage portoit quelques marques de crainte & d'embaras. Elle tenoit la main de sa fille dans ses siennes. Elle la serroit de tems en tems, & se tournant vers elle, elle lui disoit quelques mots qui paroissoient étonner Cecile. Le préjugé dont son mari étoit

toujours occupé, ne l'empêchoit pas de contempler avidement tous ses traits. Sa beauté avoit un éclat qui ne peut être comparé à rien, & relevée comme elle étoit par une parure brillante & par la lumière d'une infinité de flambeaux, elle auroit effacé tout ce qu'on a jamais peint avec plus de perfection & de graces. La présence même de Cecile ne lui faisoit rien perdre. S'il y avoit quelque différence entre elles par la taille, qui étoit un peu plus haute dans madame Cléveland, c'étoit la même proportion & la même noblesse. Cependant son époux résistoit encore, & retenu par une espèce de honte qui venoit des réflexions dont il croyoit Fanny occupée, il auroit peut-être sauvé les apparences jusqu'à la fin, si en s'efforçant par intervalles de donner quelque attention au discours de Dom Thadeo, il n'eût été frappé de plusieurs circonstances, sur lesquelles cet Espagnol pesoit particulièrement; rempli de sa passion pour Cecile, il relevoit son bonheur par des figures éclatantes; cette merveilleuse faveur du Ciel qui lui avoit conservé une fille si

aimable au milieu de tant de dangers, qui l'avoit amenée si heureusement en France avec madame Riding, qui lui avoit fait trouver un asyle, & la plus belle éducation chez M. de R..., furent autant d'articles sur lesquels il exerçoit son éloquence. Les expressions de Dom Thadeo, devenant ensuite si claires qu'il n'étoit plus permis à Cleveland, d'y trouver la moindre équivoque; il avoit frémi d'une pensée qui le transportoit dans un nouvel ordre de choses, & qui lui sembloit tout changer autour de lui. N'osant néanmoins s'en rapporter sitôt, ni à ce qu'il venoit d'entendre, ni à l'impression qu'il ressentoit, il tâcha de se rappeler tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport au sujet de son agitation, & il tomba dans un certain effroi à mesure qu'il ouvrit les yeux sur diverses circonstances qui s'accordoient parfaitement entre elles. L'arrivée de madame Riding, les premiers complimens de M. de R... & du Comte de Clarendon, les caresses passionnées de Cecile, celles qu'il lui voyoit recevoir de Fanny, & plus que tous ces témoignages extérieurs, les mouvemens de tendresse

dont il n'avoit pu se défendre pour elle, toutes ces circonstances rapprochées & comparées ensemble, ne lui permirent plus de former les moindres doutes; il fut ébloui de ce faisceau de lumières, & la conclusion d'une vérité si charmante, fut de se lever avec une vitesse qui seroit représentée foiblement par un éclair, & de se précipiter aux genoux de Fanny & de Cecile. Les acteurs qui l'environnoient furent rudement poussés sur son passage, & Dom Thadéo, effrayé de ce transport, demeura la bouche ouverte au milieu de son discours.

Cecile étoit assise près de sa mere. Cleveland ouvrit les bras pour les embrasser ensemble, & les serrant avec une ardeur inexprimable, il baissa la tête sur leurs genoux pour y étouffer mille exclamations tumultueuses. Il perdit la connoissance aussi-tôt. Madame Bridge qui s'en apperçut la première, accourut à lui, toute alarmée. Son premier soin fut de l'arracher des bras de son épouse & de sa fille, qui l'embrassoient avec un mélange passionné d'inquiétude & de tendresse, & leur faisant considérer ce

qu'il avoit à craindre d'une révolution d'esprits si subite après l'épuisement que lui avoient causé ses chagrins & les blessures, elle leur fit approuver qu'on le portât sur son lit. Mais les secours qu'il y reçut furent long-tems inutiles. Il y demeura pendant plus d'une heure dans une immobilité qui fit douter de sa vie. La nature secondée par les chirurgiens, le fit revenir enfin de cette extrémité; il ouvrit les yeux; & jugeant, aux larmes qu'il voyoit répandre autour de lui, qu'il sortoit de quelque danger dont on s'étoit allarmé, il tendit les mains vers Fanny & sa fille, avec un sentiment de reconnoissance qui sembloit ajouter encore quelque chose de plus tendre à son amour. Il les pria de se rapprocher un moment, & les ayant considérées avec une douce complaisance il tomba presqu'aussitôt dans un profond sommeil.

En s'éveillant, il demanda à quelques domestiques, des nouvelles de leurs maîtresses; on lui répondit qu'après avoir passé près de lui une partie de la nuit, elles s'étoient retirées lorsqu'elles l'avoient

eru absolument sans danger. Son impatience ne lui permit pas d'attendre leur réveil; il se leva pour passer dans leur appartement.

Elles étoient toutes deux dans le même lit. Il s'en approcha comme d'un temple. Le profond sommeil où elles étoient enlevées, lui donna le tems de les considérer. Elles se tenoient étroitement embrassées, & Fanny avoit la bouche sur le sein de sa fille. Cette mere incomparable sembloit recevoir tous les sentimens de son ame au lieu qu'elle touchoit de ses levres. L'attitude de Cecile n'étoit pas moins touchante. Heureux pere ! heureux mari ! car c'étoient celui que ces deux cœurs passionnés cherchoient l'un dans l'autre, il étoit l'objet de leurs tendres caresses. La nature ne leur inspiroit pas un sentiment qui ne tournât au profit de l'amour.

Fanny ouvrit les yeux ; la surprise qu'elle eut de l'appercevoir si près d'elle, fut bientôt dissipée par l'air tendre qu'elle découvrit sur son visage. Tous les charmes & toutes les graces se répandirent aussitôt sur le sien, & le mouvement précé-

pité qu'elle fit pour le tourner vers lui, ayant réveillé Cecile au même moment, il eut la douceur inexprimable de les voir toutes deux lui tendre les bras avec cette vivacité qui n'appartient qu'à la nature & à l'amour. Il lui en couta bien plus qu'à elles, pour ne pas se livrer au même transport; mais la modestie lui imposoit des bornes dans la présence de sa fille; il saisit leurs mains sur lesquelles il imprima mille fois ses lèvres, & l'impétuosité de ses sentimens lui ôta le pouvoir d'accompagner d'un seul mot ses caresses.

Fanny & Cecile se firent habiller. Il continua de les regarder avec autant d'avidité que s'il eût commencé chaque instant à les voir. Le son de leur voix, leur marche, leur figure, leurs moindres mouvemens, leurs moindres paroles, faisoient naître dans son ame quelque sentiment nouveau; il étoit empressé autour d'elles, comme s'il ne devoit plus avoir d'autre occupation que de les servir, d'autre soin que de leur plaire, & d'autre desir que de les voir & de les aimer. Chaque témoignage d'empressement lui

étoit rendu par la satisfaction & la tendresse qu'il en recevoit. Ce n'étoit pas un pere, une fille; une épouse, un mari; c'étoient des amans charmés l'un de l'autre qui se parloient pour la premiere fois après s'être long-tems adorés.

Cleveland pour donner à son bonheur toute l'étendue qu'il pouvoit recevoir de ses richesses, fit le projet d'abandonner promptement Saint-Cloud, & de former une maison brillante à Paris. M. Briand s'empressa de lui procurer un hôtel magnifique, & digne de toutes les vues qu'il se proposoit. De ce moment, il ne pensa plus qu'à se rendre dans cette grande ville, & faisant d'avance à Fanny & à sa fille, une image délicate de la vie qu'il alloit leur faire mener, ils y entrèrent comme en triomphe. L'inclination de dom Thadeo pour Cecile, obligeoit peut-être Cleveland à quelques précautions; mais il ne se défioit point de l'amour dans le cœur d'un honnête homme, & la reconnaissance qu'il devoit à son zèle ne lui permettoit pas de lui laisser prendre un logement étranger, tandis qu'il recevoit chez lui M. & madame des Ogeres.

Ils furent charmés de la magnificence & des commodités de leur nouvelle habitation. M. Briand , accoutumé au faste de la Cour , & bien instruit de l'opulence de Cleveland , avoit rassemblé dans l'espace de quelques jours , ce qu'il avoit trouvé de plus riche & de plus agréable à Paris. Comme il étoit le guide de ses plaisirs , il lui proposa , dès le même soir , ceux qui se présentent continuellement à Paris , les spectacles , le jeu , les concerts ; Cleveland se décida pour la Comédie ; il y parut de l'air le plus brillant avec toute sa famille , Fanny s'y amusa beaucoup , & ils revinrent enchantés de cet essai.

Le lendemain , il satisfit l'impatience qu'il avoit de revoir ses deux fils ; leur mere s'étoit donné ce plaisir , dès le moment de son arrivée , autant pour répondre à l'empressement de Cecile , qui brûloit d'embrasser ses freres , que pour entrer dans un détail de soins qu'elle n'avoit pu prendre encore.

Il admira , en retournant chez lui , avec quel bonheur tout sembloit concourir à sa tranquillité. Dans les tendres entretiens qu'il se menageoit plusieurs fois

le jour avec Fanny, il observoit que son ame étoit aussi pénétrée de joie que la sienne, & que si elle avoit à se faire quelque violence, c'étoit pour en modérer les transports. Il l'exhortoit à ne pas craindre d'être trop heureuse, & à songer que des cœurs qui s'étoient livrés sans ménagement à la tristesse, ne devoient pas se faire un scrupule de s'ouvrir sans réserve au plaisir. Il parvenoit ainsi par ses caresses, autant que par ses discours, à lui faire développer tous les germes des sentimens divers, qui sembloient chercher encore à se concentrer au fond du sien; & la fin de ces délicieux momens étoit toujours de se perdre dans les bras l'un de l'autre, avec aussi peu d'attention pour ce qui existoit hors d'eux, que la ruine de l'univers n'auroit pas fait de diversion à la moindre de leurs jouissances.

M. Briand leur apporta de nouvelles lumières sur le plan de leurs plaisirs. Il leur présenta deux gentilshommes françois, les deux seigneurs de la Cour, qui en connoissoient le mieux tous les agrémens. Leurs premières offres répondirent fort bien à cet éloge. Ils proposèrent à

Cleveland le choix de ce qui étoit le plus en honneur à Paris; Lu'ly pour la musique avec les meilleurs instrumens de l'Opéra; cinq ou six gens de lettres qui passoient pour d'agréables convives; & plusieurs personnes renommées pour l'enjouement de leur esprit & de leurs manieres. Quelques soupers, lui dirent-ils, donnés de bonne grâce à la compagnie qu'ils promettoient de lui amener, suffisoient pour le rendre tout d'un coup celebre, & pour attirer bientôt chez lui la Cour & la Ville.

La partie du souper fut liée pour le même jour; & par le zele de ses trois guides, tous les convives qu'ils lui avoient nommés, s'y trouverent réunis.

Après un concert digne de la plus brillante assemblée, on se mit à table sous les auspices de la magnificence & de la joie. La conversation s'échauffa par degrés. Bientôt les récits agréables, les jolis contes, les saillies fines & piquantes, se succéderent sans intervalle. Cent sortes de vins exquis, entretenoient cette aimable chaleur, & l'excellence jointe à la profusion dans les services & dans les mets,

étoit à tout moment un autre aiguillon pour la joie comme pour l'appétit.

Cleveland ayant conçu par l'expérience que la bonne chère est le vrai fondement de tous les autres plaisirs, il se fit une loi de n'épargner ni soins, ni dépenses pour sa table. Il établit à grands frais des pourvoyeurs, non-seulement dans les provinces de France où la nature se distingue par l'excellence de quelque production, mais dans les pays étrangers d'où il pouvoit recevoir régulièrement quelque mets rare, ou quelque liqueur estimée. Le Nord lui fournissoit les poissons les plus exquis; il tiroit du midi son gibier & ses vins du levant; enfin il n'auroit pas souffert qu'on eût fait paroître devant lui un plat ou un flacon, qui n'eût pas porté un caractère extraordinaire, & que son maître d'hôtel n'eût pas recommandé par un éloge.

Les parties de promenades, les bals, les concerts, les spectacles venoient à la suite de ses délicieux festins. Bientôt les femmes qui se lièrent avec Fanny lui composèrent une cour brillante & nombreuse. Madame la comtesse de . . . se faisoit un

mérite de lui amener ce qu'elle connoissoit de plus aimable dans son sexe. C'étoit un spectacle charmant que cette multitude de beautés qui s'empressoient de caresser Fanny, & qui formoient un cercle autour d'elle. Cecile partageoit les éloges qu'on prodiguoit à sa mere, & c'étoit pour Cleveland un redoublement de satisfaction, car il ne distinguoit pas à laquelle des deux il souhaitoit plus de plaisirs & de gloire.

Dans cette premiere ivresse, où il passa plus de trois mois, il ne lui vint pas même à l'esprit qu'il pût désirer rien de plus heureux. Il n'en fut pas de même de Fanny, qui commença à marquer de la répugnance pour les repas du soir qui entraînoient ordinairement fort loin dans la nuit. Elle prenoit occasion des plus legeres incommodités pour se retirer avec sa fille, & lorsqu'elle avoit pu se dérober ainsi sous quelque prétexte, personne n'auroit obtenu l'entrée de son appartement.

Il lui arriva dans cet intervalle un accident qu'elle étoit bien éloignée de prévoir. Dom Thadeo amena un jour une dame Espagnole accompagnée d'un homme de

la même Nation. J'aime cet homme, dit cette dame à Cleveland; on le persécute en Espagne, je renonce à ma patrie pour le suivre. Ce peu de mots prononcés avec une grace admirable, & par une femme dont la figure étoit aussi prévenante que les manières, le disposerent à lui rendre tous les services qui dépendoient de lui; il lui proposa de passer dans l'appartement de son épouse, qui l'entendrait parler volontiers dans une langue qu'elle savoit parfaitement, & d'une Nation à laquelle elle prenoit beaucoup d'intérêt.

Cleveland avoit quitté Fanny presque au même moment. A peine eût-elle le tems de jeter les yeux sur l'Espagnole, qu'elle jeta un cri perçant, & prenant sa fille par la main, elle l'entraîna avec la dernière précipitation dans un cabinet qui étoit au fond de son appartement.

Cleveland alla s'informer de ce qui l'avoit allarmée: mais en approchant de la porte il fut arrêté par Madame des Ogeres. Savez-vous, lui dit-elle avec chaleur, qui vous venez de nous amener? Après les craintes que le souvenir de l'isle de Madere renouvelle tous les jours dans l'es-

prit de Madame Cleveland, avez - vous pu lui présenter une femme odieuse, une Comédienne de Madrid, dont Gelin avoit employé les artifices pour la séduire ? Cleveland entra dans le cabinet, & lui fit des excuses qui appaisèrent facilement son chagrin. Celles de Dom Thadeo furent simples ; il ignoroit l'avanture de Fanny, & l'Espagnole qui ne s'attendoit à rien moins qu'à retrouver dans Madame Cleveland l'inconnue qu'elle avoit voulu tromper à Madère, fut elle-même surprise d'une rencontre si imprévue. Il se défit d'elle sur le champ pour venir réparer son indiscretion dont on ne pouvoit pas absolument lui faire un crime.

*La suite au premier volume
d'Octobre.*





Author

209772

L^{FR}C
B582u

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 211-212.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

